


CRUCE DUM SPIRO SPERO

MÉMOIRES
DU DUC
DE VILLARS.
TOME III.

IÉMOIRES
DU DUC
DE VILLARS,
PAIR DE FRANCE,
ARÉCHAL GÉNÉRAL DES ARMÉES DE SA MAJESTÉ TRÈS CHRÉTIENNE.

TOME TROISIEME.



A LA HAYE,
UX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LVIII.





MEMOIRES
DU
DUC DE VILLARS,
PAIR DE FRANCE.
MARE'CHAL-GE'NE'RAL,

AVANT que d'entrer dans le détail de la Campagne de 1707. où le Maréchal de *Villars* acquit un nouveau degré de gloire, il est nécessaire de donner une idée de la situation des affaires & des ordres que le Roi donna au commencement de cette année pour la continuation de la Guerre. 1707.

1707. On a déja vû les intentions du Roi pour la paix; & comme il les avoit fait connoître aux Ennemis par l'Electeur de *Baviere* sur la fin de l'année derniere : la réponse qu'ils firent à ce Prince fit connoître au Roi qu'il ne devoit pas s'attendre à finir cette guerre par les voies d'accommodement, les Ennemis étant trop enflés des avantages qu'il avoient eu pendant la derniere Campagne : Sa Majesté ne songea donc plus qu'à soûtenir la guerre, & à faire des nouveaux efforts pour obliger les Alliés à faire par la force, ce qu'ils avoit offert de faire par inclination.

Il fit état d'avoir cette Campagne plusieurs Corps d'armée, tant la France avoit de ressources pour remédier aux disgraces qu'elle avoit essuyées pendant la Campagne derniere en Flandre, en Italie, & en Espagne.

Les Alliés de leur côté voulant soûtenir leur supériorité, prirent des mesures pour augmenter leurs Troupes. Avant que Mylord *Marlborough* retournât en Angleterre (ce fut le 25.

Novembre de l'année précédente,) il obligea les Hollandois d'augmenter leur Cavalerie de huit Maîtres par compagnie, sous promesse qu'il obligeroit la Reine *Anne* d'augmenter aussi les Troupes d'Angleterre. 1707.

Le Roi nomma les Généraux de ses Armées pour la Campagne. L'Electeur de *Baviere* devoit commander en Flandre, & le Duc de *Vendôme* sous lui. Le Maréchal de *Villars* en Allemagne. Le Maréchal de *Thessé* en Dauphiné. Le Duc *d'Orleans* en Espagne, & le Maréchal de *Bervvick* sous lui; & le Duc de *Noailles* en Catalogne.

Le Comte de *Medavi* étoit toujours en Lombardie avec un Corps de Troupes; mais il ne pouvoit résister long-temps à l'effort de toute l'Armée des Ennemis, qui étoient maîtres de l'Italie depuis la perte de la Bataille de *Turin*, & il ne pouvoit d'ailleurs être secouru.

D'un autre côté, les Ennemis avoient assiégé le Château de *Milan*, défendu par le Marquis *de la Floride*, Officier Espagnol de beaucoup de

1707. mérite, & de grande réputation, qui avoit résolu, lui & sa garnison, de se défendre jusqu'à la derniere extrémité.

Le Roi résolut de sauver de si braves gens, & de retirer de l'Italie ses Troupes, commandées par le Comte de *Medavi*. Il envoya pour cet effet, avec des passeports du Prince *Eugene*, M. de *St. Pater*, Lieutenant-Général, à Milan, négocier une suspension d'armes en ce pays, pour retirer la garnison du Château de *Milan*, & faire revenir nos Troupes; ce que Mr. de *St Pater* obtint facilement, parceque les Ennemis avoient dessein d'employer les Troupes qu'ils avoient dans le Milanez, à l'expédition de Naples, où ils furent dès que le Château de *Milan* fut évacué & nos Troupes de retour en France.

L'enlevement de M. de *Beringhen*, premier Ecuyer du Roi, fait au commencement de cette année près de *Versailles*, est un coup si hardi, & un évenement si extraordinaire, qu'on a cru en devoir donner ici tout le détail, pour faire voir les desseins des

Ennemis, & jusqu'où alloient leurs vûës. 1707.

Il est nécessaire de faire remarquer, qu'à la fin de la Campagne derniere, les Généraux Ennemis enorgüeillis de leurs progrès, s'étoient vantés de faire boire cette année à leurs Troupes du vin de Champagne sur les lieux.

Mr. de *Chamillard* reçut, au commencement de Janvier une Lettre anonyme du côté de Flandre, pour l'avertir que les ennemis prenoient des mesures pour tâcher d'enlever *Monseigneur le Dauphin* ou Messeigneurs les Ducs de *Bourgogne* & de *Berry*. Ce Ministre communiqua cette lettre au Roi qui n'y fit pas grande attention. Sa Majesté se contenta d'ordonner qu'on doublât les détachemens des Gardes du Corps qui accompagnoient ces Princes à la chasse, ou quand ils alloient dehors. Il ordonna en même-temps au Lieutenant-général de Police à *Paris*, de veiller aux étrangers qui étoient dans cette Ville, & à tous ceux qui y arriveroient: Cet avis n'étoit pas sans fondement comme on le va voir.

1707. Un Partisan, nommé *Quientem*, avoit été Valet-de-pied du Prince de *Conty* lorsque ce Prince alla en Hongrie ; il avoit été depuis dans la Musique de l'Electeur de *Baviere*, & fut ensuite du nombre de ses Chasseurs. Quelques Princes d'Allemagne ont un grand nombre de ces Chasseurs, qui tiennent même lieu de Troupes dans le besoin. Ce *Quientem* avoit quitté le service de l'Electeur, & étoit revenu en France à la Paix de *Ryswick*. Au commencement de cette guerre il avoit eu de l'emploi dans le Régiment de *Beringhen* Cavalerie, dont le fils de M. le Premier étoit Colonel. Sa mauvaise conduite dans ce Régiment l'en fit bientôt chasser. Il repassa chez les ennemis, où il se mit à faire le Partisan. Il réussit dans ce métier, de manière qu'après plusieurs services qu'il rendit il parvint à avoir le titre de Colonel.

Les révolutions arrivées en Flandre par la perte de la bataille de *Ramillies*, & la quantité de Places que les Ennemis prirent, dont quelques-unes approchoient des frontieres de France,

donnerent l'idée à ce Partisan, d'enlever sur le chemin de *Versailles* à *Paris*, Monseigneur le *Dauphin*, ou quelque Prince du Sang ; la connoissance qu'il avoit de ce Pays, où il avoit été plusieurs fois, le détermina pour ce dessein. Il proposa son projet aux Généraux des Ennemis, qui l'approuverent & lui promirent une grande recompense. 1707.

Il prit pour son expédition seize Officiers & quatorze Dragons, pour lesquels on lui donna trois passeports de dix hommes chacun ; il étoit porté par ces passeports que *c'étoit pour aller à l'Ennemi.*

Quientem avec ces Officiers & ces Dragons partit d'*Ath*. Ils entrerent en France par trois différentes routes, après être convenus des lieux où ils devoient aller. Il y en eut dix qui se posterent dans le bois de *Chantilly*, dix à *St. Oüen*, & les dix autres à *Seve*, sur le chemin de *Paris* à *Versailles*.

Ces derniers se logerent en différent cabarets. L'un d'eux qui avoit la qualité de Lieutenant, entretenoit

1707. de grandes habitudes à Paris, où il ne couchoit jamais, pour échapper à la vigilance de M. d'*Argenson*. Il passoit dans cette Ville pour un Maquignon & Marchand de chevaux; & il avoit vendu deux chevaux Anglois pour le persuader. Il se promenoit de temps en temps dans la ruë de Séve, & sur le pont qui traverse la riviere de Seine, pour pouvoir donner le signal au neuf autres qui se tenoient au-delà du pont pendant le jour.

Ils virent passer le Duc d'Orleans, qui alloit à *Paris*; mais le jour étoit trop grand pour oser rien entreprendre. Une heure auparavant Monseigneur le *Dauphin* avec Monseigneur le Duc de *Berry* avoient passé sur le pont de Séve, venant de chasser des Daims dans le bois de *Boulogne*; mais ces Princes étoient trop bien accompagnés. Enfin, ce soir même qui étoit le 24. Mars, à l'entrée de la nuit, celui qui étoit en sentinelle dans la ruë de Séve, ayant vû arriver M. le Premier, qu'il ne connoissoit pas; mais à la clarté du flambeau

qui éclairoit le carosse ayant remarqué le Cordon bleu à Mr. de *Beringhen* les Armes du Roi au carosse, & la Livrée de sa Majesté, il le prit pour quelque Prince, & donna le signal aux neuf autres qui étoient au-delà du pont. Les Péagers qui l'avoient vû ce jour-là passer & repasser plusieurs fois, le voyant arriver fort vîte, le soupçonnerent de quelque chose, fermerent la barriere & l'arrêterent. Ils envoyerent avertir aussi-tôt la Brigade du Grand Prévôt de l'Isle qui est à Séve, & on le prit. 1707.

Pendant ce temps-là les neuf autres qui étoient au-delà du pont, virent venir M. le Premier qui étoit dans un carosse à six chevaux, n'ayant avec lui qu'un Valet-de-Chambre à cheval, un homme de Livrée qui portoit un flambeau, & un palfrenier sur un septieme cheval qui suit toujours les attelages du Roi en cas de besoin. Ces neuf autres étoient postés entre le pont de Séve & *Passy*, près d'une maison appellée le *Point du jour*. Là ils arrêterent d'abord celui qui portoit le flambeau, qu'ils éteignirent.

1707. Le Partiſan, qui étoit de ce nombre, fit arrêter le carroſſe, prit ſans deſcendre de cheval M. le Premier par la manche, & lui dit qu'il l'arrêtoit par ordre du Roi. M. le Premier lui dit qu'il venoit de quitter Sa Majeſté, lui demanda qui il étoit, & s'il y avoit un Officier à qui il pût Parler? Mais le Partiſan, ſans s'arrêter à lui répondre, le fit ſortir du caroſſe & monter ſur le ſeptiéme cheval qu'avoit le palfrenier.

Le Valet-de-chambre de M. le Premier, qui portoit ſon manteau, voulut le ſuivre, lorſqu'un des Cavaliers lui mit le piſtolet ſur la gorge & le menaça de le tuër s'il ſuivoit. M. le Premier demanda qu'on permît au moins que ſon Valet de chambre lui donnât ſon manteau, & on le lui jetta ſur les épaules.

Celui qui avoit été arrêté à Seve devoit ſervir de guide, & ſa détention fut cauſe qu'il y eut beaucoup de retardement dans leur marche. Ils tournerent le long des murailles du bois de Boulogne, d'où ils allerent à *St. Oüen*, où ils avoient laiſſé une

Chaiſe de poſte avec dix hommes; 1707.
ils y mirent M. le Premier qui étoit déja fort fatigué ; mais comme ils ne ſçavoient pas bien les chemins, ils employerent bien du temps à ſe rendre en ce lieu.

On apprit bien-tôt à Verſailles, par le Valet-de chambre de M. le Premier, ce qui venoit de lui arriver ; on en fit le détail au Roi, qui envoya ſur le champ ordre à M. de Chamillard, qui étoit à l'*Etang*, de faire expédier des Couriers aux Intendans pour garder tous les paſſages. Sa Majeſté fit partir en même temps un Exempt avec vingt Gardes du Corps pour ſuivre ce Partiſan. Mrs. des *Epines* & de *Louvain*, Ecuyers de la petite écurie, avec tous les autres Ecuyers & pluſieurs Pages monterent à cheval, & ſe rendirent tous au bois de Boulogne, où le Valet-de-chambre de M. le Premier avoit dit qu'ils étoient. Après avoir battu le bois & n'avoir rien trouvé, ni pû rien apprendre, les Gardes du Corps s'en revinrent, & les Ecuyers pouſſerent en avant par differens chemins, les uns

1707. prirent la route de Normandie, les autres celles de Flandre & d'Allemagne.

On apprit depuis, que M. le Premier s'étant trouvé incommodé, & le Partiſan accablé de ſommeil, il avoit été obligé de faire une alte de trois heures, & de faire décrocher & baiſſer le derriere de la Chaiſe, afin que M. le Premier pût ſe repoſer plus commodément.

On prit dans la route trois ou quatre Cavaliers dont les chevaux n'avoient pû ſuivre. M. de *Louvain*, Ecuyer du Roi, qui témoigna dans cette occaſion plus de zèle & d'activité qu'aucun autre, en prit un dans la forêt de Chantily, & l'ayant remis aux Officiers de M. le Prince, pourſuivit ſa route.

Tous les Couriers avoient fait une ſi grande diligence, que le Partiſan *Quientem* entendit ſonner le tocſin de pluſieurs villages dès qu'il fut ſorti de la Forêt de *Chantilly*. Il commença pour lors à craindre que ſon entrepriſe ne réüſſit pas; cependant il alla ſans

être découvert jusques au-delà de *Ham*. 1707.

M. de *Louvain* qui le suivoit de près, arriva à *Ham* un moment après que *Quientem* eut passé. Il avertit M. de *Canisy*, Lieutenant de Roi & Commandant dans cette Place, qui fit sur le champ courre après un Maréchal de Logis & douze Dragons qui se trouverent à cheval & prêts à partir.

Ce Maréchal de Logis n'eut pas fait demi lieuë, qu'étant sur la hauteur, il apperçût de loin au chemin dans la plaine la Chaise de M. le Premier & le Partisan avec sa troupe réduite à six. De l'autre côté *Quientem* qui regardoit continuellement s'il n'étoit pas suivi, ayant vû sur la hauteur le Maréchal de Logis avec les Dragons qui venoient après lui, se mit le dernier pour faire l'arriere-garde.

Le Maréchal de Logis ayant vû cette manœuvre dit à ses Dragons de le suivre le plus vîte qu'ils pourroient, & qu'étant le mieux monté, il alloit s'avancer, & en même-temps il abandonna son cheval. Il eut bien-tôt joint le Partisan, auquel il appuya la

1707. piſtolet ſur la gorge : *Quientem* fut obligé de ſe rendre, ſe voyant le plus foible, & qu'il alloit être environné de toutes parts. Il fit arrêter la Chaiſe & ceux de ſa ſuite, qui ſe rendirent auſſi.

Mr. le Premier dit au Maréchal de Logis qu'il en avoit été très bien traité, & recommanda qu'on ne fît mal à perſonne. On ramena à *Ham* M. le Premier & ces priſonniers. M. le Prémier fit ſouper avec lui le Partiſan, le fit conduire à *Verſailles*, & le logea à la petite écurie. Madame de *Beringhen*, qui avoit été au-devant de ſon mari, lui fit un préſent conſidérable ; & pour récompenſer la belle action du Maréchal de Logis, M. le Premier lui acheta une Compagnie de Dragons.

Il eſt certain que ſi le Partiſan n'eut pas eu la condeſcendance de s'arrêter, pour donner quelque repos à M. le Premier qui en avoit un grand beſoin, il auroit eu le temps de ſe ſauver, puiſqu'à demi lieüe de l'endroit où il fut pris, il auroit été en ſureté dans le bois : ce qui avoit obligé le

Maréchal de logis à faire cette diligence pour le joindre avant qu'il l'eût gagné. 1707.

Quientem & sa troupe furent traités comme prisonniers de guerre, & envoyés en Champagne jusques à ce qu'ils pussent être échanges : & ainsi se trouva vrai tout ce dont s'étoient vantés les Généraux Ennemis.

Cette entreprise fut régardée comme une des plus hardies qu'on eût jamais faite ; le Roi en eut un véritable chagrin ; & cela l'obligea de donner des ordres précis pour la garde des passages sur les frontieres du Royaume.

Le Maréchal de *Villars* resta tout l'hyver à la Cour. Il étoit destiné, comme on a déja dit, pour aller cette Campagne commander en Allemagne. La principale vuë qu'il avoit euë la Campagne derniere, en s'emparant de l'isle du *Marquisat*, étoit de prendre au commencement de celle-ci les Lignes de *Stolhoffen* ou de *Bihel*. Il proposa ce projet au Roi, qui l'approuva ; & on prit pendant l'hyver quelques mesures en Alsace pour le faire réüssir.

1707. Cette entreprise étoit de consequence, & demandoit un grand secret, beaucoup de promptitude & d'intelligence. Il falloit trouver les moyens de faire prendre le change aux Ennemis, qui ayant beaucoup de Troupes dans ces lignes, les auroient renduës impénétrables, si on n'avoit trouvé le moyen de les séparer, en leur donnant des jalousies de plusieurs côtés; & c'est à quoi le Maréchal de *Villars* réüssit par son habileté, comme on le va faire voir.

L'Armée de France qui devoit agir sur le Rhin, étoit composée selon le premier état, de soixante-six Bataillons, & de cent-huit Escadrons. Le Maréchal de *Villars* qui en avoit le commandement, se rendit à *Strasbourg* le 10. de May, & tous les Officiers Généraux eurent ordre de s'y trouver le 12.

Dès que le Maréchal de *Villars* fut arrivé à *Strasbourg*, il fit passer le Rhin à quarante-cinq Escadrons & à dix Bataillons sur le pont de *Kell*, aux ordres de M. de *Cheladet*, qui forma un Camp auprès du Village de *Kell*:

Il posta le reste de son Infanterie le long du Rhin, depuis *Offendorff* jusqu'à *Lauterbourg*, & depuis ce lieu jusqu'à *Weissenbourg*, dans les Lignes le long de la *Lauter*. 1707.

On avoit fait construire pendant l'hyver cinquante bateaux à *Strasbourg*, avec des haquets pour les transporter, dans le dessein de les joindre à d'autres qui étoient au *Fort-Louis* & qui furent menés par charrois, parceque l'Isle de *Dalunde*, dont les Ennemis étoient maîtres, coupoit la navigation du Rhin à ce Fort.

Le projet du Maréchal de *Villars*, étoit de se rendre maître des Lignes de *Stolhoffen*; & les ordres avoient été donnés de manière que tout ce qui étoit nécessaire pour cette entreprise étoit prêt lorsque ce Général arriva en Alsace.

Pour faire voir l'importance de ce projet, & combien ces Lignes étoient de consequence, il est bon de dire que le Prince de *Bade* les fit construire en 1703. Le Maréchal de *Villars* avoit tenté de les forcer pour passer en *Baviere*. Depuis qu'on avoit commen-

1707. cé ces Lignes, on n'avoit cessé d'y travailler ; & elles étoient dans un si grand point de perfection qu'on les regardoit comme imprénables, ce qui avoit donné la confiance au Prince de *Bade*, de faire bâtir sa belle Maison de *Rastat*, qui n'en est qu'à trois lieuës; & à laquelle il avoit employé neuf millions.

Ces Lignes servoient même de clôture à son Parc. Les Ennemis étoient maitres de l'Isle de *Dalunde*. Cette Isle peut avoir trois quarts de lieuë de circonférence : elle étoit bien retranchée tout au tour, & occupée en dedans par plusieurs canaux, avec de bonnes redoutes dans son centre. Les Ennemis la gardoient bien soigneusement, parce qu'elle coupoit la communication du Rhin de *Strasbourg* au *Fort-Louis*.

Les Lignes de *Stolhoffen* ou de *Bihel*, (car on leur donne l'un & l'autre nom,) avoient leur droite appuyée au Rhin ; il y avoit sur ce fleuve un Pont pour communiquer à l'Isle, & les Lignes passoient ensuite au Village de *Stolhoffen*. Tout l'espace entre ce lieu

le Rhin étoit inondé au moyen de bonnes digues maçonnées, que le Prince de *Bade* avoit fait faire par les Hollandois qu'il avoit fait venir exprès. 1707.

Ces inondations, quoiqu'impratiables d'elles-même, étoient encore défenduës par de bons retranchemens à redans, & de bonnes redoutes palissadées, de distance en distance. La Chaussée qui conduit à *Stolhoffen*, étoit défenduë par des ouvrages de terre palissadées, ce qui rendoit toute cette partie des Lignes inaccessible. Les même inondations continuoient depuis *Stolhoffen* jusqu'à *Bihel*, petit Bourg bien retranché par des ouvrages de terre palissadés. Les Lignes depuis ce lieu s'étendoient jusqu'aux montagnes, qui étoient retranchées jusques sur le sommet.

Comme les inondations ne régnoient plus depuis *Bihel* jusqu'à la montagne, où le terrain s'élevoit imperceptiblement, on avoit retranché cet intervalle avec plus de soin. Les parapets des Lignes étoient fort épais, les redoutes multipliées, les fossés plus profonds,

1707. & les glacis si bien pratiqués, qu'on voyoit de tous côtés à la portée du mousquet. Cet espace d'environ un quart de lieuë d'étenduë, étoit le seul endroit par où les Lignes pussent être insultées; entreprise téméraire sans la prise de l'Isle du *Marquisat*.

Cette Isle est située vis-à-vis du *Fort-Louis*, & séparée de la terre du côté des Ennemis par la riviere de *Stolhoffen*, dans la quelle un bras du Rhin est entré. Depuis qu'on s'en étoit emparé, les Ennemis avoient fait sur le bord de cette riviere un double retranchement en amphithéâtre, pour empêcher le passage de cette riviere qui couvroit le flanc des Lignes. Ces doubles retranchemens finissoient vis-à-vis l'extrémité de cette Isle; depuis cet endroit jusqu'à *Philisbourg*, les Ennemis avoient plusieurs postes le long du Rhin, & des redoutes de distance en distance, qui défendoient le passage de ce fleuve. Toutes ces redoutes & les Lignes étoient munies d'Artillerie, & défenduës par une Armée qui devoit être de quarante-

1707.

ıatre Bataillons & de soixante-douze ſcadrons.

Voilà l'état où étoient les Lignes de *olhoffen*, lorsque le Maréchal de *illars* entreprit de les enlever.

Si tôt que ce Général fût arrivé à *rasbourg*, il fit voiturer au *Fort-ouis* les cinquante bateaux dont on parlé. Le Comte de *Broglio*, Maréchal de Camp, qui avoit été employé ı *Alsace* pendant l'hyver, avoit reɔnnu un bras du Rhin entre *Lau-rbourg* & *Hagenbach*, qui séparoit Isle de *Neubourg* des bords du Rhin u côté de France, & où l'on pouvoit, ıns être vû des Ennemis, cacher des ıateaux pour y faire un pont; d'auant plus que les Allemans se contenoient de garder les bords du Rhin de eur côté, & n'avoient mis personne lans cette Isle. Ce fut par cet endroit jue le Maréchal de *Villars* projetta de aire passer le gros de ses Troupes, ɔendant qu'il feroit faire de fausses ıttaques par l'Isle du *Marquisat*, & ɔar celle de *Dalunde* ou *Talonde*, & qu'il marcheroit avec un Corps de Troupes de l'autre côté du Rhin droit

1707. aux Lignes de *Bihel*, dans le dessei[n] d'y attirer la plûpart des Troupes de[s] Ennemis, & de favoriser par ces d[i]versions le véritable passage qui [se] devoit faire par l'Isle de *Neubourg*.

Ce projet étant fait, & toutes le[s] dispositions nécessaires pour l'éxécu[tion] en état, le Maréchal de *Villa[rs]* chargea M. de *Lée*, Lieutenant-Gé[néral], & le Marquis de *Vieux-Pont*, Maréchal de Camp, d'agir selon le[s] ordres qu'il leur donna, du côté d[e] l'isle de *Dalunde*, avec quatre Batail[lons] seulement & dix pieces de canon[,] mais sans pontons, parce qu'ils n[e] devoient faire qu'une fausse attaque.

M. de *Pery*, Lieutenant-Général[,] & le Comte de *Chamillard*, Maréchal de Camp, furent de l'attaque par l'Isl[e] du *Marquisat*, avec neuf Bataillons[,] quatorze piéces de canon, quelque[s] mortiers qu'on tira du *Fort-Louis*, & douze pontons de cuivre : ils devoien[t] tenter de passer le bras du Rhin qu[i] sépare cette Isle des Ennemis.

Le Marquis de *Vivans*, Lieutenan[t-]Général, avec le Comte de *Broglio* eurent l'attaque du côté de l'Isle d[e]

Neubourg, avec vingt Bataillons, quarante-cinq Escadrons, & trente-quatre pieces de canon, dont quatre étoient de vingt quatre. 1707.

Le Maréchal de *Villars* ayant fait cette disposition, donna à Mrs. de *Vivans*, de *Pery* & de *Lée*, son projet par écrit, avec les instructions de ce qu'ils avoient à faire,

Le 15. de May ce Général partit de *Strasbourg*, sous pretexte d'aller visiter l'Infanterie qui etoit répanduë le long du Rhin, & dans les Lignes de la *Lauter*; mais à dessein d'éxaminer au *Fort Loüis*, si toutes les choses projettes étoient en état, & de donner des ordres verbaux aux Officiers Généraux charges de l'éxécution de son projet.

Il revint à *Strasbourg* le 18. après avoir pris toutes les mesures nécessaires. Arrivé dans cette Ville, il ne parla plus que de faire des parties de plaisir, faisant entendre qu'il n'entreroit point en Campagne de quelque temps, & qu'il attendoit que les herbes fussent plus grandes. Il fit inviter les Dames de *Strasbourg* à un

1077. grand ſouper & à un bal qu'il leur donna le 19.

Le Maréchal de *Villars*, alla avec tous les Officiers Généraux à l'Opera. A ſon retour il donna ordre à M. de *Quincy* de faire partir le lendemain dix piéces de canon pour joindre à *Druſenheim* M. de *Lée* qui devoit s'y trouver, & de le ſuivre avec le reste de l'Artillerie.

Le 21. au matin le Maréchal de *Villars* partit de *Strasbourg* avec pluſieurs Généraux & l'Etat-Major de l'Armée; il paſſa le Rhin ſur le Pont de *Kell*; & s'étant mis à la tête de quarante-cinq Eſcadrons & de dix Bataillons qui étoient campés à *Kell* ſous les ordres de M. de *Cheladet*, auquel ſe joignit le reſte de l'Artillerie, il alla camper à *Griſen*, proche d'*Offenbourg*.

Pendant que ſon Camp s'établiſſoit il alla à *Offenbourg*, où il affecta de parler au Bourguemeſtre. Il s'avança enſuite avec un détachement juſqu'au Village qui n'étoit qu'à deux lieuës des Lignes des Ennemis, afin que les Payſans leur donnaſſent avis, (comme ils

ils ne manquerent pas de faire,) qu'ils l'avoient vû, & qu'on fût persuadé qu'il vouloit faire sa principale attaque du coté de *Bihel*. 1707.

Lorsqu'il fut arrivé à son quartier, il y trouva des Députés que la Princesse de *Bade* lui avoit envoyés pour le prier d'épargner ses sujets, le Prince de *Bade* étant mort pendant l'hyver.

Le 22. jour de l'attaque qui se devoit faire sur les six heures du soir de trois côtés, comme on a déja dit, le Maréchal de *Villars* s'avança avec ses Troupes jusqu'à *Susbach*, qui n'est qu'à une demi lieüe de *Bihel*. il trouva une Garde de Cavalerie des Ennemis à la tête du Village *d'Ottervvihr*, qu'il fit pousser, & dont on fit quelques prisonniers. Il s'avança ensuite à la vüë des Lignes des Ennemis; & après avoir donné ordre pour le campement à une portée de canon de *Bihel*, il monta sur une hauteur à demi portée du canon avec le Chevalier de *Broglio*, le Marquis de *Quincy* & le Baron de F . . . . Ingénieur, qui quoique François, avoit été chez les Ennemis, & avoit même travaillé à

1707. fortifier les Lignes, & qui par quel que mécontentement étoit entré dan le ſervice de France. Il reconnut faci lement de cet endroit la partie de Lignes, qui étoit entre *Bihel* & l ſommet de la Montagne. On ne vi dans cet eſpace que ſix Bataillons deux Régimens de Dragons, & u de Cavalerie, qui y étoient pour lors.

C'étoit le Prince de *Durlach* qu commandoit les Lignes de ce côté-là & qui d'abord qu'il vit arriver le Troupes du Maréchal de *Villars*, mi les ſiennes en mouvement, & leur fi prendre leurs poſtes, ce que le Maré chal de *Villars* éxamina avec atten tion, malgré pluſieurs coups de cano que tirerent les Ennemis ſur la hau teur, où il reſta plus de trois heures

Comme il étoit éloigné de plus d vingt lieües du Marquis de *Vivans* parce qu'il falloit paſſer le Rhin *Strasbourg*, il avoit pris toutes le précautions néceſſaires pour en avoi des nouvelles, ainſi que de Mrs. d *Pery* & de *Lée*, parce qu'il ne devoi agir du côté de *Bihel*, que ſelon le

nouvelles qu'il apprendroit de leur part: Il fut dans une grande impatience jusques sur les six heures du soir qu'il en reçut. 1707.

Quoique son premier dessein fût de ne point faire d'attaque du côté de *Bihel*, & qu'il n'eût marché de ce côté-là que pour y attirer une partie des ennemis, afin que le Marquis de *Vivans* trouvât moins de résistance du côté de *Neubourg*; cependant ayant reconnu le peu de Troupes qui étoient dans les Lignes, il forma le projet de les attaquer le lendemain matin à la pointe du jour; il commanda pour cet effet des fascines & des échelles.

Sur les six heures du soir il entendit de la hauteur où il étoit, les attaques du côté de l'Isle du *Marquisat*, & de l'Isle de *Dalunde*, ce qui lui fit juger que le Marquis de *Vivans* avoit attaqué de son côté; puisque les deux autres ne devoient commencer que après. Les Ennemis ne cesserent de tirer du canon de leurs Lignes jusqu'au soir, ce qu'ils avoient commencé de faire dès qu'ils virent les Troupes du Roi à portée.

1707. Pendant ces mouvemens de la part du Maréchal de *Villars*, le Marquis de *Vivans*, aidé du Comte de *Broglio*, aſſembla le 22. au ſoir auprès de *Lauterbourg* les Troupes qui devoient agir ſous ſes ordres, conſiſtant en vingt Bataillons, quarante-cinq Eſcadrons, & trente-quatre piéces de canon. Ces Troupes étant arrivées au lieu connu, & les diſpoſitions faites, ſoit pour le paſſage, ſoit pour conſtruire le Pont; on remplit ſoixante bateaux de Grenadiers, qui aborderent en très-bon ordre dans l'Iſle de *Neubourg*, Mrs. de *Vivans* & de *Broglio* à la tête.

Ils renvoyerent auſſi-tôt les bateaux pour faire paſſer de l'Infanterie. Ils firent retrancher les Troupes dans l'Iſle ſans perdre de temps, & travailler à un Pont ſur le bras du Rhin qui la ſéparoit, pour y communiquer. On fit paſſer ſur ce Pont dix piéces de canon qu'on mit en batterie; & tout cela ſe fit ſans que les Ennemis s'en apperçuſſent.

Le lendemain à la pointe du jour cette batterie commença à tirer ſur les Ennemis, qui paroiſſoient de l'autre

côté du Rhin, ſeulement pour les 1707.
amuſer, pendant que le Marquis de *Vivans* fit paſſer ſur des bateaux un grand nombre de Grenadiers qui aborderent de l'autre côté du Rhin ſans aucun obſtacle.

Deux mille Hommes des Ennemis ſe préſenterent pour attaquer cette tête; mais ils furent auſſi-tôt repouſſés, & ſe retirerent, parce qu'ils virent pluſieurs Grenadiers qui s'étoient jettés à la nâge pour joindre ceux qui avoient paſſé ſur les bateaux. Les premieres Troupes étant arrivées ſur le bord, s'y retrancherent, pendant qu'on travailla à un Pont, ſur lequel le Marquis de *Vivans* fit paſſer le reſte de ſes Troupes.

Le même jour & à la même heure Mr. de *Pery* & le Comte de *Chamillard* firent faire un gros feu de canon des batteries, qu'ils avoient fait dreſſer dans l'Iſle du *Marquiſat*, ſur les retranchemens des Ennemis, vis-à-vis le Village de *Stellingen*: Les neuf Bataillons qui étoient ſous leurs ordres firent de même; mais voyant à la pointe du jour le lendemain, que per-

1707. ſonne ne paroiſſoit dans les retranchemens des Ennemis, ils y firent paſſer quelques Grenadiers, qui les avertirent que les Ennemis s'étoient retirés. Sur cela ils firent paſſer dans des bâteaux autant de Troupes qu'ils purent, pendant qu'on fit un Pont avec des Pontons, ſur lequel ils paſſerent avec le reſte des Troupes.

M. de *Lée*, qui étoit du côté de l'Iſle de *Dalunde*, la fit battre avec les dix piéces de canon qu'il avoit, & fit voir pluſieurs bateaux du côté de *Druſenheim*, pour faire croire aux Ennemis qu'il avoit deſſein d'y faire paſſer des Troupes.

Le Maréchal de *Villars* qui avoit fait faire des diſpoſitions pour attaquer les Ennemis de ſon côté le 23. à la pointe du jour, ſe rendit près des Lignes pour les éxaminer ; mais un gros broüillard l'empêcha de découvrir ſi les Ennemis les occupoient encore. Il donna cependant ſes ordres pour les attaquer, parce qu'ils tirerent encore quelques coups de canon. Le Broüillard étant tombé, il vit que les Ennemis s'étoient retirés.

Il fit auſſi-tôt marcher des Troupes à *Bihel*, & elles y entrerent à cinq heures du matin. 1707.

Auſſi-tôt que le Marquis de *Bareith*, qui commandoit les Troupes Impériales, apprit à *Mulberg*, où il étoit, que le Marquis de *Vivans* avoit paſſé le Rhin du côté de *Neubourg*, & que les Lignes & les retranchemens étoient attaqués par trois autres endroits, il envoya des ordres à toutes les Troupes qui étoient ſous ſon commandement de ſe retirer au plutôt, voyant qu'elles ne pouvoient réſiſter ; celles qui gardoient les Lignes de *Bihel* aux ordres du Prince de *Durlach*, ſe jetterent dans les Montagnes & abandonnerent les Lignes & l'Artillerie qui y étoit, leurs Magazins, la plus grande partie de leurs tentes toutes tenduës, & les autres marcherent du côté de *Dillingen*.

Le Maréchal de *Villars* détacha M. de *Verſeil*, Maréchal-de-Logis de l'Armée, avec quatre-cent chevaux & les Houſſards, pour aller après : il tomba ſur deux Régimens ennemis dont il tua cent-vingt Hommes, & fit

1707. quelques prisonniers. Le Marquis de *Bareith* se retira dans le dessein de rassembler toutes ses Troupes.

C'est ainsi que le Maréchal de *Villars* se rendit maître des Lignes de *Stolhoffen*, que les Ennemis regardoient comme la Barriere & le salut de l'Empire, sans qu'il en coûtât un seul Homme. On y trouva trente-cinq piéces de canon de fonte & quelques-unes de fer, une assez grande quantité de poudre & d'autres munitions de guerre qu'il fit transporter au *Fort-Louis*. On y trouva aussi quarante-mille sacs de Farine ou de Bled, quarante-mille sacs d'Avoine, un Pont de bateaux tout entier qu'ils avoient pour communiquer à l'Isle de *Dalunde*, plusieurs bateaux & pontons de cuivre, & les habits de plusieurs Régimens.

Dès que le Maréchal de *Villars* fût entré dans les Lignes & qu'il y eût fait passer ses Troupes, il envoya Mr. de *Beau-Jeu*, Maréchal-de-Logis de la Cavalerie, pour en porter la nouvelle au Roi, qui dit en l'apprenant: *Il n'y a que le Maréchal de Villars qui puisse réüssir dans les entreprises les plus considérables.*

Après avoir fait transporter au *Fort-Louis* l'Artillerie, les Vivres, & les Munitions qu'on avoit trouvé dans les Lignes, il donna ses ordres pour les faire raser, aussi bien que les retranchemens, & pour détruire les Digues. Comme il n'avoit aucune nouvelle de Mrs. de *Vivans*, de *Pery*, & de *Lée*, il se mit en marche pour s'approcher de l'Isle du *Marquisat*. 1707.

Il trouva M. de *Pery* avec ses neuf Bataillons, qui, après avoir passé les retranchemens de son côté, avoit marché à *Stolhoffen*; ce qui fit qu'après avoir donné aux Troupes des ordres sévéres contre la maraude, & les avoir lui-même haranguées, il leur fit prendre la route de *Rastat*.

Pendant qu'elles marchoient, il marqua au Village de *Stellingen* un endroit pour y construire un ouvrage à corne, afin d'y couvrir la tête du Pont qui y étoit, & de s'assûrer un passage du Rhin par le *Fort-Louis*. Les Ingénieurs firent travailler sans délai à cet ouvrage.

Le Maréchal de *Villars* n'ayant point encore de nouvelles du Marquis de

1707. *Vivans*, ne jugea pas à propos d'avancer jusqu'à *Rastat*, & fit marquer le camp à *Hugelsheim*, où ayant laissé M. *Du Velda*, avec les Troupes Espagnoles qu'il commandoit, pour couvrir les travailleurs occupés à raser les Lignes, & à la construction de l'ouvrage de *Stellingen*, il marcha le lendemain 24. à *Rastat*, ayant eu des nouvelles du Marquis de *Vivans*, qui le vint joindre avec ses Troupes, après avoir laissé M. de *Quaadt*, Brigadier, dans les Lignes de *Weissenbourg*.

Le Maréchal de *Villars* mit la droite de son Armée appuyée à la montagne vers *Kupenheim*, & la gauche s'étendit vers le Rhin auprès de *Rastat*, la riviere de *Murg* devant; il prit son quartier dans le magnifique Château de *Rastat*, qu'il trouva tout meublé, & d'où la Princesses de *Bade* étoit sortie avec les Princes ses enfans, pour aller à *Etlingen*, petite Ville à quatre lieuës de-là, qui lui appartenoit.

Le Maréchal de *Villars* fit conserver soigneusement tout ce qui y étoit. Malgré l'empressement qu'il avoit de

ſuivre les Ennemis, il fut obligé de reſter trois jours à *Raſtat*, afin de prendre les meſures néceſſaires pour la ſubſiſtance de l'Armée, lorſqu'il marcheroit en avant, ne ſçachant pas préciſément le chemin que les Ennemis avoient pris. 1707.

Il prit la réſolution de mener avec lui un pont de bateaux afin qu'il ne fût pas arrêté par les rivieres en ſuivant les Ennemis. Il détacha le 27. le Marquis de *Vivans* avec quinze-cent chevaux pour ſuivre les Ennemis ſur la route qu'il vouloit prendre. Le 28. ayant établi ſes ſubſiſtances pour marcher en avant, & ſon pont étant arrivé à l'Armée, il décampa de *Raſtat*, après avoir laiſſé une garde pour conſerver le Château. Il alla camper à *Rutberg*, près *d'Etlingen*, où il alla rendre viſite à la Princeſſe de *Bade*.

Cette Princeſſe le remercia du ſoin qu'il avoit pris de faire conſerver ſon Château & ſes meubles. Il lui dit : *Je vous devois, Madame, cette attention, & à la mémoire de M. Le Prince de Bade, que j'ai eu l'honneur de connoître particulierement à Vienne. Je ſçais, Monſieur,*

1707. lui dit la Princeſſe, *que vous y joüiez ſouvent avec lui, & même heureuſement. Il eſt vrai, Madame,* lui répondit le Maréchal de Villars, *que j'ai été toujours heureux avec lui.* Cette Princeſſe lui dit alors : *Ce même bonheur vous ſuit après ſa mort, car vous venez de prendre les Lignes de Stolhoffen qui étoient ſon ouvrage, & qu'il croyoit imprénables. Il n'y a rien, Madame,* lui répondit M. de Villars, *qui ſoit impoſſible aux Troupes du Roi de France* : *Quand elles ont*, lui dit la Princeſſe, *un Général, comme vous.* Elle auroit ſouhaité pouvoir retenir ce ſoir là le Maréchal de *Villars*; mais voulant retourner à ſon Camp, où il avoit des ordres à donner il prit congé de cette Princeſſe, en lui promettant qu'il ne ſeroit fait nul dommage à aucune de ſes terres.

Le même jour 28. le Marquis de *Vivans*, campé près de *Durlach*, ayant eû avis qu'un Corps de quatre-mille Chevaux marchoit à lui, envoya un parti en avant, par lequel il fut informé que c'étoit ſeulement un Corps de cinq cent Chevaux. Il y marcha avec le même nombre, & en donna avis au

Maréchal de *Villars*, qui lui envoya ordre de les charger & de les défaire. 1707.

Les ennemis pressés mirent un ruisseau devant eux, & se rangerent en bataille derriere une haye. M de *Vivans* les voyant dans cette situation, laissa le Marquis *d'Andezi*, Colonel de Cavalerie, devant eux avec une partie de son détachement, pendant qu'il marcha avec le reste par-dessus la hauteur de *Durlach*, pour les prendre en flanc. Il avoit donné ordre au Marquis *d'Andezi*, de passer la haye & de les attaquer lorsqu'il les verroit à portée; ce qui fut si bien éxécuté, que les Ennemis furent entierement défaits. La plus grande partie de ce détachement fut tué ou pris. Parmi les Prisonniers étoit le Commandant Major du Régiment *de Mercy*, blessé à mort; la plûpart des Officiers de ce détachement furent tués ou pris. On ramena au Camp cent Cavaliers, ayant cinquante chevaux. Le Marquis *d'Andezi* fut tué en chargeant les Ennemis avec beaucoup de valeur.

Le Maréchal de *Villars* après s'être emparé de huit-mille sacs d'avoine

1707. & de-quatre mille sacs de farine qui étoient dans *Etlingen*, marcha le 29. à *Kretzingen*, village où est une maison de plaisance du Prince de *Durlach*, où il logea; & ayant appris que les Ennemis s'etoient rassemblés & avoient campé au-dessus de *Pforizheim*, & que le Marquis de *Bareith* avoit été renforcé le 27. des Régimens de *Mercy*, & *de Lobkovvitz*, & joint par le Général *Heister*, ce qui rendoit son Armée forte de trente-six Bataillons, il prit la résolution d'y marcher, dans le dessein de l'attaquer s'il l'attendoit.

Il donna ordre pour cet effet de laisser dans *Durlach* les pontons, le parc d'Artillerie & les gros équipages, afin de marcher plus legérement. Le Marquis de *Bareith*, après avoir laissé une augmentation de garnison dans *Philisbourg*, *Landau*, & *Fribourg*, s'étoit retiré effectivement à *Pforizheim* dans un excellent poste, & faisoit courir le bruit qu'il y attendoit le Maréchal de *Villars*, qui de son côté fit des dispositions pour y marcher.

Il y marcha le 30. sur trois colomnes, les Gardes du Camp étoient à la

ête de celle du centre, suivie de cinq 1707.
scadrons de la Brigade de Champagne, d'une Brigade d'Artillerie, du reste de l'Infanterie & des équipages. La Cavalerie marchoit sur deux colonnes, l'une à droite & l'autre à gauche. Le Maréchal de *Villars* gagna la tête avec un détachement, & apprit en arrivant près de *Pfortzheim*, que les Ennemis ayant sçû sa marche, s'étoient retirés pendant la nuit avec les Troupes qu'ils avoient mises dans la Ville. On y trouva six-cent bombes, & quelques barils de poudre.

Le Maréchal de *Villars* y prit son quartier, & détacha le même jour le Marquis de *Vivans* avec quinze Bataillons, & six autres, pour aller assûrer les ouvrages de *Stellingen*, & pour être à portée de secourir les Lignes, & d'assurer ses convois, en cas que les Garnisons de *Landau* & de *Philisbourg*, qui étoient fortes, voulussent tenter quelques entreprises.

Le Maréchal de *Villars* détacha le 31. M. *Toul*, avec Mrs *du Bourg* & *de Martin*, Brigadiers, & le Marquis *d'Angennes*, Colonel, avec un gros dé-

1707. tachement de Cavalerie & d'Infanterie, pour favoriser la marche des pontons & des gros Bagages qui étoient restés à *Durlach*, & pour couvrir ensuite un convoi qui devoit partir le 2. Juin du *Fort-Louis*

Par la route que les Ennemis avoient prise, le pont que le Maréchal de *Villars* menoit avec lui devenant inutile, il ordonna de renvoyer au *Fort-Louis* dix pontons, & les cinquante Chariots de Paysans qui portoient les Equipages du pont, & de faire revenir du *Fort-Louis* une des deux Brigades d'Artillerie qu'il y avoit laissé.

Le 2. Juin le Maréchal de *Villars* prit la droite de la Cavalerie, tous les Dragons, & dix Compagnies de Grenadiers; puis accompagné de M. *de la Houssaye*, Intendant de l'Armée, il alla camper à *Vaihingen*, & laissa le reste de l'Armée à *Pfortzheim* aux ordres de M. *de St. Fremont*: il apprit que les Ennemis avoient marché sans s'arrêter à *Schorndorff*, à quatre lieuës par-delà le Neckre, pour s'approcher de leurs subsistances ou des Troupes qu'ils attendoient. On trouva à *Vai-*

bingen quarante milliers de poudre, 1707.
quantité de grenades, de bombes,
& un magazin de farine.

Le même jour partit du *Fort-Louis* un grand convoi, qui arriva de bonne heure à *Etlingen* avec dix piéces de canon, & joignit l'Armée le 3. à *Pfortzheim*.

Le 5. Juin *St. Fremont* partit avec l'Infanterie, l'Artillerie, & le reste de la Cavalerie, & alla camper à *Illingen*. Le Maréchal de *Villars* avoit marché le jour d'auparavant à *Schweibertingen*, où Madame la Duchesse Doüairiere de *Wirtemberg* envoya un Gentilhomme de sa maison, avec deux Députés Conseillers de la Régence. Le premier, pour le complimenter & lui demander des Sauvegardes, & les deux autres, pour régler les contributions auxquelles le Duché de *Wirtemberg* offroit de se soûmettre.

St. Fremont joignit le 9. Juin le Maréchal de *Villars* avec le reste de l'Armée. Ce même jour les contributions furent réglées à deux millions deux-cent mille livres, tant pour le

1707. passé que pour l'année courante, dont trois-cent-trente mille livres devoient être payées le 15. de Juin, pareille somme au 25. du même mois, quatre cent quarante-mille livres le 10. Juillet, cinq-cent-cinquante-mille livres le 15. d'Août, & pareille somme le dernier Octobre. Ils s'obligerent de fournir aux Troupes huit-cent sacs de farine, à treize livres le sac, qu'ils devoient déduire sur le premier payement.

Les contributions de la Principauté de *Durlach* furent réglées à deux-cent-vingt-mille livres, & celles du Marquisat de *Bade* à trois-cent-trente-mille livres. Plusieurs Villes Impériales furent réservées, & dans la suite elles convinrent en particulier de ce qu'elles devoient payer.

Le 8. Juin l'Armée alla camper à *Stugard*, où le Maréchal de *Villars* & l'Etat Major furent logés. La droite de l'Armée fut mise à cette Ville, & la gauche à *Canstad* sur le Neckre. On trouva vingt cinq milliers de poudre dans *Stugard*. Le Maréchal de *Villars* alla rendre visite à la Duchesse

Doüairiere de *Wirtemberg*, qui étoit logée dans le Palais, & à la Duchesse Administratrice. 1707.

Les Ennemis qui étoient campés à *Schorndorff*, marcherent ce même jour à *Gemund*, Ville Impériale.

Le Maréchal de *Villars*, détacha le 9. Juin M. de *l'Isle du Viguier* Brigadier de Cavalerie, avec cinq-cent Chevaux & 200 Fusiliers pour aller à *Schorndorff*, où les Ennemis avoient laissé une garnison. Il apprit qu'elle étoit de cinq-cent Hommes. Il fit sommer le Commandant de se rendre, ce qu'il refusa, & fit tirer quelque coups de canon sur nos Troupes, ce qui obligea M. de *l'Isle du Viguier* de revenir au Camp le lendemain.

Le 11 Juin le Maréchal de *Villars* détacha *d'Imecourt*, Lieutenant-Général, avec le Marquis de la *Valiere*, Maréchal de Camp, & douze-cent Chevaux pour aller passer le Danube au-dessus *d'Ulm*, afin de tirer des contributions d'une partie de la Suabe. Le Comte de *Broglio* partit le même jour avec un détachement de neuf-

1707. cent Chevaux afin d'aller pour le même sujet dans la Franconie.

Le Maréchal de *Villars* écrivit une lettre aux Habitans *d'Ulm*, par laquelle il leur marquoit, » Que la dureté » qu'ils avoient éxercée envers M. » *d'Argelos* méritoit des punitions sé- » vères, s'il se laissoit aller à ce qu'éxi- » geoit la justice, puisque contre toute » sorte d'équité ils avoient retenu le » Sr. *d'Argelos* & d'autres François, » malgré une capitulation faite avec » le Baron de *Thungen*, Général de » l'Empereur. « Il leur marquoit: » Que s'ils n'obéïssoient dans le mo- » ment à l'ordre qu'il leur donnoit de » lui renvoyer M. *d'Argelos* & les autres » prisonniers retenus contre le droit, » il laisseroit dans leur pays des éxem- » ples terribles de ce qu'avoient mérité » des gens aveuglés par quelques pros- » pérités, & qu'il feroit mettre à feu & » à sang les Villes, Bourgs, & Villages » qui leur appartenoient: Qu'il leur » conseilloit de se faire justice à eux- » mêmes, s'ils vouloient éviter la » sienne.

Il envoya ensuite au *Fort-Louis* 1707.
pour en faire venir quatre-cent boulets de vingt-quatre, autant de huit & de quatre, à la place de dix piéces de canon qu'il contremanda, pour avoir assez de boulets, afin de réduire les Villes & les Châteaux qu'on trouveroit dans la marche, & pour en avoir dans l'équipage assez pour deux combats. On employa les Chevaux de ces piéces de canon pour voiturer les poudres & munitions de guerre qu'on trouvoit dans le pays.

Le Maréchal de *Villars* ayant séjourné quatre jours à *Stugard*, pour y attendre les vivres & munitions dont il avoit besoin, il en décampa le 15. Juin & passa le Neckre à *Canstad*: l'Infanterie, l'Artillerie, & les bagages sur le Pont, & la Cavalerie par un gué. L'Armée entra dans une très-belle plaine qui conduit jusqu'à *Enderbach*, où elle campa

Il alla de là camper à *Winterbach*, à demi lieuë de *Schorndorff* qu'il avoit dessein de faire attaquer. Il détacha *St. Fremont* avec six escadrons pour marcher devant l'Armée. Il trouva

1707. cette Ville occupée par cinq-cent Hommes, & apperçut six-cent chevaux ennemis postés de l'autre côté de la Ville. Le Maréchal de *Villars* lui envoya un renfort, avec le quel il poussa ces six-cent chevaux, & resta ensuite de l'autre côté de la Ville pour l'investir de ce côté-là.

Le Maréchal de *Villars* arriva dès le matin à la vuë de cette Place pour la reconnoître; il la trouva bien terrassée & flanquée par des tours bastionnées, avec un fossé bien revêtu & profond. Il avoit un demi révêtement & plus de cinquante piéces de canon. Dans la Ville étoit un Château flanqué de quatre tours à l'épreuve du canon.

Cette Place avoit soûtenu un siége très-long contre les Suedois, sans avoir pû être emportée; elle avoit même arrêté M. de *Turenne* pendant huit jours; cependant dans le temps dont on parle à présent, cette Place auroit été un petit objet (par la manière dont on se perfectionne tous les jours pour l'attaque des Places) si le Maréchal de *Villars* avoit eu des mu-

nitions & une Artillerie suffisante pour la battre; mais n'ayant que quatre piéces de canon de vingt-quatre, & quatre-cent boulets de calibre, il ne paroissoit pas possible de la pouvoir réduire. 1707.

Mais les plus grandes difficultés ne pouvoient arrêter le Maréchal de *Villars*, il sçavoit les surmonter & vaincre tout obstacle. Il projetta de se rendre maître de *Schorndorff*, d'autant plus que cette Place lui étoit nécessaire pour y faire ses dépots, sans quoi il n'auroit pû pénétrer plus avant; car son dessein étoit de pousser les Ennemis devant lui, afin de favoriser les détachemens de Mrs. *d'Imecourt* & *de Broglio*.

Il fit faire quelques dispositions pour ouvrir la tranchée le même soir, & commanda pour cet effet dix-milles fascines. Il alla à huit heures du soir à l'endroit où il avoit fait assembler les Troupes & les Travailleurs. Il y reçût la réponse des Bourgeois *d'Ulm*, par la quelle ils lui marquoient; » Qu'ils » avoient appris par le *duplicata* d'une » Lettre qu'ils avoient reçûë le 11.

1707. » qu'il demandoit le relachement de
» M. *d'Argelos*, Colonel de Langue-
» doc, de ses Domestiques & de ceux
» de M. de *Planey* : Qu'ils confessoient
» de bonne foi que la Lettre dudit
» *duplicata* ne leur avoit point été ren-
» duë, qu'ils n'avoient fait faire au-
» cun tort au Messager de *Stugard* qui
» étoit chargé de la leur rendre ; &
» qu'ils n'avoient eu garde de le faire,
» sçachant le respect qui étoit dû à un
» Général si illustre. » Ils disoient ensuite
que les Prisonniers qu'il reclamoit
avoient été arrêtés par l'ordre du
Roi des Romains ; & se justifioient
des traitemens qu'ils avoient fait à M.
d'Argelos, sur ce qu'il avoit voulu se
sauver ; qu'enfin ils le lui renvoyoient,
n'ayant pas voulu manquer de satis-
faire à ses desirs.

Lorsque le Maréchal de *Villars*
donnoit des ordres pour l'ouverture de
la tranchée, il lui arriva des Députés
de *Schorndorff*, pour le supplier de
conserver leur Ville, & pour lui de-
mander sa protection. Il leur répondit
qu'ils pouvoient s'en retourner, & dire
au Commandant qui se nommoit Mr
Tastunes

[C]astunes, Lieutenant-Colonel, que 1707.
[s]'il ne se rendoit dans le moment,
[&] s'il lui laissoit employer une seule
[f]ascine, il le passeroit, lui & sa Gar-
[n]ison, au fil de l'épée. Et sur ce que
[l]es Députés lui demanderent s'il per-
[m]ettroit à la Garnison de se retirer,
[i]l leur répondit qu'il lui accorderoit
[c]ette grace, pourvû que le Comman-
[d]ant prît son parti promptement.

Pendant qu'ils allerent dans la Ville
[p]our éxécuter leur commission, &
[q]ue les Travailleurs étoient dans
[l]'inaction, le Maréchal de *Villars* vou-
[l]ut profiter de cet intervalle de temps
[p]our commencer & pousser le travail.

On commença même à travailler à
[l]a batterie; & comme il se passa trois
[h]eures avant qu'on eût tiré réponse du
[C]ommandant, la tranchée fut poussée
[j]usqu'au bord du fossé, & la batterie
[f]ort avancée, lorsque la réponse arriva,
[q]ui étoit, que le Commandant vou-
[l]oit se défendre. Les Assiégés firent
[a]lors un grand feu de canon & de
[m]ousquetterie sur les travailleurs; mais
[c]omme ils étoient à couvert, il n'y eut
[p]ersonne de tué ni de blessé.

1707. Dès que le jour fut venu & que le Commandant vit la tranchée si avancée, il demanda à capituler. Comme on n'avoit point l'Artillerie & les munitions néceſſaires pour ſe rendre maître de cette Place, le Maréchal de *Villars* permit à la Garniſon de ſe retirer avec les armes & bagages. On y trouva quarante-neuf piéces de canon de fer, & cinq de bronze, deux mortiers, onze-cent boulets de vingt-quatre, huit millier de poudre & point de plomb.

Le Régiment de Champagne qu montoit la tranchée y entra. On re connut que le Commandant pouvoi tenir, ſans riſquer, cinq à ſix jours au bout deſquels on auroit peut-êtr encore manqué la Place. Le Marécha de *Villars* y fit conſtruire les fours d ſon Armée & la deſtina à ſervir d'en trepôt à ce qui lui étoit néceſſaire pou marcher en avant.

Son Armée n'étoit plus que d quarante-quatre Bataillons, & d quatre-vingt-trois Eſcadrons; car avoit laiſſé la tête ſur la frontier d'Alſace & ſur le Neckre pour con

rver toujours une communication 1707.
bre avec *Strasbourg* & le *Fort-Louis*.

Le 16 Juin le Maréchal de *Villars* nvoya le Marquis *d'Hautefort* avec le rince de *Talmond* à la tête de ouze-cent hommes d'Infanterie & eux-cent chevaux pour aller au-de-ant de Mr. *d'Imecourt*, qui revenoit e sa course, ayant appris que les nnemis avoient fait un détachement, our couper M. *d'Imecourt* qui s'en evenoit, après avoir mis à contribu-on toute la partie du Cercle de uabe qui est entre l'Iler & le Danube, ısqu'au Lac de Constance, d'où il apportoit des sommes considérables, : qu'il amenoit avec lui un grand ombre de baillifs pour ôtages du res-ınt, sans leur avoir fait autre dom-ıage que de brûler l'Abbaye de *Wei-'ingen*, située à une petite lieüe *d'Ulm*, ui avoit refusé de se soûmettre aux ontributions. Il apprit aussi que le omte de *Broglio* avoit fait contribuer ne partie de la Franconie, & tout le ays qui est aux environs *d'Hailbron*.

La nouvelle de toutes ces contribu-ons étant venuë à la Cour, on y tint

1707. là-dessus bien des discours. Ceux qu
rendoient au Maréchal de *Villars* just
tice, & qui admiroient ses actions &
ses progrès, approuvoient fort le
contributions qu'il tiroit du pays en
nemi, à qui il diminuoit par là le
moyens de pouvoir fournir contr
nous; ses envieux le blâmoient, disan
qu'il ne s'oublioit pas, & qu'il trou
voit le secret de s'enrichir au service
dans le temps que tous les autres s'
ruïnoient. Etant instruit de tous le
discours qu'on tenoit là-dessus sur so
compte, & écrivant au Roi sur le
contributions qu'il avoit éxigées,
lui marqua ce qui suit :

» Pour prévenir, SIRE, le mau
» vais effet des discours de mes enne
» mis au sujet de ces contributions &
» me justifier là-dessus auprès de Votr
» Majesté, j'aurai l'honneur de lu
» dire que j'en ai fait trois portions
» j'en ai employé une au payemen
» des billets de subsistance, dont le
» Officiers étoient surchargés, & san
» argent pour la Campagne; Mr. de
» Houssaye est dépositaire de tous ce
» billets : L'autre portion est pou

l'entretien & la ſubſiſtance de l'Armée de Votre Majeſté, qui ne lui coûtera rien de cette Campagne ; & la troiſiéme ſera pour engraiſſer mon Veau *, ſi Votre Majeſté l'a pour agréable, ce qui ſera un ſurcroît des graces dont-elle m'a comblé juſques à préſent. 1707.

Le Roi lui répondit qu'il avoit our agréable tout ce qu'il faiſoit, u'il approuvoit la portion de ſon 'eau, & qu'il auroit été fâché qu'il 'eût oublié.

Quelques jours après, le Roi à ſon ouper parlant de la Campagne brilante que faiſoit le Maréchal de *Vilars*, un Seigneur de la Cour qui 'étoit pas de ſes amis, voulut parer ſur les richeſſes qu'il amaſſoit; nais ſur le champ Sa Majeſté lui imoſa ſilence, en diſant : *Si le Maréhal de Villars fait bien ſes affaires, il ait encore mieux les miennes, & j'en uis très-content.*

* *Il veut dire, ſa terre de Vaux-le-'illars, que le Roi avoit déja érigée en Duché.*

1707. Après la priſe de *Schorndorff*, l Maréchal de *Villars* fut informé qu les Ennemis occupoient à trois lieüe de ſon Camp une gorge auprès d *Lorch*. Il apprit qu'il y avoit deux mille hommes d'Infanterie retranchés un détachement de cinq-cent chevaux & quelques piéces de canon, au commandement de Mr. *Janus*, Lieutenant Général des Troupes de Franconie Dès qu'il eut connoiſſance de leu ſituation, il réſolut de les attaque dans ce poſte, avant qu'ils ſe fuſſen fortifiés davantage; mais il compri qu'il n'en pourroit venir à bout qu'e les y ſurprenant.

Il donna ordre le 20. au ſoir qu perſonne ne ſortît du Camp; & ſçachant que les partis que le Généra *Janus* envoyoit, s'étoient retirés à neuf heures du matin, lorſqu'il avoient vû le Camp tendu & ſo Armée tranquille, il fit ſon projet d partir pour cet expédition ſur les di heures. Le Général *Janus* étoit ven ce jour-là reconnoître le Camp, & l'ayant trouvé tranquille, il s'en retourna à ſon poſte.

Le Maréchal de *Villars* fit commander en ce moment les Brigades de Navarre, de Champagne, de Bourbonnois, & de Coëtquen, le Régiment de la Colonelle générale de Dragons, celui de la Vrilliere, avec les Brigades de Cavalerie de l'Isle du Viguier, & de St. Poüange, aux ordres de *St. Fremont* & du Marquis de *la Chastre*, outre le Chevalier de *Broglio*, *Toul*, le Marquis de *Vieux-Pont*, le Comte de *Sesanne*, *Pionsac*, le Marquis de *Nangis* & *Belisle*. 1707.

Il mit ces Troupes en marche & détacha devant lui M. de *Versèil* avec ses Houssards, deux-cent chevaux, & quatre compagnies de Grenadiers, avec ordre, en approchant l'Ennemi, de se placer comme si c'étoit une escorte de fourages, en escarmouchant, & en amusant ce qu'il trouveroit devant lui.

Le Maréchal de *Villars* le suivit aussi à la tête des Dragons de la Colonelle générale, & *St Fremont* marchoit après avec la Cavalerie qu'il conduisoit. M. de *Verseil* trouva six troupes de Cavalerie ennemie & quelques

1707. autres de Houssards, qui se retirerent dans les hayes du Village de *Walhausen*, sous le feu de trois-cent Hommes d'Infanterie. Il les attaqua & les chassa sous des retranchemens qui étoient au pied de l'Abbaye de *Lorch*, & leur prit dans cette retraite cent Hommes d'Infanterie, parmi lesquels étoit le Commandant du Village, qui étoit Major d'un Régiment.

Le Chevalier de *Broglio* arriva ensuite à la tête des premieres Troupes, avec le Chevalier de *Pezeux* qui commandoit les Dragons; ils pousserent les Ennemis jusques sous leurs retranchemens, d'où il partit quelques coups de canon & quelque feu de mousquetterie. Les Ennemis en sortirent pour les éloigner; mais le Chevalier de *Pezeux* s'étant mis à la tête des Dragons, qui avoient mis pied à terre, les fit rentrer dans le moment.

St. Fremont joignit le Maréchal de *Villars* avec sa Cavalerie; mais ce Général trouvant le poste que les Ennemis occupoient très-bon, envoya de *Lotiere*, Aide-Major-général, au-devant du Marquis de *la Chastre*, qui

toit en marche à la tête de quatre 1707.
Brigades d'Infanterie, & d'une d'Artillerie, pour presser d'avancer, & pour lui marquer la manière dont il devoit marcher & se poster.

Le Marquis de *la Chastre* étant arrivé, *St. Fremont* prit la Brigade de Navarre avec deux Escadrons de Dragons & la Brigade de St. Poüange, pour marcher aux Ennemis par les hauteurs de la droite. Le Maréchal de *Villars* lui avoit recommandé, que si les Ennemis s'ébranloient à l'approche des Drapeaux, il les poussât avec les Dragons & la Cavalerie sans attendre l'Infanterie. Il prit les autres Brigades qu'il fit marcher par les hauteurs, conduites par le Marquis de *la Chastre.* Les Troupes étant ainsi disposées, & marchant dans cet ordre, il fit avancer dans le milieu de la gorge dix piéces de canon qu'il fit tirer à Barbette sur les Ennemis.

Cette Artillerie fit d'abord cesser la leur, qui avoit toujours tiré jusques là, & fit prendre le parti au Général *Janus* de se retirer fort vîte. Dès que *St. Fremont* s'en fût apperçû, il

1707. fit marcher les Dragons & la Cavalerie; mais ils trouverent les chemins si coupés de fossés & de hayes, qu'ils eurent bien de la peine à les joindre. Le Général *Janus* se retiroit en bon ordre, étant à l'arriere-garde, & faisoit de temps-en-temps faire volte-face à ses Troupes en faisant des décharges.

Enfin le premier escadron de la Colonelle générale des Dragons, commandé par *de Bonneville*, approcha l'Infanterie qui faisoit l'arriere-garde; & ayant essuyé une décharge, il se jetta avec beaucoup d'audace tout à cheval au milieu; il la rompit, & en passa une partie au fil de l'épée.

Le Maréchal de *Villars* & tous les Officiers Généraux arriverent dans le même-temps avec les Troupes qui les suivoient: Deux Dragons lui amenerent le Général *Janus* qu'ils avoient pris. Il lui demanda où étoit son canon, à quoi il répondit qu'il étoit en sureté. Le Maréchal le donna en garde à un Aide de Camp, & suivit le reste des Ennemis qu'il ne pût joindre, parce qu'ils s'étoient jettés dans les montagnes. Les Ennemis eurent deux-

cent Hommes tués sur la place, on fit vingt-sept Officiers prisonniers & six-cent Soldats. Ce poste étoit si bon que les Ennemis s'y croyoient en sureté; mais le Maréchal de *Villars* sçut les en chasser, pour pouvoir aller plus en avant. 1707.

Le Maréchal de *Villars* campa à *Lorch*, & il séjourna le 21. ayant appris que les détachemens de Mrs. *d'Hautefort*, *d'Imecourt* & de *Broglio* étoient arrivés à l'Armée, qui étoit restée à *Schorndorff*. Il envoya ordre au Marquis *d'Hautefort* de se mettre en marche le 22. & de le venir joindre à *Gemund*, où il voulut marcher ce même jour.

Il partit au matin de *Lorch* avec les Troupes & l'Artillerie qu'il avoit avec lui pour s'y rendre. Il fit marcher devant lui Mr. de *Verseil* avec quatre-cent-chevaux & deux-cent Hommes d'Infanterie; celui-ci trouva une Garde de Cavalerie des Ennemis en-deçà de *Gemund*, il l'attaqua & en enleva une partie.

Le Maréchal de *Villars* qui le suivoit de près, arriva auprès de cette

1707. Ville. Il trouva les Magiſtrats qui venoient au-devant de lui, & qui lui ouvrirent les portes. Cette Ville eſt Impériale & aſſez grande, mais elle n'avoit d'autres fortifications qu'une muraille ſéche, flanquée de tours.

Les Magiſtrats lui apprirent que les Ennemis étoient campés à *Jeckingen*, à une lieüe de cette Ville. Il en fit le tour, & trouva ſur la droite une grande plaine, où il ordonna de marquer le Camp pour l'Armée. On voyoit de cette plaine celui des Ennemis qui n'en étoit qu'à une bonne portée de canon, mais ſéparé par un grand ravin impraticable.

Pendant qu'on marquoit le Camp, le Maréchal de *Villars*, accompagné de pluſieurs Officiers Généraux, prit une troupe de Dragons avec laquelle il alla reconnoître les Ennemis par leur flanc & même par leur derriere; il vit qu'on pouvoit les tourner, le ravin devenant plus praticable à meſure qu'il avançoit. S'il avoit eu pourlors ſon Armée, il auroit pû les attaquer & les battre, ce qui auroit mis l'Empire dans un grand péril.

Mais le Marquis *d'Hautefort* ayant 1077.
eu à faire une marche de six lieües par une gorge très difficile, où il ne pouvoit marcher que sur une colomne, ne pût arriver qu'à minuit ; de sorte que le Maréchal de *Villars* fut obligé de s'en retourner à *Gemund*, où il avoit pris son quartier, après avoir donné les ordres nécessaires pour la sureté du Camp.

Son dessein étoit d'attaquer les Ennemis le lendemain à la pointe du jour, s'ils l'attendoient, ce qu'on ne croyoit pas, quoique les rendus assûrassent le contraire, parce qu'on voyoit de grands mouvemens dans leur Camp. Les sentimens furent bien partagés parmi les Officiers Généraux sur le parti qu'on devoit prendre : les uns furent d'avis d'attaquer, & les autres soûtenoient qu'il ne convenoit point aux intérêts des Armes du Roi, de risquer une action douteuse dans un Pays si éloigné des frontieres de France, où, en cas de malheur, la retraite étoit si difficile.

Le Maréchal de *Villars* qui avoit pourvû à ses derrieres, étoit résolu

1707. d'attaquer ; mais il ne le pouvoit que le lendemain matin. Les Ennemis lui en épargnerent la peine, puisqu'ils décamperent dès que la nuit fut venuë : il n'en fut averti qu'à trois heures du matin. Il envoya ordre aussitôt à toute la Cavalerie de l'aîle droite qui étoit la plus à portée & à tous les Dragons de se tenir prêts à marcher. Il monta lui-même à cheval pour tâcher de donner sur l'arriere-garde des Ennemis ; & l'ayant atteinte à deux lieües de leur Camp, il fit charger les dernieres Troupes qui achevoient de passer un défilé. Il le fit faire si vivement qu'on tua deux-cent Cavaliers, & qu'on fit cent-cinquante prisonniers, parmi lesquels étoit le Commandant, qui étoit Lieutenant-Colonel des Troupes Palatines, & on prit trois-cent-cinquante chevaux.

Il envoya le Marquis de *la Valiere* & le Chevalier de *Pezeux* avec quelques Dragons, passer le défilé pour poursuivre les Ennemis ; mais ayant trouvé le Comte de *Mercy*, qui commandoit cette arriere-garde, en bataille de l'autre côté avec plusieurs Esca-

drons, ils furent obligés de le repaſſer & de joindre le Maréchal de *Villars.* Comme ce Général n'avoit point d'Infanterie avec lui, les Grenadiers n'étant pas encore arrivés, il ne put engager une affaire, & s'en retourna à *Gemund.* 1707.

Les Ennemis allerent camper à *Elvangen*, ſur le chemin de *Nordlingen*, & le Maréchal de *Villars* reſta dans le même camp, pour donner quelque répos aux Troupes, & pour y attendre un convoi que le Comte *du Bourg* devoit lui amener du *Fort Louis.* Ce convoi étant arrivé le 27. ce même jour le Maréchal de *Villars* donna ordre à la droite de la Cavalerie de marcher le 28. pour continuer de ſuivre les Ennemis. Mais ayant appris que le Marquis de *Bareith* avoit enfin pris le parti qu'il auroit dû prendre plutôt, ſçavoir, de prendre la route *d'Hailbron*; qu'il avoit marché pour cet effet à *Kreilsheim*, de là à *Weſternach*, enſuite à *Bitzfeld*, & enfin à *Sontheim*, près *d'Hailbron*, où il étoit arrivé le 29. avec toute ſon Armée, il changea cet ordre, & la gauche de la

1707. Cavalerie, deux Régimens de Dragons, & une Brigade d'Artillerie, eurent ordre de partir le même jour 29. pour retourner à *Lorch*, aux ordres de M. de *St. Fremont*, en attendant qu'il eût une plus grande certitude de la marche des Ennemis.

Le Marquis de *Bareith* avoit toujours cru que le Maréchal de *Villars* avoit dessein de pénétrer en Baviere, sans considérer qu'il n'avoit pas avec lui l'Artillerie & les munitions nécessaires pour faire le siége *d'Ulm* & pour s'y établir, sans quoi cette entreprise auroit été inutile. Ce fut cependant ce qui lui fit prendre le parti, en se retirant, de s'approcher du Danube, où le Maréchal de *Villars* prit la résolution de le suivre pendant quarante lieües, n'ayant rien à craindre pour le Rhin & pour les Lignes de la Lauter, quoiqu'il en fût fort éloigné, tant qu'il tiendroit l'Armée de l'Empire devant lui, & mettroit pendant ce temps-là, comme il fit, la Suabe, le Wirtemberg, une partie de la Franconie & quantité d'autres pays de l'Empire à contribution. Mais le Marquis

1707.

e *Bareith* reçut des ordres de la Cour e *Vienne* qui délivrerent l'Empire de 'Armée de France, comme on va le aire connoître par un detail pris de plus loin, qu'on croit necessaire de faire ici pour un plus grand éclairciſſement.

Dès que le Maréchal de *Villars* ſe fût emparé des Lignes de *Bihel*, le Marquis de *Bareith* envoya couriers ſur couriers à *Ratiſbonne*, à *Vienne*, à *Berlin*, à *Duſſeldorff*, à *la Haye*, & au Duc de *Marlborough*, pour demander de prompts ſecours: Il ſollicita auſſi le Cercle de *Weſtphalie* de lui envoyer ſon contingent, & fit prier l'Electeur de *Brandenbourg* & le Duc *d'Hanover*, de ne pas abandonner l'Empire dans un danger auſſi preſſant que celui où il ſe voyoit expoſé. L'Electeur *Palatin*, dont les Etats étoient le plus expoſés, commença par lui envoyer quelques Troupes. L'Electeur de *Brandenbourg* promit deux-mille-cinq-cent-Hommes, & le Duc *d'Hanover* un plus grand renfort.

1707. L'Empereur donna ordre auſſi-tôt au Général *Heiſter*, d'aller joindre l'Armée Impériale, & lui fit donner trente-mille florins pour les diſtribuer à propos, afin d'éviter la déſertion. S. M. I. fit offrir en même temps au Duc *d'Hanover* le commandement général de cette Armée, ſous prétexte que le Prince de *Bade* étoit trop âgé pour en faire les fonctions; dans l'eſpérance que ce Prince & ceux de ſa Maiſon enverroient de grands renforts: ce qu'il n'accepta pas d'abord.

L'Empereur envoya encore à cette Armée le Prince de *Hohen-zollern*, & le Général *Gronsfeld*, pour y ſervir en qualité de Feld-Maréchaux de S. M. I. L'Empire prit encore des meſures pour envoyer à cette Armée les cinq-mille Saxons que la Reine *Anne* & les Hollandois avoient pris à leur ſolde.

D'un autre côté les Cercles de Suabe & de Franconie, appuyés des Députés de pluſieurs Villes Impériales, firent le 15 de Juin de ſérieuſes remontrances à la Diette de *Ratiſbonne* ſur les dangers qui menaçoient toute

l'Allemagne. Ces remontrances furent 1707. ſuivies d'une déclaration de leurs Députés, par la quelle ils faiſoient comprendre, que ſi l'on ne donnoit promptement des ſecours pour préſerver leurs Etats d'une totale ruïne, ils ſe verroient obligés d'accepter la neutralité qui leur étoit offerte de la part de la France. Il ſe répandit un bruit dans l'Empire, que le Duc de *Wirtemberg* & quelques Princes de la Maiſon de *Bade*, dont les Etats étoient les plus expoſés, étoient réſolus de faire leur paix particuliere.

Tout cela obligea la Diette d'éxaminer ſérieuſement les moyens les plus ſûrs pour prévenir la diviſion & la déſolation de l'Empire. Ils n'en jugerent pas de plus ſalutaire que d'empêcher que l'Armée de l'Empire, qui avoit déja reculé près de *Nordlingen*, n'avançât pas plus avant dans l'Allemagne; & ſur cette réſolution on envoya ordre au Marquis de *Bareith*, de diriger ſa marche à travers la Franconie, pour aller joindre les Troupes de *Weſtphalie* & des autres membres de l'Empire, qui s'aſſembloient près

1707. de *Mayence*, & de marcher ensuite vers le Rhin.

Les raisons furent, que comme ils étoient persuadés que le Maréchal de *Villars* ne s'etoit avancé dans le cœur de l'Empire, que pour suivre l'Armée Impériale qui s'y étoit retirée, ils jugerent que tant qu'elle reculeroit, celle de France la suivroit toujours sans nulle opposition ; mais que si le Marquis de *Bareith*, retournoit sur le Rhin, le Maréchal de *Villars* seroit dans la nécessité de prendre la même route; & que si au contraire ce Général avoit formé quelque dessein sur la Baviere, ou sur quelques autres Etats de l'Allemagne, les Impériaux pourroient passer le Rhin, forcer les Lignes de la Lauter, qui n'étoient gardées que par très-peu de monde, & ravager toute l'Alsace.

L'Empereur ayant approuvé cette résolution, les ordres furent envoyés au Marquis de *Bareith* de retourner sur le Rhin : il prit aussi-tôt la route d'*Hailbron* par la Franconie.

Le Maréchal de *Villars* ayant eu des avis certains de la marche des

Ennemis, prit des meſures pour envoyer des Troupes en diligence dans les Lignes de la Lauter, qui n'étoient gardées que par quatre-mille Hommes, aux ordres du Marquis de *Vivans*. 1707.

Il tira de la Ville de *Gemund* vingt-mille écus de contribution, au lieu de cinquante-mille, ſomme à la quelle elle avoit été taxée d'abord, en conſidération des bons traitemens que cette Ville avoit fait aux priſonniers François qui avoient été pris après la ſeconde Bataille *d'Hochſtet*.

Il ſe mit en marche le 28. avec le reſte de ſon Armée, & alla camper auprès de *Schorndorff*, à *Schlachtbach*, qu'il laiſſa aux ordres du Comte *du Bourg*, & alla joindre M. de *St. Fremont*, qui campa à *Winenda* avec toute l'aîle gauche de l'Armée. Il fit partir auſſi-tôt le Comte de *Broglio* avec un détachement, pour aller s'emparer de *Lauffen*, petite Ville ſur le Neckre, à deux lieües au-deſſus *d'Hailbron* Dès qu'il fut arrivé auprès, il trouva un détachement des Ennemis qui avoient deſſein d'y entrer. Il détacha auſſi-tôt un Capitaine de Dra-

1707. gons avec cinquante Dragons de Bel-Isle qui chargea vivement les Ennemis & les battit. Un Lieutenant-Colonel qui commandoit ce détachement y fut tué. Le Comte de *Broglio* se rendit maître de cette Ville.

Le 29 le gros de l'Armée joignit à *Winenda* le Maréchal de *Villars*, qui détacha le Comte du *Bourg* avec vingt-quatre Escadrons, pour prévenir les Ennemis, en cas qu'ils voulussent faire quelques tentatives sur les Lignes de la Lauter. Le Comte *du Bourg* fit une si grande diligence, qu'il entra le premier de Juillet à *Rastat*, passa le lendemain le Rhin, & campa derriere les Lignes.

Le 30. l'Armée alla camper à *Backanang*, pour soutenir en cas de besoin le Comte de *Broglio*, & le Maréchal de *Villars* resta à *Winenda* avec les Troupes que M. de *St. Fremont* y avoit amenées. On laissa à *Schorndorff* la Brigade de *Charost*, Infanterie, & toute l'Artillerie à *Winenda*, excepté une Brigade, qui alla à *Backanang* le premier Juillet. Il apprit par le Comte de *Broglio* que les Ennemis avoient fait

ne si grande diligence, qu'ils avoient 1707.
passé le Neckre à *Canstad*. L'infanterie marcha sur deux colomnes, les menus bagages sur une autre, & les gros avec l'Artillerie dans le grand chemin.

La Brigade de *Charost*, & une de Cavalerie qui étoient à *Schorndorff*, au commandement de M. *d'Imecourt*, eurent ordre d'en retirer toutes les munitions. On y envoya M. *des Haulles*, Officier d'Artillerie, qui fit crever toutes les piéces de canon de fer, & qui emmena celles de fonte, deux mortiers, la poudre & les boulets qui y étoient. Le Maréchal de *Villars* donna ordre aussi de pousser devant lui tous les Maraudeurs, & de faire l'arriere-garde de toute l'Armée.

Le 2 de Juillet, le Maréchal de *Villars*, afin de dégager la marche de l'Armée & d'arriver plus vîte, alla camper à *Illingen* avec la Cavalerie & l'Infanterie; l'Artillerie & la Brigade de Bourbon Cavalerie, aux ordres du Marquis *d'Hautefort*, resta à *Entzvalling*, où elle marcha sur trois colomnes, le pays étant fort ouvert.

1707. Le 3. le Maréchal de *Villars* all. à *Wilfertingen*, & envoya le Marqui d'Hautefort à *Pfortzheim*.

Le 4. Juillet toute l'Armée arriva à *Kretzingen*, où elle s'arrêta, parce qu'on apprit que les Ennemis avoient marché le premier Juillet de *Sintzheim* à *Langenbrick*, le 2 entre *Waaghausen*, & à *Oberhausen* près de *Philisbourg*, où ils avoient joint les Troupes Impériales qui étoient sous les ordres du Général *Thungen*, Gouverneur de *Philisbourg*, & qu'ils n'avoient point passé le Rhin.

Le Maréchal de *Villars* fit faire un pont auprès de *Lauterbourg*, pour communiquer avec les Troupes qui étoient dans les Lignes. Ce pont fut achevé le 5. & il renvoya les pontons, les cinq piéces de canon, les deux mortiers, dix-huit milliers de poudre, une grande quantité de grenades & de boulets, le tout pris dans *Schorndorff*. Il renvoya aussi les ôtages du pays qu'on avoit amenés pour la sureté des contributions, & les prisonniers avec les malades.

Le

Le même jour le Maréchal de *Villars* ayant eu un faux avis que les Ennemis avoient passé le Rhin, il envoya dans les Lignes tous les Grenadiers aux ordres du Comte de *Chamillard*, avec un Régiment d'Infanterie, & deux de Cavalerie; mais comme les mouvemens qu'avoient fait les Ennemis n'étoient que pour aller se poster à *Rheinhausen*, il fit revenir les Grenadiers & laissa dans les Lignes les trois Régimens. 1707.

Cette marche précipitée du Marquis de *Bareith* lui coûta beaucoup de monde & fatigua fort son armée; elle avoit fait cinquante lieües en six jours.

L'Armée du Maréchal de *Villars* resta à *Kretzingen* jusques au neuviéme Juillet qu'elle marcha à *Bruchsal*, où le Comte du *Bourg* la joignit avec les Troupes qui étoient sous ses ordres, & le Comte de *Chamillard*, avec les Grenadiers. Il détacha les Régimens de *Pezeux* & de St. *Cernin* pour garder le pont de *Lauterbourg*. L'Armée étant toute rassemblée, se trouva forte de quarante-un Bataillons & de quatre-vingt-cinq Esca-

1707. drons, ſans les Troupes qui étoien dans les Lignes. Elle ſéjourna le di xiéme à *Bruchſal.*

Ce même jour il arriva des Dépu tés *d'Heidelberg* pour aſſurer le Ma réchal de *Villars* que quatre-mille ſac de farine qu'il avoit démandés étoien partis, & que s'il vouloit envoyer de Troupes dans leur Ville, ils lui e remettroient les clefs. Il y envoya douz compagnies de Grenadiers aux ordre de M. de *Surville*, Brigadier; & l Comte du *Bourg* s'avança avec l'aîl droite de la Cavalerie à *Langenbrick.*

Le Maréchal de *Villars* ayant appri ce jour là que les Ennemis avoien reçû quelque renfort, alla lui-mêm pour les reconnoître, & enleva un garde de leur Camp, avec le déta chement qui l'accompagnoit. Ils étoien campés dans un poſte ſûr, le Rhi derriere eux, le front & les aîles d leur Armée aſſurés par des bois & par des marais: leur Armée étoit pour lors de trente-ſix Bataillons, & d ſoixante-neuf Eſcadrons, ſans le Troupes qu'ils attendoient de *Berlin* *d'Hanover*, & de *Munſter.*

Toute l'Armée, même les Troupes 1707. du Comte du *Bourg*, ſe mirent en marche le 13. Juillet, & allerent camper la droite à *Waltorff*, qui étoit le quartier général, & la gauche à *Root* dans une belle plaine.

Le 14. Juillet le Maréchal de *Villars* voyant qu'il ne lui étoit pas poſſible de dépoſter les Ennemis de leur Camp par la force, chercha d'autres moyens pour en venir à bout, & pour cet effet il détacha M. de *Quaadt*, Brigadier, avec deux-cent-cinquante Chevaux, & quatre cent-Grenadiers pour ſe rendre maître de *Manheim*, ce qu'il exécuta.

Il avoit ordre de s'emparer de la redoute qui étoit vis-à-vis de l'autre côté du Rhin; mais le Marquis de *Bareith*, qui avoit un pont ſur ce fleuve derriere lui, y envoya deux-mille Hommes qui s'y retrancherent, dans la crainte qu'on n'y jettât un pont, comme c'étoit le deſſein du Maréchal de *Villars*, ce qui fit manquer ce projet.

On établit des fours à *Heidelberg* pour y cuire le pain de l'Armée, dont

1707. les habitans fournirent les farines e déduction des contributions, & cel épargna l'embarras de faire venir de convois du *Fort-Louis*.

Le 16. Juillet les Ennemis passe rent le Rhin, une partie de leu Armée sur le pont qu'ils avoient *Rheinhausen*, & l'autre sur le pont d *Philipsbourg*, ce qui obligea le Maré chal de *Villars*, crainte de surprise d'envoyer M. de *St Fremont* & l Marquis de *Dreux* avec six Bataillon & dix sept Escadrons, pour campe à *Staffert*, afin d'être à portée de s jetter dans les Lignes en cas de besoin & d'être en même temps en état d rejoindre l'Armée. Le Marquis d *Vivans* commandoit dans les Lignes avec neuf-Bataillons, dix-huit Esca drons, trois Compagnies de Galliottes & dix-Compagnies franches.

Le 17. le Maréchal de *Villars* eu avis que les Ennemis descendoient le Rhin & qu'ils marchoient à la hauteu de *Manheim*, soit pour empêcher qu'on n'y fit un pont, soit pour s'approcher de leurs subsistances, & menager les vivres qui étoient dans *Philispbourg* & *Landau*. Il

Il envoya ce même jour une Brigade d'Artillerie à *Manheim*, escortée par cent chevaux & cent hommes de pied, & en même tems il alla reconnoître le Camp de *Rheinhausen* que les Ennemis avoient quitté. Il reconnut qu'on auroit pû les y attaquer par la plaine de *Philipsbourg*, ce qu'il n'avoit pas cru possible. 1707.

Le 18. il détacha le Comte de Sezanne avec deux Brigades de Cavalerie & douze-cent Chevaux, pour passer le Nekre à *Heidelberg*, & se poster ensuite sur le Tauber, pour envoyer de là éxiger des contributions très-avant dans la Franconie.

Mais le Maréchal de *Villars* ayant eu avis que les Ennemis avoient fait le même jour un pont sur le Rhin au-dessous de *Worms*; qu'ils avoient reçu un renfort de sept Régimens de Troupes de *Saxe*, montant à quatre-mille-cinq-cent Hommes, & qu'ils avoient fait passer un Corps considérable dans la Franconie, envoya au Comte de *Sezanne* des partis & des couriers pour l'empêcher de s'engager aussi avant que ses premiers ordres le portoient.

1707. Le Comte de *Sezanne* ayant appris d'ailleurs qu'il y avoit un Camp de cinq - mille Hommes d'Infanterie derriere le Tauber, il lui fit prendre le parti de s'établir ſur le Jachſt, pour affûrer ſa retraite le long de cette riviere juſqu'au Neckre. Il détacha le Marquis de *St. Pouange* avec trois-cent Chevaux ou Houſſards, pour entrer, s'il étoit poſſible, dans *Mariendal*, afin d'enlever le Préſident de l'Ordre Teutonique; ce qu'il éxécuta très-heureuſement le 22 juillet à la pointe du jour. Ayant trouvé les portes de cette ville fermées, il fit mettre du verd à cent Cavaliers ou Dragons dont la plûpart parloient Allemand, qui dirent qu'ils s'étoient retirés d'un gros Parti François qui éxigeoit des contributions dans le Pays; ils demanderent à entrer pour ſe mettre en ſûreté, ce que les habitans leur permirent. Ces Cavaliers paſſerent ſur le champ à la maiſon de l'Ordre Teutonique, où ils trouverent le ſecond Préſident, qui eſt la ſeconde perſonne de cet Ordre. Ils le firent auſſi-tôt monter à cheval, pour ne pas donner le loiſir aux Enne-

mis

mis, qui venoient de toutes parts, de le dégager, & sortirent de la Ville, après avoir beaucop pillé, pour rejoindre le Comte de *Sezanne*. 1707.

Il avoit marché à l'Abbaye de *Schonthal* sur le Jachst, voyant qu'il ne pouvoit plus pénétrer dans l'Evêché de *Virtzbourg* & dans le Pays *d'Anspach*, à cause qu'il y avoit beaucoup de Troupes ennemies, & que tout le Pays étoit sous les armes. Il borna son expédition à tirer du Pays de *Haldelvangen*, de *Limbourg*, de quelques baillages de *Mayence* & du Comté *d'Hohenloë*, en argent & en billets acquittés à *Nuremberg* cent-quatre-vingt-milles livres, outre cent-mille écus qu'on demandoit à l'Ordre Teutonique, avec lesquels il arriva le 26 à *Bruchsal*, ou l'Armée du Marechal de *Villars* étoit pour lors campée, après avoir passé le Neckre, à une lieüe au-dessous *d'Hailbron*.

Pendant cette course le Maréchal de *Villars* alla visiter *Heidelberg*, & se rendit le 20 au camp de M. de *St. Fremont*, pour conférer avec lui. Il fit partir ce même jour M. *d'Imecourt* avec

1707. l'aîle droite de la Cavalerie de la seconde ligne, pour aller camper à *Neckerau* sur le Neckre, entre *Heidelberg* & *Manheim*, & soûtenir le détachement du Comte de *Sezanne.*

Le 22. juillet on eut nouvelle que les Ennemis avoient remonté le Rhin, & qu'ils étoient campés à *Spire*; ils allerent le 23 à *Lingenfeld*, près de la petite Hollande.

Le 26. le Maréchal de *Villars* étant venu à bout du dessein qu'il avoit eu de mettre à contribution *Ulm*, *Nuremberg*, *Mariendal*, *Mayence*, *Darmstat*, *Hall*, & généralement tous les pays ennemis depuis le Lac de *Constance* jusqu'au *Mein*, & depuis le Rhin jusqu'à *Nuremberg*, rappella toutes les Troupes qu'il avoit repanduës dans différens postes, & abandonna *Heidelberg* & *Manheim*, après en avoir tiré les farines, parce que ces postes lui devenoient inutiles.

Il décampa ce même jour de *Waltorff* avec le gros de son Armée pour aller à *Bruchsal*; car les ennemis étoient à portée de passer le Rhin, & d'occuper ce Camp, étant fortifiés des

des garnisons de *Philipsbourg* & de *Landau*; & cela lui auroit ôté toute communication avec le *Fort Loüis* & avec le camp de M. de *St. Fremont*, & l'auroit obligé de combattre les Ennemis dans un poste avantageux. 1707.

Ce même jour M. de *Quaadt* évacua *Manheim*, alla avec les Troupes qu'il avoit & ses dix piéces de canon joindre M. *d'Imecourt*, qui se mit en marche pour aller à *Lamen*. *St. Fremont* resta à *Staffert*.

L'Armée marcha pour arriver au Camp de *Bruchsal* sur trois colonnes, la Cavalerie sur la droite, l'Infanterie sur la gauche, l'Artillerie, les gros & menus bagages avec les caissons dans le centre. La Brigade de Champagne & cinq Escadrons faisoient l'arriere-garde, qui n'arriva qu'à minuit à cause d'une pluye continuelle. Ainsi l'Armée ne commença à se mettre en marche qu'à dix heures. Le 28. les Ennemis passérent le Rhin à *Philipsboug* & camperent à *Oberhausen*, leur gauche aux Capucins, & leur droite tirant vers *Philipsbourg*.

Le Maréchal de *Villars* fit venir

1707. des lignes le Marquis de *Vivans* avec dix Eſcadrons de Cavalerie, trois bataillons & deux Régimens de Dragons, pour joindre Mr. de *St. Fremont*. Il envoya ordre aux quatre-cent-cinquante Hommes d'Infanterie & cinquante chevaux qui étoient à *Heidelberg*, de venir joindre l'Armée.

Le Maréchal de *Villars*, tint l'Armée des Ennemis fort ſerrée dans leur Camp *d'Oberhauſen*, par les différens poſtes qu'il tenoit à la ſortie du bois. Il n'y eut point de jour que nos Houſſards ne leur priſſent une grande quantité de chevaux, & ne battiſſent quelqu'un de leurs partis. Les Capitaines *Boduchon*, & *d'Herſoffi* en battirent deux le 4. d'Août.

L'Armée de France reſta à *Bruchſal* juſqu'au 8. Août qu'elle en décampa pour aller à *Graben*; elle fit cette marche ſur trois colomnes. Le Maréchal de *Villars* avoit fait faire trois ponts ſur la Brinte, ſur leſquels les trois colomnes paſſerent. M. *d'Imecourt* avec ſon détachement joignit l'Armée auſſi bien que M. de St. *Fremont*.

La Cour ayant appris que le Prince *Eugene* étoit arrivé à *Turin* dans le dessein d'engager le Duc de *Savoye* de faire une irruption en Provence & de tâcher de s'emparer de la Ville de *Toulon*, qu'il seroit soutenu par la Flotte Angloise & Hollandoise qui étoit déja dans la Mer méditerrannée ; que le Duc de *Savoye* avoit d'abord fait difficulté d'entrer dans ce projet, disant pour prétexte, qu'il ne vouloit pas faire le second Tome de *Charles-Quint*, qui échoüa au siége de *Marseille* ; mais que les sommes qui lui furent offertes de la part de la Reine *Anne* & des Hollandois l'avoient déterminé pour cette expédition. Le Roi pour faire échoüer les desseins de ses Ennemis, résolut d'augmenter son Armée de Dauphiné & de Provence, commandée par le Maréchal de *Tessé*. Pour cet effet le Maréchal de *Villars* reçut un Courier du Cabinet le 6. Août qui lui apporta l'ordre de faire partir un détachement pour la Provence, composé de trois Bataillons de Navarre, de trois de Surbec, & du Régiment de Dragons de Lautrec. 1707.

1707. Ils partirent le même jour que l'Armée arriva à *Graben*, ſous les ordres de M. *d'Imecourt* ; le Maréchal de *Villars* détacha en même tems le Marquis de *Vivans* avec quinze Eſcadrons tous Eſpagnols & Bavarois, & cinq-cent Grenadiers pour pénétrer par les montagnes noires, avec ordre de pouſſer des partis juſqu'aux frontieres du Tirol, & dans tout le Pays qui eſt entre le Lac de Conſtance, le Danube & l'Iler. Un parti de Cavalerie & de Houſſards des Ennemis voulut attaquer ſon arriere-garde près de *Muhlberg* ; mais il fut entiérement défait, & l'on fit pluſieurs priſonniers qui furent envoyés à *Lauterbourg*.

Le Maréchal de *Villars* étoit allé camper à *Graben* dans le deſſein d'obliger les Ennemis de retirer les détachemens qu'ils avoient dans la Forêt noire, & pour les empêcher d'y en envoyer d'autres. Il fit même courir le bruit qu'il ne s'étoit avançé dans ce Camp, que pour attaquer les Ennemis qu'il alla reconnoître le 9. Août avec un gros détachement, le tout pour favoriſer la courſe du Marquis de *Vivans*.

Le

Le Camp de *Graben* étoit tres bon, ayant devant lui le ruisseau de la Brinte, qui est impraticable, un marais sur la gauche, un bois sur la droite, & à peu près dans le centre le Château de *Graben* ruiné, & le Village. 1707.

Le Camp des Ennemis étoit pareillement impraticable, ayant leur droite sous le Canon de *Philipsbourg*, & leur gauche aux Capucins. On n'y pouvoit arriver que par un défilé, tout le reste étant couvert de bois & de marais; ils avoient encore le ruisseau qui passe à *Kurloch* pour couvrir leur droite.

Le Marquis de *Bareith* ayant eu avis du détachement que le Maréchal de *Villars* avoit fait par la Forêt noire, & de celui qui étoit parti pour la Provence, ce qui affoiblissoit considérablement son Armée, tint un Conseil de guerre, dans lequel il fut résolu qu'il marcheroit à *Bruchsal*, ce qu'il fit le 13. Août.

Sur quoi le Maréchal de *Villars*, qui avoit été informé que les Ennemis avoient eu dessein de se saisir du Camp de *Graben*, & qui les avoit prévenus

1707. ne douta point que n'ayant pu s'emparer des bords du Rhin, ils ne songeassent à gagner *Durlach*, ayant deux lieuës moins à faire que lui pour s'y rendre. Son Armée pouvoit marcher presque toujours en bataille, au lieu que la marche des Ennemis, par le pied des montagnes étoit très-difficile. Cependant le Maréchal de *Villars* eut besoin de toute la diligence qu'il fit pour les prévenir.

Il se mit en marche le 14. au matin pour aller à *Muhlberg*, son Armée marchant sur six colomnes, l'Armée campa, la gauche à *Muhlberg*, & la droite appuyée d'un marais près du Château de *Gottsau*, ayant un canal sec devant.

Le Maréchal de *Villars* en arrivant à *Muhlberg* fut informé par le Commandant de *Durlach*, que l'Armée ennemie qui étoit partie en même tems de *Bruchsal*, approchoit. Il s'avança au grand trot avec neuf Escadrons qui étoient à la tête, & arriva sur *Durlach* dans le même tems que la tête de l'Armée ennemie paroissoit. Il fit faire un grand bruit de timbales & de trompettes qui les arrêta.

Il

Il fut averti sur les neuf heures du 1707.
oir que l'Armée entiére des Ennemis rrivoit sur les hauteurs de *Durlach*; e qui l'obligea d'y envoyer promptement le Comte de *Broglio* avec quelques compagnies de Grenadiers ; il 'y rendit lui-même le lendemain à la ointe du jour, & trouva que les Ennemis commençoient à embrasser *Durlach* avec deux colomnes d'Infanterie.

Il ordonna au Marquis de *Nangis* de s'y jetter avec trois-cent Grénadiers. Ayant après réflechi qu'il y avoit près d'une demi lieüe de la droite de son Armée à cette ville, il contre-manda son ordre ; mais comme le bruit des Timbales qu'il avoit fait faire, avoit retenu les Ennemis la veille, il les arrêta de même par un grand bruit de tambours, & par une bonne contenance ; les Dragons de la droite arrivèrent aussi-tot au galop.

Le Maréchal de *Villars* ayant fait approcher les Brigades de Champagne, de Charost, & de Coëtquen, il fit venir une Brigade d'Artillerie que l'on posta auprès d'un moulin, sur le bord d'un ruisseau qui séparoit les deux Armées,

1707. mées. Cette journée se passa à se canonner de part & d'autre. Le soir les Ennemis se camperent, leur gauche commençant sur la hauteur de *Durlach*, qu'un gros corps d'Infanterie occupoit ; & le reste de leur Armée dans la plaine, tirant vers *Bruchsal*, les montagnes derriere ; leur quartier general étoit à *Kretzingen*.

Le Maréchal de *Villars* établit les trois Brigades dont on vient de parler le long du ruisseau près de *Durlach*, pour soutenir cette Ville, & fit avancer près du Chateau de *Gottsau* la droite de son Armée, qui n'étoit séparée de ces trois Brigades que par un bois, & à portée de les soûtenir, tandis qu'elles pouvoient donner la main au Marquis de *Nangis*. Le Maréchal de *Villars* se logea dans le Château de *Gottsau*, afin d'être plus à portée des Ennemis.

La nuit du 16 au 17. le Maréchal de *Villars* donna ordre de faire conduire dans le Faux-bourg de *Durlach* quatorze pieces de canon pour battre la gauche de l'Armée Ennemie qui en étoit à portée. La tête de ce Faux-

bourg étoit gardée par un détache- 1707.
ment qui étoit établi dans des Maisons, & couvert par des palissades qui n'étoient éloignées des postes avancés des Ennemis que d'une petite portée de fusil.

Le 17. Août le Maréchal de *Villars* se rendit à *Durlach*, avec une partie des Grenadiers, dans le dessein de voir l'effet de la canonnade qu'il avoit projetté de faire; il donna ordre qu'on ne commençât pas à faire tirer qu'il ne l'envoyât dire. Il monta ensuite au clocher de l'Eglise de *Durlach*, & envoya un Aide de Camp pour faire tirer les quatorze piéces, dont quatre étoient de vingt-quatre & dix de huit, toutes ensemble; on les fit recharger forr vîte & tirer l'une après l'autre.

Le desordre fut grand dans l'Armée ennemie, où l'on vit voler les tentes, les hommes & les chevaux, pendant toute la canonnade qui dura trois heures; ils eurent trois-cent Hommes de tués, outre un grand nombre de chevaux. On tira quelques volées de canon dans *Kretzin-*

1707. *gen*, qui étoit leur quartier général ; elles y firent beaucoup de ravage, & les obligerent de décamper leur gauche pendant la nuit.

Le 18. Août le canon ayant resté dans le faux-bourg, le Maréchal de *Villars* fit cannoner un petit Camp d'Infanterie que les Ennemis avoient mis sur le penchant de la montagne de *Durlach*, & qu'ils furent obligés de changer ; on tira encore quelques coups sur leur quartier général, qui firent sortir plusieurs officiers Généraux qui étoient à table.

Le Prince de *Hohenzollern*, Maréchal de Camp Général de l'Empereur, qui avoit été ami du Maréchal de *Villars* lorsqu'il étoit à *Vienne* Ambassadeur de France, lui fit faire compliment par un Trompette qu'il lui envoya, & lui manda que s'il vouloit lui donner un rendez vous à une heure marquée, entre les gardes, il seroit ravi de l'embrasser.

Le Maréchal de *Villars* après lui avoir envoyé un surtout chargé de vin de Champagne, se rendit le 20. à onze heures du matin accompagné

l'un grand nombre d'Officiers Généraux & de ses gardes. Il trouva au lieu marqué le Prince *d'Hohenzollern* avec un grand nombre d'Officiers Généraux ennemis. Ces deux Généraux s'embrasserent, se firent l'un à l'autre bien des amitiés & des complimens; & après une demi-heure de conversation sur les parties de plaisir qu'ils avoienr faites ensemble à *Vienne*, ils se séparerent. 1707.

La Princesse de *Durlach* fit prier le Maréchal de *Villars* de permettre au Prince son fils de la venir voir, ce qu'il lui accorda avec beaucoup de politesse. Les Ennemis reçurent le 21. un renfort de neuf Escadrons & de deux Bataillons.

Pendant tout le tems que les Armées resterent dans cette situation, il fit des pluyes continuelles dont l'Infanterie de notre Armée fut fort incommodée, étant dans un terrain aquatique, & la Cavalerie souffrit beaucoup par la difficulté des fourages.

Le 23. le Maréchal de *Villars* apprit que le Duc de *Wirtemberg* étoit parti avec quatre Régimens de Dragons

1707. gons & quelque Infanterie pour aller vers *Phortzheim*, & ensuite dans les montagnes noires pour en défendre les passages.

Le 24. Août les Troupes que les Ennemis avoient sur la gauche de la tour de *Durlach* décampérent. Le Maréchal de *Villars* apprit que le Marquis de *Vivans* étoit revenu de sa course & qu'il campoit ce jour-là à *Bibel*; qu'il avoit amené avec lui des ôtages pour la sûreté des contributions de tous les Pays qui sont entre le Danube & le Lac de Constance, les montagnes du Tirol & l'Iler; qu'il avoit apporté beaucoup d'argent des contributions; que huit-cent hommes des Garnisons de *Fribourg*, & des autres petites Villes qui étoient dans les montagnes, lui avoient voulu couper la rétraite; qu'ils avoient attaqué les bagages à l'avant-garde, & & pris cinq de ses mulets qui portoient sa vaisselle d'argent; qu'il les avoit attaqués ensuite, tué quatre-vingt hommes sur la place, pris un de leurs Capitaines, & plusieurs Soldats; qu'il avoit repris les mulets

&

& sa vaisselle, & enfin qu'il avoit remis au *Fort-Loüis* l'argent des contributions, les ôtages & les prisonniers. 1707.

Le 26. Août le Maréchal de *Villars* fit partir les gros bagages de son Armée pour aller à *Lauterbourg*, afin d'avoir moins d'embaras pour décamper lorsqu'il le jugeroit à propos.

Notre Armée ayant consumé tous les fourages qui étoient entre les rivieres d'Alb & la Murg, le Maréchal de *Villars* résolut de quitter son Camp pour aller à *Rastat*; mais comme les Armées étoient à la demi portée de canon, & les postes à la portée du pistolet, il avoit préparé quelques jours auparavant la retraite qu'il méditoit ayant derriere lui la riviere *d'Alb*, qui par les pluyes continuelles étoit devenuë impraticable : Il avoit donné ordre deux jours auparavant de faire accommoder les Chemins pour que l'Artillerie y pût passer plus facilement.

Pour ôter à l'Ennemi la connoissance non seulement du jour, mais du tems que l'Armée devoit marcher, il fit faire neuf pont sur la riviere d'Alb,

sous

1707. ſous prétexte de faire des fourages, plusieurs autres ſur les ruiſſeaux qu pouvoient embarraſſer ſa marche.

Ces meſures étant priſes, il o donna le 28. de faire atteler l'Artill rie ſi-tôt que le jour ſeroit fini, af que les Ennemis qui voyoient de montagne de *Durlach* tous les mou vemens qu'on faiſoit dans le Camp ne s'en apperçuſſent point. Si-tô que le jour fut baiſſé, il fit part tous les menus bagages, ſuivis d l'Artillerie, qui prit le chemin d *Muhlberg*, excepté deux Brigade qu'il fit poſter de l'autre côté de l riviere d'Alb à droite & à gauch d'un pont par où devoit paſſer le gro des Troupes.

Toute l'Armée ſuivit l'Artillerie, paſſa les défilés, & après avoir traverſé la Riviere d'Alb, elle entra dans une belle plaine, par laquelle elle marcha ſur onze colomnes. Le Marquis *d'Hautefort* fut chargé de l'arriere-garde, & de retirer à propos les Troupes qui étoient dans *Durlach*, & dans les poſtes avancés; ce qu'il fit avec tant de précaution & de ſageſſe qu'il

qu'il passa tous les défilés & la riviere d'Alb, puis joignit le gros de l'Armée sans que les Ennemis s'en fussent apperçus. 1707.

L'armée arriva de bonne heure le 29. Août à *Rastat*, où elle campa, la droite à *Kupenheim*, la gauche vis-à-vis *Rastat*, aboutissant à un ravin, d'où elle faisoit un crochet, qui alloit jusqu'à un bois derriere elle, le terrain n'étant pas assez étendu pour faire une ligne droite. Le Village de *Nierder-Bihel* étoit dans le centre, & devant elle la riviere de Murg, qui regnoit tout du long.

Le Maréchal de *Villars* fit remonter le pont qu'il avoit sur le Rhin, de *Lauterbourg* à *Munichausen*, afin de communiquer plus aisément avec les Lignes de la Lauter. Il fit revenir les gros bagages & renvoya au *Fort-Loüis* les quatre piéces de canon de vingt-quatre & en fit revenir à la place dix de quatre.

Dès que les Ennemis se furent apperçus de la retraite du Maréchal de *Villars* (ce qu'ils ne firent qu'à la pointe du jour) ils décampérent le 30 de *Kret-*

zin

1707. *zingen*, & ſe poſterent le long de la riviere d'Alb : un parti de Houſſards que le Maréchal de *Villars* avoit envoyé pour les obſerver, prit à l'avant-garde de leur Armée le Comte de *Wolbrand*, adjudant Général de l'Empereur.

Le 2. Septembre le Marquis de *Bareith* quitta l'Armée Impériale, ſuivant la permiſſion qu'il en avoit demandée, ſous pretexte de ſon grand âge, & de ſon indiſpoſition. Il en laiſſa le commandement au Général *Grunsfeld*, juſqu'à l'arrivée du Comte de *Thungen* qui étoit à *Philipsbourg*, & auquel il avoit écrit de le venir prendre, en attendant le Duc *d'Hanover*, qui étoit parti de ſes Etats, & qui avoit avec lui deux de ſes Régimens.

Le Maréchal de *Villars* reçut dans ce tems-là la nouvelle de la levée du ſiége de *Toulon*, dont il fit faire dans ſon Camp des réjouïſſances par une triple décharge de toute ſon Artillerie, & de toute la Mouſquetterie.

Comme cette affaire fit alors un grand bruit en Europe, & que cette entrepriſe avoit donné des eſpérances fla-

flateuses aux Ennemis d'avoir entrée & un pied dans le Royaume par la prise de *Toulon*, on croit nécessaire d'en rapporter ici certaines particularités. 1707.

On a déja vû comme le Duc de Savoye n'avoit pas voulu d'abord donner dans ce projet ; mais les sommes promises par la Reine d'Angleterre & & par les Hollandois l'avoient déterminé pour cette expédition. Ces sommes devoient lui être payées, la moitié en entrant en Provence & l'autre moitié après la prise de *Toulon* : & ces sommes étoient, suivant qu'on lui avoit assuré, sur la Flotte qui étoit dans la Méditerranée pour aider à cette expédition. Séduit par cette espérance, ce Prince partit avec son Armée, entra en Provence, & vint faire le siége de *Toulon*.

Dès que le Roi eut appris ce projet & la marche de ce Prince, il donna ses ordres pour renforcer l'Armée du Maréchal de *Tessé*, & resolut d'y envoyer Messieurs les Ducs de Bourgogne & de Berry, pour que les peuples de cette Province pussent avoir confiance & être rassurés par la présence de ces

1707. Princes. Sa Majeſté envoya en même tems ordre au Duc de *Bervvick*, qui étoit en Eſpagne, de ſe rendre en Provence avec un détachement de 4000. Hommes de ſon Armée.

Mais toutes ces précautions devinrent inutiles par la manœuvre du Maréchal de *Teſſé*, qui fit lever le ſiége, & obligea le Duc de *Savoye* de s'en retourner au plus vîte, après avoir perdu près de quatorze-mille Hommes de ſon Armée. Ce Prince fut auſſi ſenſible à cette mortification qu'au manquement de parole de la Reine d'Angleterre & des Hollandois, qui ne lui donnerent aucunes des ſommes qu'on lui avoit promiſes.

Le Roi en apprit la nouvelle au moment que les Princes alloient partir pour la Provence. Le Duc de *Bervvick* ayant reçu les ordres de la Cour, donna à commander le détachement de quatre-mille Hommes à *d'Arennes*, Lieutenant-Général, lui recommandant de faire la plus grande diligence qu'il pourroit; & il prit les devans pour être en Provence auſſi-tôt que les Princes. Mais arrivé à *Béziers*, il apprit la

le-

levée du siége de Toulon, que le Duc de *Savoye* s'en etoit retourné, & que les Princes ne venoient plus, & il reçut en même tems un ordre de la Cour de s'en retourner en Espagne. Il partit sur le champ pour s'y rendre, & trouva près de Toulouse *d'Arennes* avec le détachement qu'il fit revenir sur ses pas. 1707.

Le troisiéme de Septembre, le Maréchal de *Villars* détacha le Marquis de *Vivans* avec treize Escadrons, pour aller camper à l'entrée de la vallée *d'Offenbourg*, donner de l'inquiétude aux Ennemis du côté des Montagnes noires, & en tirer des contributions. Depuis le premier de Septembre jusqu'au 3, les partis de Houssards & d'Infanterie prirent aux Ennemis cent-cinquante chevaux.

Le Maréchal de *Villars* fit travailler à rétablir d'anciens retranchemens que M. de *Turenne* avoit fait faire autrefois. Ils couvroient la droite de l'Armée par de-là *Kupenheim*, & empêchoient qu'on ne la prit en flanc. Il fit faire aussi quelques retranchemens devant le jardin de *Rastat* pour couvrir

1707. vrir deux Brigades d'Infanterie qui y étoient campés.

Il avoit donné ordre au Marquis de *Vivans* de mettre cent-cinquante Hommes dans le Château *d'Hornberg*, pour être maitre de la gorge de la Kintzig, & s'en ſervir lorſqu'il jugeroit à propos, ce qu'il éxécuta.

Les Ennemis qui en connurent la conſequene, y firent marcher par le derriere des montagnes le Duc de *Wirtemberg* avec quatre-mille Hommes, & quelques piéces de Canon & avancer un Corps de Troupes à *Bibrach* dans la gorge. Le Marquis de *Vivans* y marcha auſſi-tôt avec ſes treize Eſcadrons & les fit retirer vers *Hornberg* qu'ils attaquerent. Le Capitaine qui y commandoit ſe voyant aſſiégé par un ſi gros Corps, & n'étant point à portée de recevoir du ſecours, ſe rendit priſonnier de guerre avec ſa Garniſon, après avoir été battu quelques jours par du canon.

Le 8. le Maréchal de *Villars* envoya le Régiment de Bel-iſle Dragons, à *Neubourg*, prés *d'Hagenbach*.

Les

Les Armées resterent tranquilles dans cette situation, sans qu'il se passât rien que dans les fourages où dans les partis, où il arrivoit toujours quelques escarmouches. Les Ennemis sçachant que M. de *Quaadt* avoit mis dans l'Eglise de *Kandel*, devant les lignes de la Lauter, un poste de vingt hommes, commandés par un Lieutenant, y envoyerent le 17 de Septembre, un Détachement de *Landau* qui l'attaqua; mais il fut repoussé après avoir perdu bien du monde. 1707.

Ce même jour le Duc *d'Hanover* joignit l'Armée Impériale pour en prendre le commandement. Il amena avec lui deux-mille hommes de Prusse. Le lendemain il tint un grand conseil de Guerre pour sçavoir ce qu'il pourroit faire; il visita toutes les avenuës de son Camp, & reconnut qu'on pouvoit faire le long de la Riviere d'Alb, depuis le Rhin jusqu'à la montagne, de nouvelles Lignes qui n'auroient qu'environ deux lieües d'étenduë, & que l'on pourroit les garder plus aisément & avec moins de monde que les Lignes de *Bihel*.

1707. Le Prince de *Bade* avoit eu les mêmes vûës ; mais deux raisons lui firent préférer le terrain de *Bihel*, & de *Stolhoffen*. La premiere, afin d'étendre d'avantage ses frontieres, & d'y renfermer *Rastat*, son séjour ordinaire ; & la seconde, de resserrer d'avantage les François du côté de *Strasbourg*, & d'empêcher la Garnison du *Fort-Louis* de passer le Rhin pour faire des courses dans le Pays de *Bade*, afin d'ôter ce passage aux Armées de France.

Le Duc *d'Hanover*, en attendant qu'il pût faire travailler à ces Lignes, forma un autre dessein, sçavoir de se saisir par surprise du poste *d'Hagenbach* qui étoit de l'autre côté du Rhin, par le moyen d'un détachement des Garnisons de *Philipsbourg* & de *Landau*, afin de pouvoir faire en cet endroit un pont sur le Rhin.

Il y auroit fait passer une partie de son Armée, dans la vûë d'obliger le Maréchal de *Villars* de repasser ce fleuve; mais M. de *Villars*, informé de ce projet, en empêcha l'éxécution en y envoyant M. de *Pery* avec neuf

neuf Escadrons. M. de *Quaadt* avoit ordre de rejoindre avec six Bataillons Suisses. 1707.

Le Régiment de *Lautrec*, Dragons, qui avoit été détaché de l'armée pour aller en Provence, eut ordre d'aller joindre le Marquis de *Vivans* près d'*Offenbourg*. Son Camp ayant resté long-tems dans le même endroit, contre la coutume ordinaire d'un Camp volant, qui ne doit jamais rester plusieurs jours dans la même situation, fit naître le projet au Duc *d'Hanover* de le surprendre.

Il détacha pour cet effet deux mille chevaux d'élite, & autant d'Infanterie choisie, aux ordres du Comte de *Mercy* & du Prince de *Lobkovvitz*, qui après une marche de vingt-cinq lieües par derriere les montagnes, descendirent dans la plaine *d'Offenbourg* par la vallée *d'Oberkirch*. Le Marquis de *Vivans*, qui en avoit eu avis, avoit pris toutes les mesures convenables pour n'être pas surpris. Il avoit chargé les baillifs, sous peine d'éxécution militaire, de l'avertir des Troupes qui passeroient dans leurs gorges.

 Le

1707. Le 23 les Baillifs lui donnerent avis qu'un détachement des Ennemis s'ávançoit dans la vallée *d'Oberkirch.* Il y envoya, comme il faisoit journellement, des partis pour aller à la découverte. Il chargea *Bonnet*, Capitaine de Houssards, qui étoit fort entendu, d'aller bien avant dans cette vallée : ce qu'il fit, & ne revint qu'à onze heures du soir. Il l'assûra qu'il n'avoit rien trouvé : ce qui fit qu'il crut pouvoir dormir en sûreté. Une partie de la Cavalerie se disposa d'aller au fourage le lendemain matin.

Malgré ces précautions, le 24. à la pointe du jour le Comte de *Mercy* approcha de son Camp à la faveur d'un broüillardqui lui fut favorable : il seroit même entré dans le Camp de M. de *Vivans* sans être apperçû, si par bonheur le Régiment de *Flavacourt*, Dragons, qui étoit au fourage à pied avec ses armes, ne se fût jetté dans quelques anciens retranchemens d'où il fit feu sur les Ennemis, ce qui avertit de leur approche les Troupes qui étoient dans le Camp.

Elles monterent à cheval, la plûpart

à crud, & elles formerent quelques 1707.
Troupes qui firent ferme quelque temps; mais comme elles ne combattoient que par pelotons, parceque la ſupériorité des Ennemis les empêchoit de ſe joindre, elles furent obligées d'abandonner leur Camp & de ſe retirer ſous *Kell*. Le Comte de *Choiſeul*, beau-frere du Maréchal de *Villars*, à la tête de ſon Régiment, favoriſa beaucoup cette retraite, ayant rompu deux fois quelques Eſcadrons des Ennemis.

Le brouillard qui cauſa ce malheur au Marquis de *Vivans*, fut le ſalut de ſes Troupes, dont il ne perdit que trois-cent Hommes, environ autant de chevaux, & une grande partie des équipages. La perte auroit été plus grande, ſi les Ennemis les avoient pourſuivis, aulieu de s'amuſer au pillage. Ils ne reſterent que trois quarts d'heure dans le Camp qu'ils pillerent, & ſe retirerent enſuite fort vîte.

Le 24. M. *d'Imecourt* qui avoit eu ordre de ramener à l'Armée du Maréchal de *Villars* les troupes qu'il conduiſoit en Provence, reçut ordre de ce

1707. Général de camper à *Stolhoffen* avec le Régiment de Lorraine, Infanterie, celui de Bretagne, Dragons, & celui de Navarre qui le joignit quelque temps après.

L'Armée des Ennemis fit un mouvement le 29. pour se camper dans le même lieu plus régulierement, leur droite ayant été obligée de se retirer des marais qui étoient devenus impraticables par les pluyes qui étoient tombées depuis quelques jours. Il leur arriva encore ce même jour deux Régimens d'Infanterie.

Le premier Octobre, les Troupes du Marquis de *Vivans* reçurent ordre du Maréchal de *Villars* de partir de *Kell* pour aller à *Wiersheim*, & de là sur les lignes de la *Lauter*. Le Comte *du Bourg*, comme Directeur Général de la Cavalerie, alla le 2. à *Strasbourg*, pour travailler à mettre les Troupes de M. de *Vivans* en état de servir le reste de la campagne.

Le Capitaine *Boduchou* prit ce même jour à la tête du Camp des Ennemis un Capitaine d'Infanterie, un Lieutenant de Cavalerie, vingt chevaux

vaux & ſix ou ſept Cavaliers : en cinq jours de temps il battit cinq partis des Ennemis. 1707.

Le Duc *d'Hanover* fit commencer à travailler à une ligne qui prenoit depuis les Montagnes au-deſſus *d'Etlingen*, & qui couvrant cette Ville, regagnoit enſuite la riviere d'Alb, & alloit de là au Rhin. Il ſurvint une eſpece de maladie contagieuſe parmi les hom̃mes & les chevaux de l'Armée ennemie.

Le 8. Octobre le Maréchal de *Villars* envoya les Régimens de Dragons de *Liſtenay*, *Pezeux*, & de *St. Cernin* camper à *Bihel*, où Mr. *d'Imecourt* marcha, & il eut ordre de renvoyer le Régiment de *Bretagne*, Dragons, & ceux de Lorraine & de Navarre, Infanterie.

Le Maréchal de *Villars* alla ce même jour à *Weiſſenbourg* pour viſiter les Lignes.

Le 10. il envoya la Brigade de *St. Micaut*, compoſée de ſept Eſcadrons, à *Bihel*, ſous les ordres de M. *d'Imecourt*. Il ne ſe paſſa rien juſques au 22. ſi non que nos Houſſards conti-

1707. nuant leurs courses, enleverent aux Ennemis une grande quantité de chevaux

Ce même jour le Maréchal de *Villars* fit enlever par Mr. de *Peri* un poste de cinquante Hommes, que les Ennemis avoient dans l'Isle de *Dachstand*: on leur tua vingt hommes, & le reste fut fait prisonnier.

Le 19. Octobre le Maréchal de *Villars* ayant reçu les ordres de la Cour pour les quartiers d'hyver, & ayant consommé tous les fourages des environs de *Rastat*, à plus de cinq à six lieües à la ronde, outre que les ouvrages de *Stellingen* étoient achevés, quitta enfin ce Camp: son Armée marcha sur quatre colomnes. Elle alla camper à *Schvvartzach*, la droite à *Lichtenau*, la gauche à *Stolhoffen*, & le centre vis-à-vis *Schvvartzach*, où étoit le quartier général, couvert par quelques Bataillons.

Le Maréchal de *Villars*, alla le 30. Octobre à *Strasbourg*, & laissa le soin au Comte *du Bourg*, de mettre les Troupes dans les quartiers d'hyver qui leur étoient destinés.

Le Maréchal de *Villars* trouva à propos de rester à *Strasbourg* pendant l'hyver avec le Comte *du Bourg*, deux Maréchaux de Camp, & l'Etat Major; il y garda cent chevaux d'Artillerie pour atteler vingt piéces de canon, dont les munitions pour les servir devoient être portees, en cas de besoin, par des chariots de Paysans. 1707.

Voilà le détail d'une Campagne qui fut des plus glorieuses à la France & pour le Maréchal de *Villars*, qui en eut tout l'honneur. Il en conçut lui seul le projet, qu'il mit ensuite en éxécution.

Cette Campagne fut des plus préjudiciables à l'Empire, qu'elle mit dans de grandes allarmes. Le Maréchal de *Villars*, par son habileté força les rédoutables Lignes de *Stolhoffen*, qui étoient regardées comme impénétrables; il mit à contribution la partie d'Allemagne qui est depuis le Lac de *Constance* jusqu'à *Mayence*, contenant plus de soixante-dix lieües de Pays; & depuis *Nuremberg* jusqu'à *Francfort* & *Philipsbourg*, qui en contient près de soixante; outre les sommes considérables

1707. dérables qu'il tira de tous ces Pays & qui furent plus que suffisantes pour payer l'Armée du Roi, la faire subsister pendant toute la Campagne, & pour payer à tous les Officiers de cette Armée les billets de subsistance dont ils étoient surchargés. Le dommage que tous ces cantons souffrirent fut inconcevable, principalement le *Virtemberg*, le Pays de *Bade*, de *Durlach* & le Palatinat; & il se fit rendre les prisonniers de la seconde Bataille *d'Hochstet* détenus dans toutes ces Villes.

Cette Campagne fut aussi avantageuse à la France par la levée du siége de Toulon, la Bataille *d'Almanza* en Espagne, gagnée par le Maréchal de *Bervvick*; & la prise du Château de *Lerida* en Espagne par le Duc *d'Orleans*.

Mais tous ces avantages furent contrebalancés par la mort du Maréchal de *Vauban*, arrivée sur la fin de cette année, dont la perte est irréparable. Ce grand homme si habile dans l'art d'attaquer & de défendre les Places, avoit poussé cette partie de l'art

l'art militaire à un degré de perfection que nul autre ne peut égaler, & sa mémoire sera toujours chere & respectable au Royaume. 1707.

Il ne fut question au commencement de cette année que des préparatifs nécessaires pour la Campagne prochaine. 1708.

Le Duc de *Baviere* avoit des intelligences secrettes dans *Ypres* & dans *Gand*. Le Roi jugea à propos d'en profiter, voyant l'avantage qu'il y auroit d'ôter aux Ennemis deux Places si importantes. Il donna pour ce sujet ses ordres pour la Campagne prochaine, & il nomma en même temps les Généraux pour commander ses Armées.

M. le Duc de *Bourgogne* ayant témoigné au Roi l'envie qu'il avoit d'aller commander l'Armée en Flandre, fut nommé Généralissime de cette Armée, & le Duc de *Vendôme* sous lui. Le Duc de *Berry* y fit sa premiere Campagne.

L'Electeur de *Baviere*, qui avoit l'année derniere commandé en Flandre, pour ne pas se trouver en second, alla commander l'Armée sur le Rhin, & sous lui le Maréchal de *Bervvick*.

1708. Le Duc d'Orleans retourna en Eſpagne y commander l'Armée & ſous lui le Comte de *Bezons* que le Roi fit Maréchal de France.

Le Duc de *Noailles* fut nommé pour commander celle de Catalogne.

Le Roi avoit appris les deſſeins du Duc de *Savoye* de pénétrer en Dauphiné, & de pouſſer juſqu'à *Lyon*, pour faire contribuer cette Ville, de laquelle il eſpéroit tirer de grandes ſommes. Ce Prince comptoit ſi fort d'y reüſſir, qu'il s'en étoit vanté publiquement, eſpérant que Sa Majeſté, par la grande quantité de Troupes qu'elle avoit employé ailleurs, ne pourroit en avoir aſſez pour lui oppoſer.

Le Roi ne pouvoit véritablement avoir en Dauphiné que 15. mille hommes, & il jugea à propos d'en donner le commandement à un Général dont l'habileté & la valeur puſſent ſuppléer au nombre. Il nomma pour cet effet le Maréchal de *Villars* & il lui dit en le lui apprenant :

» L'avantage que vous avez tou-
» jours eu ſur mes Ennemis en com-
» mandant mes Armées, me fait eſpérer
» qu'en

1708.

u'en vous donnant le commande- «
ent de celle du Dauphiné, vous fe- «
z échouer les desseins du Duc de Sa- «
oye; mais elle ne peut être que de «
5 mille hommes: l'habileté d'un «
énéral supplée souvent au nombre: «
est aussi en la vôtre que j'ai une «
rande confiance. «

SIRE, lui répondit le Maréchal «
e *Villars*, la confiance & les bontés «
ont m'honore Votre Majesté, me «
nt desirer avec ardeur des occasions «
les pouvoir mériter; je ne puis lui «
frir que le zèle d'un de ses plus fi- «
éles sujets, qui ne trouvera jamais «
en d'impossible pour son service. Je «
'ignore point le dessein qu'a for- «
é M. le Duc de Savoye sur le «
auphiné & sur la Ville de Lyon, «
ui est déja dans de grandes allarmes; «
ais j'ose assurer d'avance à Votre «
lajesté que je l'empécherai de le met- «
e en éxécution, & que je le ferois «
epentir de l'avoir conçû, si l'armée «
ue je vais commander eut été un »
eu plus forte. «

Le Roi l'assûra qu'il ne pouvoit lui
onner d'avantage de Troupes, mais
qu'il

1708. qu'il lui suffisoit de faire échouer l deſſeins du Duc de *Savoye* comme le promettoit.

Les diſpoſitions où étoient alors l Ecoſſois en faveur du Roi *Jacques* I firent prendre la réſolution au Roi leur prêter ſecours, pour obliger Reine *Anne* à rappeller en tout ou partie les Troupes qu'elle avoit Flandre, pour prévenir les ſuites cheuſes d'une guerre civile qu'on all déclarer dans ſes Etats.

Le Roi fit préparer une Flotte, co mandée par M. de *Fourbin*, & laquelle devoit s'embarquer le R *Jacques* avec des Troupes, & le Co te de *Matignon*, Lieutenant-Géné Sa Majeſté remit à ce Roi un brevet Maréchal de France pour le Con de *Matignon* qui ne devoit le re voir & être reconnu en cette qualit que lorſque la Flotte auroit fait vo & ſeroit en pleine mer.

La Flotte fut prête & en état partir au mois de Mars; mais lors l'embarquement le temps devint contraire que *Fourbin* repréſenta Roi *Jacques* le danger évident qu' aur

uroit à partir, que la Flotte feroit dispersée ou échoueroit immanquablement. Le Roi *Jacques* auroit volontiers suivi le Conseil de *Fourbin*, si le Comte de *Matignon*, pour son intérêt particulier, n'eût pressé ce Roi de s'embarquer & de partir, sur le prétexte du danger ou étoient les Ecossois qui s'étoient déja déclarés, & qu'on devoit tout hazarder pour aller promptement à leur secours; ce qui détermina ce Roi à partir, avec un si mauvais temps, que la Flotte fut dispersée & contrainte de rentrer dans nos Ports. 1708.

C'est ainsi qu'échoua cette expédition, dont le succès devoit procurer un grand avantage au Roi *Jacques* & à la France.

Le Roi *Jacques* à son retour fut en Flandre, faire la Campagne de cette année en qualité de volontaire, sous le nom de Chevalier de *St. George*; le Maréchal de *Matignon* y alla aussi servir sous M. le Duc de *Bourgogne*.

Le Prince *Eugene* qui commandoit l'Armée des Ennemis sur la *Moselle*, ayant passé en Flandre avec une partie

1707. tie de ſes Troupes, le Maréchal d' *Bervvick* eut ordre de joindre le Du de Bourgogne avec un détachement d ſon Armée.

Celle de Flandre paroiſſoit devoi y faire une Campagne des plus heureu ſes, commandée par le Duc de *Bour gogne*, ſecondé du Duc de *Vendôm* & de trois Maréchaux de France, d Duc de *Berry*, & d'un Roi ſervar en qualité de volontaire : tout cel formoit un ſpectacle qui donnoit de l'é mulation aux Troupes, & prometto des ſuccès heureux ; mais l'évenemer détruiſit ces flateuſes eſpérances.

Nous ſurprîmes *Gand* au com mencement de cette Campagne ; ma nous manquâmes *Ypres* ; l'affai *d'Oudenarde*, arrivée le 10 Juillet nous fut ſi déſavantageuſe, qu'el donna moyen aux Ennemis d'aſſi ger *Lille*. Le ſiége de cette Pla fut fort long ; le Maréchal de *Bou flers*, qui s'y étoit jetté, fit u vigoureuſe & longue réſiſtance ; il f obligé à la fin de ſe rendre, fau d'être ſecouru, & ayant reçû ord de capituler.

L'e

L'entreprise que nous fimes sur *Ath* 1708.
& sur *Bruxelles* fut manquée, & les ennemis nous reprirent sur la fin de la Campagne *Gand* & *Bruges*. Si cette Campagne en Flandre nous fut malheureuse, il n'en fut pas de même ailleurs.

Sur le Rhin, depuis le départ du Prince *Eugene* & du Maréchal de *Berwick*, les Armées resterent dans l'inaction, sans rien entreprendre.

En Espagne le Duc *d'Orleans* fit une Campagne glorieuse, il prit *Lerida*, *Tortonne*, & obligea plusieurs Villes de rentrer sous l'obéïssance de leur légitime Roi.

En Catalogne le Duc de *Noailles* entra dans le *Lampourda*, d'où il chassa les ennemis, & les obligea à repasser la riviere du *Ter*, & à se refugier sous le canon de *Gironne*, & il fit subsister son Armée toute la Campagne dans le Pays Ennemi.

L'on vient de voir ce que firent cette Campagne nos Armées en Flandre, sur le Rhin, en Espagne & en Catalogne; voyons ce que fit le Maréchal de *Villars* en Dauphiné.

Dès qu'il fut arrivé à *Grenoble*, il apprit

1708. apprit que le Duc de *Savoye* s'avançoit pour pénétrer en Dauphiné, il se mit d'abord à la tête de son Armée pour aller au devant de lui, & l'arrêter sur ses pas

Un Lieutenant-Général de son Armée lui représenta qu'il convenoit mieux laisser entrer en Dauphiné le Duc de *Savoye*, parceque ne pouvant y venir que par des défilés, par lesquels il faudroit aussi qu'il fit sa retraite, on pourroit aisément la lui couper, après qu'il les auroit passé, en se rendant maitre de ces défilés, & qu'il falloit pour cela ne pas mettre obstacle à son passage, au contraire s'écarter, pour faciliter le moyen de le faire donner dans le piége.

» J'approuverois assez votre pensée, » lui répondit le Maréchal de *Villars*, » si mon Armée étoit le double plus » forte qu'elle n'est; je laisserois le Duc » de *Savoye* entrer dans le Dauphiné, » & me mettrois après, entre lui & » les lieux par ou il pourroit s'en re» tourner; dans cette disposition, » j'irois à lui & le serrerois de si près » qu'il ne pourroit refuser d'en venir » aux mains.

L'Ar-

» L'Armée n'est pas assez forte pour 1708.
aire cette opération, à peine est-elle
uffisante pour garder deux ou trois
passages. Cela étant, si je laissois en-
: le Duc de Savoye en Dauphiné, «
poserois les sujets du Roi à un «
llage certain, & à des contributi- «
s, sans pouvoir l'empêcher de «
re sa retraite par des endroits ou «
n'aurois pu m'étendre, faute «
voir assez de Troupes. «
Il convient mieux par toutes ces «
isons, d'aller au-devant de lui, «
de se porter à tous les passages où «
ra se présenter pour passer, & la si- «
ation du Pays nous facilitera par «
ut le moyen de nous poster si «
antageusement qu'il aura lieu de «
n repentir, s'il s'avise d'en vou- «
ir découdre. «
Le Maréchal de *Villars* tint la mê-
e conduite toute cette Campagne.
e Duc de *Savoye* fit inutilement bien
s tentatives pour pénétrer en Dau-
hiné, il trouva par tout des obsta-
es; le Maréchal de *Villars* l'observa
e si près, & manœuvra si à propos,
u'il prévit tous les mouvemens que

pou-

1708. pouvoit faire ce Prince : il voulu même par des détachemens engage une affaire générale ; mais le Duc d *Savoye* l'évita.

Ce Prince qni s'étoit flaté de fair contribuer le Dauphiné & la Ville d *Lyon*, étoit au désespoir de voir se desseins avortés, & de se voir par tou arrêté par une Armée inférieure à l sienne.

Il dit un jour : *Il faut que le Maréch de Villars soit sorcier pour sçavoir tout que je dois faire ; jamais homme ne m donné plus de peine, ni plus de chagrin.*

Le Duc de Savoye se vit obligé c rester toute cette Campagne dans sc propre pays ; loin de pouvoir rie entreprendre, il fut contraint de se te nir sur ses gardes, pour empêcher qu le Maréchal de *Villars* n'entrât dar ses Etats.

Ce Prince qui avoit mis le Dau phiné & la Ville de Lyon dans l allarmes au commencement de cet Campagne, s'y trouva lui-même ; su tout un jour qu'on vint lui dire que Maréchal de *Villars* avoit reçu un ren fort de dix mille hommes, & qu marchoit à lui. L'u

L'un étoit faux, mais il étoit vrai 1708.
que le Maréchal de *Villars* étoit en marche avec un gros détachement de ſon Armée pour aller reconnoître celle du Duc de *Savoye* ; ce Prince qui crut que c'étoit toute notre Armée, monta ſur une petite montagne pour la mieux reconnoître, il apperçut ſur une autre aſſez près, le Maréchal de *Villars* qui faiſoit ſigne à quelqu'un. Le Duc de *Savoye* crut que le geſte du Maréchal de *Villars* étoit pour lui, & ſe tournant du côté des Officiers qui l'avoient ſuivi, il leur dit :

Je ne comprends rien aux ſignes que fait le Maréchal de Villars ; ſeroit-il aſſez fou de vouloir ſe battre avec moi ?

Quelques jours après, cela fut redit au Maréchal de *Villars* ; *je ſçais*, dit-il, *le reſpect que je dois à Mr. le Duc de Savoye ; mais s'il me faiſoit une pareille propoſition, je ne ſuis pas homme à la refuſer.*

La Campagne étant finie, le Maréchal de *Villars* retourna à la Cour. Le Roi lui dit en le voyant : *Mr. le Maréchal vous êtes homme de parole, & je vous en ſçais bon gré.*

 SIRE,

1709. *SIRE*, lui répondit le Maréchal de *Villars*, *j'aurois pû mieux faire si j'avois été plus fort.*

Les malheurs arrivés en Flandre la Campagne derniere, obligerent le Roi à faire de nouveaux efforts pour les réparer : ce fut de ce côté que Sa Majesté fixa toutes ses vuës & tous ses projets pour la Campagne prochaine.

Il fut question du Général qu'on mettroit à la tête de cette Armée, pour relever l'ardeur, & rétablir la confiance, qui étoient un peu ralenties par toutes les pertes que nous avions faites.

Le Roi ne voulut pas y renvoyer Mr. le Duc de *Bourgogne*, pour ne pas l'exposer à un si grand danger, prévoyant bien qu'on seroit obligé d'en venir à une sanglante bataille.

Le Duc de Vendôme étoit dans la disgrace de Mr. le Duc de Bourgogne depuis l'affaire d'Oudenarde ; ce qui lui attira celle du Roi, qui ne l'employa pas cette année.

La Cour se trouvoit alors agitée par les cabales, chacun raisonnoit sur la situation de nos affaires en Flandre,

fit

ſur les opérations de la Campagne 1709.
derniere, & ſur la diſgrace du Duc
de Vendôme.

Il y en eut pluſieurs qui plaignirent ce Prince, ils regrettoient les ſervices qu'il auroit pû rendre & le juſtifioient hautement; ceux-là ne furent pas les favoriſés.

Les envieux de la gloire du Maréchal de Villars ne reſterent pas dans l'inaction; on voyoit qu'il n'y avoit guéres que lui, qui pût être choiſi pour commander l'Armée en Flandre.

Jaloux des nouveaux lauriers qu'il pourroit acquerir, & préférant leur ſatisfaction au bien du Royaume, ils ſongerent à prendre des moyens pour empêcher qu'il n'eût ce commandement.

Le diſcours qu'il avoit tenu à la Campagne derniere au ſujet du Duc de Savoye, fut pour eux un moyen favorable. Ils en rendirent compte à Madame la Ducheſſe de Bourgogne, & donnerent à ce diſcours un ſens ſi mauvais, que cette Princeſſe, qui avoit juſqu'alors témoigné pour le Maré-

1709. chal de Villars, une estime privilégiée, se laissa prévenir contre lui; elle fit même entrer dans ses sentimens Mr. le Duc de Bourgogne.

Ce Prince, pour empêcher que le Maréchal de Villars n'eût le commandement de l'Armée de Flandre, proposa au Roi de le donner au Maréchal de Berwick.

„ Le Maréchal de Berwick est ca-
„ pable de s'en bien acquitter, lui di
„ le Roi, & je lui donnerois volon
„ tiers ce commandement, si je n'é
„ tois convaincu que le Maréchal d
„ Villars s'en acquittera encore mieux
„ il est heureux; il réüssit dans tou
„ ce qu'il entreprend; & il donne d
„ l'émulation & de la confiance au
„ Troupes; c'est un homme comm
„ celui-là qu'il faut à la tête de l'Ar
„ mée de Flandre.

Le Roi nomma quelques jour après les Généraux pour commande ses Armées; le Maréchal de Villar fut destiné pour celle de Flandre. S Majesté lui en apprit la premiere nou velle, en lui disant, qu'elle l'avo choisi par prédilection pour comman

de

er l'Armée de Flandre, dans l'eſpé- 1709.
ance où elle étoit, que ſa préſence y
établiroit les affaires.

Il eſt vrai auſſi de dire, qu'on a
oujours envoyé le Maréchal de Villars
ux endroits où les affaires étoient le
lus en deſordre, & où il y avoit
entreprendre des expéditions très-
ifficiles, & dès qu'il y avoit réüſſi
n l'ôtoit de-là pour l'envoyer ail-
urs.

On croit néceſſaire d'en faire ici un
etit détail, puiſque ces circonſtan-
es ſont un honneur infini à la mé-
oire de ce grand homme.

Il étoit de la derniere conſequence
e prêter ſecours à l'Electeur de Ba-
ere qui s'étoit déclaré pour nous;
our cet effet, il étoit néceſſaire de
ouvoir faire la jonction de nos
roupes avec celles de Baviere; l'en-
eprise étoit hardie & difficile à éxé-
ter, parce que le Prince de Bade,
énéral de l'Armée de l'Empereur,
oit fermé tous les paſſages par des
roupes retranchées qu'il y avoit mis.
On charge de cette expédition le
aréchal de Villars; il l'entreprend,

1709. il y réüssit, il joint l'Electeur de Baviere, gagne la premiere bataille d'Hochstet, & met ce Prince en état de tout entreprendre. Il n'a pas plutôt mis nos affaires sur un bon pied en Allemagne, qu'on l'ôte de-là pour l'envoyer en Languedoc.

La guerre des Fanatiques avoit mis le Languedoc dans une grande désolation, le tiers de cette Province étoit sous les armes & révolté; & ces rebelles faisoient des choses si horribles, que tout ce Pays étoit dans la terreur & dans les allarmes. Le Roi ne pouvoit y envoyer assez de Troupes pour les réduire par la voye des armes.

Le Maréchal de Villars arrivé en Languedoc, se servit des voyes d[e] douceur & de menaces si à propos qu'il vint à bout de mettre fin à cett[e] révolte, & de rendre à cette Pro[-]vince la paix & la tranquillité. Il fu[t] d'abord après envoyé en Allemagne.

Les affaires y étoient en desordr[e] depuis qu'il avoit quitté ce Pays[,] la perte de la deuxiéme Batail[le] d'Hochstet nous avoit fait abandonn[er]

la Baviere ; l'Electeur étoit allé en Flandre, & notre Armée, campée sur le bord du Rhin, étoit sur la défensive. 1709.

Le Maréchal de Villars, dans trois Campagnes y rétablit nos affaires, fit plusieurs conquêtes sur les Ennemis, qu'il mit sur la défensive, les battit en détail en plusieurs occasions, se fit rendre les prisonniers de la seconde Bataille d'Hochstet, força leur lignes, regardées comme imprénables, & comme la barriere & la sûreté de l'Empire, mit leur Pays à contribution, & pénétra si avant, qu'il donna de la crainte & de grandes allarmes à Vienne même, séjour de l'Empereur.

Dans le temps qu'il étoit occupé à tous ces progrès, on voulut l'ôter d'Allemagne pour l'envoyer en Italie sous le Duc d'Orléans. Les représentations qu'il fit à la Cour firent révoquer cet ordre ; mais quand il eût rétabli les affaires en Allemagne, on l'envoya pour en faire autant en Dauphiné, où le Duc de Savoye, supérieur à nos Troupes depuis la perte

1709. de la Bataille de Turin, menaçoit de faire une irruption dans cette Province.

On vient de voir dans la Campagne derniere, comme il fit échouer les desseins de ce Prince, qu'il mit sur la défensive avec une Armée inférieure à la sienne.

Le Roi l'ôte du Dauphiné pour l'envoyer en Flandre, où nous avions fait de grandes pertes. On va voir dans la suite de ces Mémoires de quelle maniere il y rétablit les affaires, & comme sa présence y étoit nécessaire, puisque dans quatre Campagnes il força les Ennemis, par les avantages qu'il remporta sur eux, à faire une paix honorable à la France, qu'ils avoient jusqu'alors refusée, ou n'offroient d'accorder qu'à des conditions onéreuses au Royaume.

Dès que le Maréchal de Villars eût appris qu'il devoit aller commander l'Armée de Flandre, il se prépara pour s'y rendre.

Madame de Maintenon ayant sçu que Mr. le Duc & Madame la Duchesse de Bourgogne étoient prévenus contre

contre le Maréchal de Villars, elle 1709.
voulut en ſçavoir la raiſon; & l'ayant appriſe, elle envoya chercher le Maréchal de Villars, qui n'eut pas de peine à ſe juſtifier, & à faire voir que c'étoit l'ouvrage de ſes ennemis. Cette Dame en parla à Mr. le Duc & à Madame la Ducheſſe de Bourgogne, & les fit revenir de leur prévention.

Le lendemain le Maréchal de Villars ayant été faire ſa cour à ce Prince & à cette Princeſſe, il reçut de leur part un accueil des plus gracieux.

Le Roi, avant le départ du Maréchal de Villars, le fit appeller pour conférer avec lui ſur les opérations de la Campagne prochaine; Mr. le Duc de Bourgogne s'y trouva préſent.

Ce Prince dit, que les Bruxellois & ceux de Gand, ſupportoient avec peine la domination des Ennemis; qu'ils ſe révolteroient & faciliteroient la priſe de leurs Villes, pourvû qu'ils fuſſent aidés & ſoutenus; que ſi l'année paſſée on avoit manqué Bruxelles, on pourroit ne le pas manquer cette année, puiſqu'on avoit à préſent de

1709. plus grandes intelligences dans ces deux Places, qui nous feroient d'un grand avantage dans ce Pays, si on pouvoit les acquerir.

Le Roi goûta cette proposition, & ayant demandé là-dessus au Maréchal de Villars son sentiment, il lui dit :

» SIRE, on ne peut mieux faire » que ce que propose Mr. le Duc de » Bourgogne : je conviens que l'ac- » quisition de Gand & de Bruxelles » nous feroit d'un grand avantage ; » puisque ces deux Places nous facili- » teroient les moyens de faire de plus » grandes opérations ; mais il se pré- » sente à mon esprit de grands soup- » çons sur l'éxécution de ce projet : » Je sçai que le Prince Eugene est un » Général plein de ruses & de finesses ; » je vois que nous avions l'année » passée des intelligences dans Bruxel- » les, avec des gens qui ont été dé- » couverts & châtiés du dernier sup- » plice, ce qui doit avoir donné de la » crainte, & même de la terreur aux » Habitans de cette Ville : est-il na- » turel de penser & de croire qu'il y

» ait

ait après cela des Habitans dans « 1079.
cette Ville qui voulussent avoir à « présent des intelligences avec nous, « après les pertes que nous venons « de faire ? Et ne doit-on pas plutôt penser & croire que c'est le « Prince Eugene qui fait agir ces gens-« là pour nous séduire de cette espérance, & pouvoir par ce moyen « nous faire donner dans un piége « qu'il veut nous tendre ? Voilà SIRE, « ce que je pense là-dessus. L'on pourroit pourtant se servir de ces intelligences, quoique suspectes, pour « donner le change au Prince Eugene, « & le faire tomber lui-même dans « quelque piége. «

Le Roi se tourna du côté de Mr. le Duc de Bourgogne & lui dit : Ce « que vient de dire le Maréchal de « Villars est plus que vraisemblable, « & j'approuve fort sa pensée. SIRE, « lui répondit Mr. le Duc de Bourgogne, je le pense à présent de même, « il m'a fait faire des réfléxions que « je n'avois pas encore faites ; mais « il seroit bon de sçavoir ce que pense Mr. le Maréchal sur les operations «

1709. » tions qu'il convient de faire cette
» Campagne.

Le Maréchal de Villars dit alors au Roi : » Puiſque Votre Majeſté deſire
» ſçavoir ce que je penſe ſur les opé-
» rations de la Campagne, j'aurai
» l'honneur de lui dire, que les En-
» nemis énorgueillis des avantages
» qu'ils ont eu l'année paſſée, cher-
» cheront à faire de nouvelles con-
» quêtes, & à ouvrir la Campagne par
» quelque ſiége qu'ils entreprendront ;
» il eſt de l'intérêt de Votre Majeſté,
» & de la gloire de ſes armes, de les
» arrêter. Je n'en vois pas de meilleur
» moyen que de chercher l'occaſion
» d'une Bataille ; je prendrai ſi bien
» mes meſures, & j'agirai de manie-
» re, que je puis me flater de la ga-
» gner ſur eux. Par-là, je les arrête-
» rai, & faciliterai le moyen de faire
» nous-même des ſiéges, & de r'attra-
» per les Places que nous avons per-
» duës. D'ailleurs, SIRE, vos Trou-
» pes ne manquent point d'ardeur ;
» elles ne demandent que d'en ve-
» nir aux mains avec les Ennemis,
» & ce n'eſt que l'inaction qui puiſſe

» les

les ralentir. Cela eſt d'autant plus « vrai, que quand elles ont ſçu en « Flandre que je devois y aller, elles « en ont marqué de la joye en diſant : « *Si Villars nous commande, les Ennemis n'auront pas beau jeu, & nous les battrons bien-tôt.* Il ſeroit bon de profiter de ces diſpoſitions. Voilà, SIRE, « la réſolution que j'avois pour la « Campagne prochaine. «

1709.

Le Roi lui dit : Je l'approuve « fort ; je vois même qu'on ne pourra éviter d'en venir à une Bataille ; « ſi nous ne la recherchons pas, les « Ennemis prendront de-là avantage, « & viendront eux-mêmes nous la préſenter ; il faut les prévenir, je vous « en laiſſe le ſoin ; mais il faut vous « diſpoſer à partir bien-tôt, car il eſt « bon que vous entriez le premier en « Campagne. «

SIRE, je parts demain, répondit le Maréchal de Villars, je n'attendois pour cela que les ordres de « Votre Majeſté. «

Le Maréchal de Villars partit le lendemain. Arrivé à l'Armée, il en fit la revuë. Il la trouva bien compoſée

1709. posée & en bon état ; mais il apprit que les Ennemis avoient reçu de nouvelles Troupes, & que leur Armée étoit plus forte que la sienne. Il ne laissa pas de suivre son projet, qui étoit d'arrêter leurs progrès, & d'empêcher qu'ils ne fissent aucune entreprise.

Il avança vers eux, fit beaucoup de fausses marches pour leur donner de l'inquiétude, & les engager à une Bataille.

Il écrivit au Roi à la fin du mois d'Août ; » qu'il avoit mis les Enne-
» mis à un point qu'ils ne pourroient
» éviter une affaire générale, & qu'il
» comptoit que la Bataille se donne-
» roit dans peu ; que leur Armée étoit
» plus forte que la nôtre ; mais que le
» cœur & l'ardeur de nos Troupes
» nous rendoient supérieurs.

Le Roi apprenant cette nouvelle, parut être dans de grandes inquiétudes sur l'événement ; il le témoigna même hautement, & la peine où il étoit de voir le Maréchal de Villars seul à la tête de cette Armée le jour d'une si grande affaire, qui ne pou-

voit

voit être que fort ſanglante, & où il prévoyoit bien les affaires qu'il auroit, connoiſſant ſon activité & ſon ardeur à s'expoſer aux plus grands dangers. 1709.

Le Maréchal de Boufflers qui avoit donné l'année derniere de nouvelles marques de ſa capacité & de ſa valeur à la défenſe de Lille, & qui étoit toujours attentif à tout ce qui pouvoit plaire au Roi, voyant la peine où étoit Sa Majeſté, fit l'action d'un ancien Romain.

Il étoit plus ancien Maréchal de France que Mr. de Villars: Il offrit d'aller à l'Armée de Flandre pour y aider & ſeconder le Maréchal de Villars; de ſervir ſous lui, & à ſes ordres, & qu'il s'en feroit honneur; & d'oublier ſon ancienneté pour le ſervice de Sa Majeſté.

Le Roi témoigna au Maréchal de Boufflers combien il étoit ſenſible à l'offre qu'il faiſoit; qu'il lui donnoit une preuve bien grande de ſon zéle.

Sa Majeſté écrivit au Maréchal de Villars l'offre du Maréchal de Bouf-

1709. flers : » qu'elle feroit aife qu'il l'a-
» gréât, pour qu'il eût un fecond
» qui pût le foulager le jour de la
» Bataille, où il ne pouvoit avoir
» que bien des affaires.

Le Maréchal de Villars répondit au Roi : » Que l'offre du Maréchal
» de Boufflers étoit digne d'admira-
» tion, mais qu'il n'en avoit pas été
» furpris ; qu'il acceptoit volontiers
» fon affociation, mais non pas fa
» générofité ; qu'il fe feroit un hon-
» neur de lui déférer le commande-
» ment de l'Armée par rapport à
» fon ancienneté, & encore plus
» par rapport à fon mérite ; mais
» que s'il vouloit y être à temps, il
» n'en avoit pas à perdre, puifque
» les Armées étoient poftées de ma-
» niere à tarder peu d'en venir aux
» mains.

Le Maréchal de Boufflers partit pour l'Armée. A fon arrivée le Maréchal de Villars voulut lui céder le commandement en chef, & n'être que fous lui ; mais le Maréchal de Boufflers l'affura qu'il ne venoit que pour l'aider, fervir fous lui, & à fes

ordres ;

ordres ; & l'on vit alors entre ces 1709.
deux Généraux une conteſtation d'autant plus ſinguliere & admirable, qu'on n'en voit point d'éxemple.

Le ſoir même de l'arrivée du Maréchal de Boufflers, le Maréchal de Villars ne vouloit point donner l'ordre ; il vouloit que ce fût le Maréchal de Boufflers qui le donnât, ce que celui-ci ne voulut jamais faire. Ils furent ſi long-temps à ſe complimenter là-deſſus, que le Maréchal de Villars craignant que ce retardement ne pût porter préjudice, dit à la fin au Maréchal de Boufflers : *Je vais donc le faire pour vous, & donner pour le nom du Saint, celui de votre Patron, & celui de la Ville qui vous a immortaliſé ;* & l'ordre fut *Louis-François, & Lille.*

Enfin cette généreuſe conteſtation ſe termina à convenir entr'eux qu'ils ſeroient tous deux Commandans en chef de l'Armée, ſans aucune primauté, & qu'ils concourroient de concert & unanimement enſemble au bien du ſervice.

Bel

1709. Bel éxemple pour les Officiers, qui négligent ſouvent le ſervice, pour ſoûtenir leur ancienneté, ou le commandement qu'ils ont.

Le Roi ayant appris cette conteſtation, en parla à ſon ſouper avec de grands éloges pour les Maréchaux de Villars & de Boufflers. Un Seigneur de la Cour qui étoit préſent dit au Roi :

SIRE, ce que font ces deux Généraux, attire l'admiration de tout le monde, même des gens d'Egliſe, qui les canoniſent d'avance, les voyant éxercer l'humilité qu'on nous prêche dans l'Evangile.

Le 11. Octobre fut le jour que cette Bataille, nommée de Malplaquet, ſe donna, qui doit être mémorable dans l'Hiſtoire, par les actions ſurprenantes de valeur & d'intrépidité de nos Troupes.

Le Maréchal de Boufflers commanda l'aîle droite, & le Maréchal de Villars l'aîle gauche ; l'affaire commença par quelques eſcarmouches & pluſieurs coups de canon.

Le Maréchal de Villars ayant animé les Troupes par ſes diſcours, en attendant de le faire par ſon éxemple, & avec cet air martial qu'on lui a toujours vû dans les actions les plus périlleuſes, qui donne de la confiance & de grandes eſpérances aux Soldats, attaqua à la tête de ſon aîle gauche la droite des Ennemis. 1709.

Nos Troupes pleines de confiance, & animées par l'éxemple d'un ſi grand Général, chargerent avec tant de fureur que la premiere ligne des Ennemis fut bien-tôt culbutée ſur la ſeconde : le Maréchal de Boufflers en fit autant de ſon côté.

Le Prince Eugene & Mylord Marlborough ne pouvant rallier leurs Troupes de l'aîle droite, jetterent leurs derniers efforts au centre.

Le Maréchal de Villars qui vit que ſa préſence y etoit néceſſaire, y courut ſur le champ ; c'eſt-là où il ſe fit un feu & un combat dont on n'a jamais vû de ſemblable ; mais ayant appris qu'à ſon aîle gauche les Ennemis prenoient avantage depuis ſon abſence, il s'y tranſporta au plus vîte.

A ſon

1709. A ſon arivée tout fut rétabli ; il retourne au centre où étoit le plus fort du combat : enfin on le vit plusieurs fois comme un Mars voler entre le plus grand feu des deux Armées, on ne voyoit que lui, il étoit auſſi l'ame & le mobile de toutes les grandes actions qui s'y firent.

Il s'expoſa trop pour ne pas eſſuyer les ſuites d'un courage démeſuré ; la victoire, qui avoit été juſqu'alors chancellante, commençoit à ſe déclarer pour nous, lorſque le Maréchal de Villars fut bleſſé à la cuiſſe au-deſſus du genou d'un coup de mouſquet ; la bleſſure fut ſi grande & ſi douloureuſe qu'il fut d'abord mis hors du combat & ſans connoiſſance ; l'on fut obligé de l'emporter évanouï.

Le Maréchal de Boufflers, qui de ſon côté renverſoit tout ce qui s'oppoſoit à lui, fut obligé par ce changement de ſoûtenir long temps les efforts des Ennemis, qui avoient acquis une grande ſupériorité ſur notre aîle gauche & ſur notre centre par l'abſence du Maréchal de Villars.

Cela

Cela fit juger au Maréchal de Boufflers, de la nécessité qu'il y avoit de faire cesser le combat, & de faire une si belle retraite qu'elle pût servir d'éxemple aux plus grands Généraux; il la fit avec un si grand ordre, que les Ennemis étonnés n'oserent jamais l'attaquer, ni le suivre. 1709.

Le Maréchal de Villars revenu de son évanouïssement, fut surpris de se trouver dans son lit, il se croyoit encore aux prises avec les Ennemis; son premier soin fut de demander plutôt des nouvelles de l'Armée que de sa blessure.

On lui dit que les Ennemis profitoient de son absence, & que le Maréchal de Boufflers seroit peut-être obligé de battre en retraite.

Cette nouvelle ranima toutes ses forces; il dit aux Chirurgiens qui commençoient à le panser »de se dé-« pêcher, qu'il vouloit, après avoir « été pansé remonter à cheval pour « retourner à l'Armée y rapporter la « victoire qu'il y avoit laissée. «

On lui représenta que ses forces ne le lui permettoient pas, que même

1709. me ſa bleſſure étoit fort dangereuſe, & ſur laquelle on ne pouvoit rien s'aſſurer de poſitif qu'on n'eût ôté le premier appareil.

Le Roi ayant appris cette nouvelle, ne parut ſenſible qu'à la bleſſure du Maréchal de Villars, dont il craignoit les ſuites; mais deux jours après, il en eut des nouvelles qui le raſſurerent, & dont il fut ſi ſatisfait qu'il le marqua hautement en diſant:

Je viens d'apprendre que le Maréchal de Villars *ne riſque rien pour la vie; mais l'on craint qu'il n'en ſoit eſtropié: je viens de donner ordre pour qu'il ſe faſſe porter ici, dès que ſa bleſſure le permettra, afin d'en faire prendre plus de ſoin & d'avoir plus ſouvent de ſes nouvelles.*

A la fin de Septembre le Roi, pour lui donnner de nouvelles marques de ſes bontés, & de la ſatisfaction qu'il avoit de ſes ſervices & de ſa conduite en dernier lieu, érigea ſon Duché de Vaux-le-Villars en Pairie de France.

Le Roi d'Eſpagne, qui avoit une véritable eſtime pour le Maréchal de

Villars

Villars, voulut auſſi dans le même temps lui en donner des marques en le faiſant Grand d'Eſpagne de la premiere claſſe. 1709.

Enfin, ſa bleſſure allant un peu mieux, l'on trouva qu'il pouvoit ſe mettre en chemin, en ne faiſant que de petites journées; il partit & arriva à Verſailles à la fin de Novembre.

Le Roi l'envoya ſur le champ viſiter & donner ordre à Maréchal, ſon premier Chirurgien, d'en avoir ſoin, & de lui en donner ſouvent des nouvelles.

L'on trouva que ſa bleſſure étoit en fort mauvais état; cela provenoit du voyage, & l'on fut pendant quelque temps dans les allarmes; le Roi même témoigna là-deſſus les inquiétudes où il étoit, & demandoit ſouvent dans la journée aux Seigneurs de la Cour, s'ils avoient été voir le Maréchal de Villars, & cela pour en ſçavoir plus ſouvent des nouvelles.

Les Ennemis du Maréchal de Villars n'eurent pas alors beau jeu: en fins Courtiſans ils diſſimulerent, voyant les empreſſemens du Roi pour ce

1709. Maréchal, & pour faire leur cour, ils alloient ſouvent chez le Maréchal de Villars en apprendre des nouvelles, pour être en état d'en donner au Roi lorſqu'il en demandoit.

Le Maréchal de Villars, moins occupé de ſa bleſſure que du ſervice du Roi, formoit des deſſeins & des projets pour la Campagne prochaine.

Il fit dire au Roi au commencement de cette année » que la bleſſure » qu'il avoit reçu le combloit de » gloire, par toutes les bontés dont » Sa Majeſté l'honoroit, qu'il ne deſi» roit ſa guériſon que pour pouvoir » continuer à la ſervir, & qu'il ſacri» fieroit toujours ſa vie pour elle; » qu'il avoit des choſes importantes » à lui communiquer pour ſon ſervi« ce, mais que ſa bleſſure l'empê» chant de pouvoir ſe préſenter de» vant elle dans la décence & le reſ» pect qu'il lui devoit, ne pouvant » marcher ni ſe tenir debout, il n'oſe» roit prendre la liberté de ſe faire » porter dans le cabinet de Sa Ma» jeſté, hors qu'elle ne le lui ordon» nât expreſſément.

Le Roi consulta là-dessus Maréchal, pour sçavoir si le Maréchal de Villars se faisant porter dans son cabinet, cela pouvoit faire mal à sa blessure, ou retarder sa guérison. 1710.

Maréchal dit au Roi, que cela retarderoit non-seulement la guérison, mais irriteroit & envenimeroit la blessure, qui ne l'étoit déja que trop.

Le Roi fit dire au Maréchal de Villars, qu'il se tranquillisât, qu'il ne vouloit pas absolument qu'il sortît de sa chambre, qu'il iroit lui-même le voir, & lui ordonna de le recevoir sur son lit de repos sans en bouger, & qu'il en fît préparer un autre auprès pour lui, d'où ils s'entretiendroient ensemble.

Mr. de Turenne étoit le seul de ses sujets que le Roi avoit été voir : on en voit un autre éxemple dans la vie de Louis XIII. qui étant à Narbonne, alla à Tarascon joindre le Cardinal de Richelieu, son premier Ministre, qui étoit malade ; il fut le voir dans sa chambre, & couchés tous deux, chacun sur un petit lit, ils s'entretinrent long-temps ensemble.

1710. Ces deux viſites ſont remarquables par les preuves qu'elles donnent de la grande bonté d'un Roi envers ſon ſujet, qui en reçoit une gloire infinie, qui ne peut s'oublier dans la poſtérité la plus reculée. On doit juger par-là & par ces exemples de celle que reçut le Maréchal de Villars de la viſite que le Roi lui fit.

La réſolution que le Roi prit d'aller voir le Maréchal de Villars, donna matiére à bien des raiſonnemens à la Cour, & y augmenta le nombre des envieux de ſa gloire & de ſon mérite.

Le jour que le Roi alla chez le Maréchal de Villars, toute la Cour ſe rendit à l'appartement du Roi, pour avoir l'honneur de ſuivre Sa Majeſté.

Arrivé à l'appartement du Maréchal de Villars, avant que d'entrer dans ſa chambre, le Roi ſe tourna du côté de ſa Cour & dit : *Que perſonne n'entre ; je veux être ſeul avec le Maréchal de Villars.* Ce fut un ordre irrévocable.

Le

Le Maréchal de Villars voyant entrer le Roi dans sa chambre, s'écria d'abord : *SIRE, Votre Majesté met le comble à ma gloire & à ses bontés, & l'honneur qu'elle me fait aujourd'hui me rappelle le bonheur du bon-homme qui lui fit dire ce Cantique que je puis dire comme lui. Nunc dimittis servum tuum domine, secundùm verbum tuum in pace.* En même temps il voulut faire un effort pour se lever, pour pouvoir mieux témoigner sa joie au Roi & son respect, mais Sa Majesté hâta le pas pour l'arrêter, l'empêcher, & l'obliger à se coucher, en lui disant : *Mr. le Maréchal, votre santé m'est trop chere pour ne pas m'opposer à tout ce qui peut lui faire mal ; je vous la recommande, & le soin que vous en prendrez pour votre guérison, sera un nouveau service que vous me rendrez, auquel je serai très-sensible ;* & en même temps Sa Majesté se coucha sur son lit de repos qui étoit préparé pour elle à côté du Maréchal de Villars. 1710.

L'entretien du Maréchal de Villars avec le Roi dura près d'une heure.

1710. Le Maréchal de Villars d'abord lui rendit compte de la derniere Campagne, des desseins des Ennemis, & des moyens qu'il y auroit à prendre pour les faire échouer.

Ensuite il instruisit le Roi des avis qu'il avoit eu » du grand crédit qu'a-» voit acquis Mylord Marlborough » jusqu'à présent, sur l'esprit de la » Reine Anne, & encore plus au » Parlement d'Angleterre, qui n'étoit » plus composé que de créatures de » ce Mylord, & dont la Reine com-» mençoit à avoir de la jalousie & de » l'ombrage, & sur-tout de son air » d'indépendance qu'il commençoit » d'affecter ; qu'il avoit appris cela » d'un Officier Anglois qui étoit pri-» sonnier, & qui n'étoit pas du parti » de ce Mylord.

» Que cela lui avoit donné occa-» sion de penser, qu'on pourroit » profiter de ces heureuses disposi-» tions pour procurer la paix, en » faisant connoître à cette Reine, » que tant que la guerre dureroit, » Mylord Marlborough seroit soûtenu » de l'Empereur & même des Hollan-

» dois,

dois, qui le regardoient comme un « 1710.
homme très-néceſſaire; que le com- «
mandement d'une Armée lui pour- «
roit procurer les moyens de donner «
l'eſſor à ſon ambition; que toutes «
ces raiſons repréſentées à propos à la «
Reine Anne, ne pourroient que lui «
donner de plus grands ombrages, «
& la déterminer à faire une paix «
particuliere avec la France, vû que «
l'Empereur n'y acquieſceroit jamais, «
attendu que cette guerre n'eſt avan- «
tageuſe qu'à lui, puiſqu'elle ne lui «
coûte quaſi rien, & qu'elle ſe fait «
aux frais de la Hollande & de l'An- «
gleterre. «

Que ſi l'on peut, par toutes ces «
raiſons, engager la Reine à faire la «
paix, cela entraînera infailliblement «
celle de la Hollande & des autres «
Alliés, & que quand l'Empereur ne «
voudroit pas y acquieſcer, on l'obli- «
geroit à la demander bien-tôt, «
quand on n'auroit à faire qu'à lui. «

Le Roi fut agréablement ſurpris de ce projet, & dit au Maréchal de Villars: Ce projet eſt beau; mais «
le moyen de le mettre en éxécu- «

 tion? «

1710. » tion ? Comment, & qui faire agir » auprès de cette Reine ſans que cela » ſoit ſçu ni paroiſſe ſuſpect ?

» J'ai auſſi penſé à cela, SIRE, » dit le Maréchal de Villars ; vous » avez en Angleterre Mr. le Maré- » chal de Tallard, qui y eſt priſonnier » de guerre depuis la ſeconde Bataille » d'Hochſtet ; il a un eſprit fin & dé- » lié : c'eſt celui qu'il vous faut pour » négocier adroitement & ſecrettement » cette affaire.

» Vous avez raiſon, lui répondit le » Roi, je profiterai de votre avis ; » mais je penſe qu'un plus long en- » tretien pourroit nuire à votre ſan- » té ; je m'en vais, je vous la re- » commande, & de ſonger que vous » m'êtes néceſſaire la Campagne pro- » chaine.

On a vû dans la ſuite l'éxécution de ce projet, & l'on voit par-là que le Maréchal de Villars étoit auſſi habile dans le cabinet qu'à la tête des Armées, puiſque ſon génie & ſes exploits militaires rétablirent nos affaires, & procurerent à la France une paix dont elle jouït plus de 20. ans.

Les

Les Généraux d'Armée ne ſouhaitent guéres la paix, & l'on en a vû qui ont cherché à prolonger la guerre; le Maréchal de Villars a toujours été moins ſenſible à ſes avantages qu'à ceux de ſa patrie : c'étoit la gloire des Romains, & c'étoit celle de ce grand Homme. 1710.

Le Roi en ſortant, dit à toute ſa Cour qui l'avoit attendu dans l'antichambre : *Le Maréchal de Villars a beſoin de ſe ménager ; car il n'eſt pas encore bien guéri.* Un Seigneur de la Cour, du nombre des envieux de la gloire de ce Maréchal, dit à Sa Majeſté : *On doit eſpérer qu'il le ſera bientôt ; la viſite dont Votre Majeſté vient de l'honorer eſt un grand remede.* Le Roi ſe tourna du côté de ce Courtiſan & lui dit : *Je ſouhaiterois fort que cela fût pour lui un remede efficace.*

La bleſſure du Maréchal de Villars allant tous les jours de mieux en mieux, il fit enregîtrer au Parlement de Paris les lettres d'érection de ſon Duché de Vaux-le-Villars en Pairie de France, que le Roi lui avoit accordées, comme l'on a dit, au mois

1710. de Novembre dernier ; il en prêta ſerment, & alla ſe faire recevoir & prendre ſéance au Parlement en cette qualité : ce fut le 7. Avril.

Le Roi ordonna qu'il y fût eſcorté d'un détachement de ſes Gardes : Ce fut un nouveau triomphe pour lui ; il alla au Parlement en Héros & en Conquérant, eſcorté par des Troupes, au ſon des trompettes & des tambours, & accompagné de plus de 200. Officiers qui ſe firent honneur d'être de ſon cortége.

Arrivé aux degrés du Palais, ſa bleſſure qui lui laiſſoit une foibleſſe au genou, l'obligeoit de ſe faire aider par ſes gens pour les monter ; mais il y eut deux Officiers qui voulurent avoir eux-mêmes la ſatisfaction de porter ſur leurs bras ce grand homme.

Entrant dans la Grand'-Chambre du Parlement, Mr. le Premier Préſident lui dit : *Mr. le Maréchal, il y a du temps que votre mérite vous deſtinoit la place que vous allez occuper, & que la juſtice & la bonté du Roi vous ont donnée.*

L'on

L'on sçait de quelle maniere se fait cette réception ; on ne s'arrêtera pas à en faire le détail, venons à des choses plus intéressantes. 1710.

Le Maréchal de Villars assura le Roi que sa blessure étoit presque guérie, & qu'il se sentoit assez de forces pour faire la Campagne, si Sa Majesté le jugeoit à propos.

Cette nouvelle m'est d'autant plus agréable, dit le Roi, *que j'attendois avec impatience que vous fussiez en état de prendre le commandement de l'Armee de Flandre, que je vous destine.*

Il partit le 12. May pour aller se mettre à la tête de l'Armée. Au moment de son départ il fut chez le Roi recevoir ses ordres ; il resta une heure enfermé avec lui ; & lorsqu'il sortit, Sa Majesté l'accompagna en parlant jusqu'à la porte de son cabinet, & lui dit devant tout le monde qui étoit dans la Chambre : *M. le Maréchal, je vous souhaite une heureuse Campagne ; mais je vous prie de vous ménager.*

1710. *SIRE*, répondit le Maréchal de *Villars, je serois trop heureux de perdre la vie au service de Votre Majesté, en procurant la victoire à ses armes; je vais me mettre à la tête de son Armée pour chercher & combattre ses Ennemis, dans le temps que je laisse Votre Majesté au milieu des miens.*

Arrivé à l'Armée il la trouva bien inférieure à celle des Ennemis, qui avoient reçu une augmentation considérable de Troupes; il ne pût mettre en éxécution les projets qu'il avoit fait pour cette Campagne.

Les Ennemis firent le Siége de Tournai : Le Maréchal de Villars vouloit leur faire lever le Siége, ce qui ne se pouvoit faire sans en venir aux mains.

Il instruisit le Roi de son dessein, pour avoir là-dessus son consentement & ses ordres; mais Sa Majesté qui sçavoit que l'Armée des Ennemis étoit de beaucoup supérieure à la nôtre, jugea qu'il convenoit mieux dans cette position, de perdre cette Place, que d'hazarder une affaire, dont les suites auroient été fâcheu-

ſes pour nous, ſi nous avions eu le deſſous. 1710.

Il écrivit au Maréchal de Villars de ne rien hazarder, & de s'en tenir à la défenſive; de ſorte que ce Général fut contraint, pour obéïr aux ordres du Roi, de modérer ſon ardeur, & de manœuvrer contre ſa coûtume ordinaire.

Après la Campagne, de retour à la Cour, & ſe préſentant devant le Roi, il lui dit : SIRE, *je ſuis bien excuſable ſi par ma ſoumiſſion & mon obéïſſance aux ordres de Votre Majeſté, je n'ai pû lui apporter de nouveaux lauriers.*

Le Roi qui avoit goûté le projet du Maréchal de Villars, dont on a déja parlé, écrivit au Maréchal de Tallard pour lui donner ſes ordres. 1711.

Le Maréchal de Tallard agiſſoit en conformité; mais il ne pouvoit encore s'aſſurer d'y pouvoir réüſſir: Le Roi en recevoit fréquemment des nouvelles par une correſpondance ſecrette qu'il avoit établi; mais ſi le Maréchal de Tallard donnoit quelquefois de grandes eſpérances, elles

1711. étoient détruites par les nouvelles d'après.

Dans cette ſituation flotante, entre l'eſpérance de réüſſir dans cette négociation & la crainte d'y échouer, le Roi voulut faire cette Campagne comme la précédente, & ne rien hazarder. Il communiqua ſon deſſein au Maréchal de Villars, en lui diſant qu'il lui avoit encore deſtiné le commandement de l'Armée de Flandre pour cette Campagne.

Il repréſenta au Roi » qu'une pa» reille conduite ne pouvoit que » nous être préjudiciable ; que les » Ennemis flatés de leurs avantages, » ne voyant de notre part qu'une foi» ble réſiſtance, ſeroient en état de » tout entreprendre.

Le Roi qui croyoit que par cette conduite il pourroit engager plutôt la Reine Anne à faire la paix, puiſqu'elle ne devoit point profiter des conquêtes que les Ennemis faiſoient en Flandre, quoiqu'il en coûtât beaucoup à l'Angleterre, perſiſta dans ſa réſolution.

Le Maréchal de Villars partit pour l'Armée, où il eut le cruel chagrin de voir prendre aux Ennemis le Fort de Scarpe, Doüai, le Quesnoi & Bouchain, sans l'empêcher, ce qu'il auroit pû faire, quoique son Armée fût inférieure à celle des Ennemis; mais il étoit retenu par les ordres du Roi. 1711.

De retour à la Cour après la Campagne, il dit au Roi: SIRE, *les Ennemis ont gagné bien du terrein, & ils l'ont acquis à bon marché, puisqu'ils avoient à faire à un Général qui avoit les bras liés.*

Le Roi pour lui donner de nouvelles marques de la satisfaction qu'il avoit de ses services, lui donna le Gouvernement de la Provence, & des Villes & Forts de cette Province qui vaquoit par la mort du Duc de Vendôme, arrivée en Espagne, où le Roi l'avoit envoyé pour y rétablir les affaires.

L'année passée le Roi d'Espagne avoit perdu une Bataille, qui avoit procuré l'avantage à l'Archiduc d'aller jusqu'à Madrid.

1711. Le Duc de Vendôme arrivé en Eſpagne avec les mêmes Troupes qui avoient été battuës, battit celles de l'Archiduc, & gagna ſur ce Prince une Bataille ſi complette, qu'il l'obligea à retourner au plus vîte à Barcelonne.

Le Roi apprenant cette nouvelle, dit, parlant du Duc de Vendôme: *Voilà un ſeul homme de plus qui produit un grand changement.*

Le Duc de Vendome mourut après cette affaire en Eſpagne, d'une indigeſtion de poiſſon, dont il avoit trop mangé.

Le Maréchal de Villars alla ſe faire recevoir en Provence. Arrivé à Marſeille, le Corps de Ville lui préſenta un baſſin ſur lequel il y avoit une bourſe qui contenoit une groſſe ſomme, (ce qu'on a accoûtumé de faire à Marſeille à la réception des Gouverneurs.)

Les Marſeillois repréſenterent au Maréchal de Villars, que par rapport au temps préſent on avoit fait un effort pour faire cette ſomme; que le temps étoit meilleur à la reception de

de feu Mr. le Duc de Vendôme, qui 1711.
cependant n'avoit pas voulu recevoir ce préſent.

Le Maréchal de Villars leur répondit : *Mr. le Duc de Vendôme étoit un homme admirable, mais non pas imitable* ; & il prit en même temps la bourſe qui étoit ſur le baſſin, qu'il fit diſtribuer enſuite aux pauvres honteux de cette Ville.

On ne s'arrêtera pas ici à faire le récit de tous les honneurs qu'on lui rendit à ſa reception dans toutes les Villes de cette Province, les Mercures de ce temps en font un ample détail ; & d'ailleurs nous avons à parler de choſes plus importantes dans l'année où nous allons entrer, qui fait l'année la plus glorieuſe pour le Maréchal de Villars, & la plus heureuſe pour la France.

De retour à la Cour, il trouva le 1712.
Roi dans de grandes inquiétudes ſur la poſition de nos affaires en Flandre. Sa Majeſté avoit appris par le Maréchal de Tallard, que Mylord Marlborough, étoit dans la diſgrace de la Reine Anne, qu'il ne ſerviroit

pas

1712. pas la Campagne prochaine, qu'elle devoit envoyer le Duc d'Ormond à sa place en Flandre, & que cette Reine étoit disposée à faire la paix avec la France.

En même temps il avoit appris que les Ennemis se disposoient à faire le Siége de Landrecy, pour pouvoir pénétrer en France, où ils avoient résolu de venir, ce qui donnoit de grandes allarmes à Sa Majesté.

Le Roi nomma le Maréchal de Villars pour commander l'Armée de Flandre.

Les Ennemis du Maréchal de Villars qui ignoroient les ordres du Roi, qui l'avoient empêché les deux derniers Campagnes d'avoir aucun avantage sur les Ennemis, crurent pouvoir parler hautement contre lui. Ils disoient, que les Ennemis se disposant d'entrer en France, le Roi envoyeroit apparemment le Maréchal de Villars pour les recevoir, & faire les honneurs du Royaume; mais dans peu ils changererent bien de langage.

Le Maréchal de Villars inſtruit de 1711.
ıtes ces railleries, les regarda ſi
t au-deſſous de lui, qu'il ne daigna
s les relever, ni y faire la moindre
ention.

Avant le départ du Maréchal de
llars pour l'Armée, le Roi le fit
peller dans ſon cabinet & lui dit :
Toutes les conquêtes qu'ont fait «
Ennemis en Flandre, donnent «
ı de craindre qu'ils n'entrent «
ıs le Royaume ; je ſuis d'autant «
ıs perſuadé qu'ils ont ce deſſein, «
e j'ai appris qu'ils ſe diſpoſent à «
re le Siége de Landrecy, qui eſt «
ſeule Place ſur la frontiere qui «
ıt les arrêter, après quoi ils n'au- «
ent pas grand obſtacle pour venir «
près ; c'eſt ce qui m'a fait pren- «
la réſolution de partir d'ici & «
ller me tenir à Chambord. «
Je vous envoye commander l'Ar- «
e de Flandre, avec plein-pouvoir «
faire tout ce que vous pour- «
, & même les derniers efforts, «
eſt néceſſaire, pour arrêter leurs «
ogrès ; je laiſſe le tout à votre «
ıdence ; mais ſi vous ne pouvez «
les «

1712. » les arrêter & avoir le dessus, voici
» parti que je prendrai & que je vo
» confie dans le secret.

» Je ferai venir la plus grande pa
» tie de l'Armée d'Allemagne, po
» grossir celle de Flandre, où je fer
» rendre toute la Noblesse du Roya
» me, que je convoquerai : Je r
» mettrai à la tête de cette Armé
» je livrerai bataille aux Ennemi
» & je périrai à la tête de ma N
» blesse, plutôt que de ne pas vai
» cre.

» SIRE, répondit le Maréchal
» Villars, ce dessein est digne d'
» grand Roi & du plus grand d
» Héros ; mais je ferai les derni
» efforts pour que Votre Majesté
» soit pas obligée de le mettre en ex
» cution, sa conservation m'étant tr
» précieuse & au Royaume.

» J'ose prendre la liberté d'assur
» Votre Majesté qu'elle peut rester
» Versailles en toute sûreté ; car pu
» qu'elle m'ordonne d'agir offensiv
» ment, les Ennemis n'auront
» beau jeu cette Campagne, & Vo
» Majesté peut s'assurer d'avance
» j'au

rai le deſſus ſur eux. Je parts, « je mourrai plutôt que de ne pas « ir la parole que j'oſe prendre la « erté de donner à Votre Majeſté. « *Songez, Mr. le Maréchal*, lui dit Roi, *que vous m'êtes néceſſaire, que vous devez par conſequent vous ſerver.*

l partit pour l'Armée. Il trouva les nemis toujours ſupérieurs à nous, qui ſe préparoient à faire le Siége Landrecy; & dans l'Armée enne- : on ne parloit d'autre choſe que quartier-d'hyver qu'ils eſpéroient paſſer en France, où ils com- ient fermement de pénétrer après priſe de Landrecy.

Les Ennemis firent le Siége de te Place qu'ils preſſoient vive- nt; & pour empêcher qu'elle ne être ſecouruë, ils avoient campé gros de leur Armée à Denain, où s'étoient retranchés, de maniere 'on regardoit comme impoſſible de uvoir les forcer. Cependant, on pouvoit aller au ſecours de Lan- ecy, ſans avoir auparavant forcé le mp retranché de Denain.

C'étoit

1712. C'étoit une expédition délicate périlleuſe & difficile à éxécuter ; ma elle étoit déciſive & de la dernie conſequence.

Le Maréchal de Villars, que l plus grands dangers, ni les pl grands obſtacles n'ont jamais arrêt voyant la néceſſité de ſecourir Lar drecy, & d'en faire lever le Siége n'héſita pas un moment ; il fit batt la générale, & partit à la tête de ſ Armée, pour aller attaquer les E nemis dans leurs retranchemens.

Ce fût le 24. Juillet. Arrivé à portée du canon des Ennemis, fit ranger ſon Armée ſuivant la di poſition qu'il avoit projetté de fai pour l'attaque, & la harangua en c termes :

» Meſſieurs, les Ennemis ſont pl
» forts que nous, ils ſont même re
» tranchés, mais nous ſommes Fra
» çois : il y va de l'honneur de
» Nation, il faut aujourd'hui vainc
» ou périr, & je vais moi-même vo
» en donner l'éxemple.

Après quoi il partit à la tête d premieres Troupes pour s'approch

pl

is près des retranchemens, & com- 1712.
ncer l'attaque.

Nos Troupes y allerent avec tant
ardeur & de valeur, animées par le
ſcours & l'exemple de leur Géné-
, que rien ne pût leur réſiſter; ils
rcerent les retranchemens, & batti-
t les Ennemis qui perdirent bien
monde.

Cette victoire déciſive & qui fut
ſalut du Royaume, eſt celle qui a
t le plus d'honneur au Maréchal de
llars; dans les ſiécles à venir on ne
ubliera jamais; & dans l'hiſtoire
connoîtra toujours le Maréchal
Villars ſous le nom du Vainqueur
Denain.

Une victoire devient imparfaite,
and on ne ſçait pas profiter des
tes qu'elle procure. Le Maréchal
Villars qui a toujours ſuivi cette
axime des Romains, n'en reſta pas
; il avoit trop à cœur de faire le-
r le Siége de Landrecy, & de
prendre aux Ennemis ce qu'ils
oient acquis la Campagne der-
ere.

Pour

1712. Pour couper toute communicatio du gros de leur Armée avec cell qui faisoit le Siége, il fut s'empar du poste de Marchiennes.

Le Prince Eugene qui vit que p cette manœuvre l'Armée se trouvo séparée en deux, sans qu'une part pût prêter secours à l'autre, qu pourroit par-là être battu une secon fois en détail, & qu'il lui étoit p consequent impossible de pouvo continuer le Siége de Landrecy, di continua de le faire, & décampa plus vîte de devant cette Place.

Le Maréchal de Villars n'étant p encore satisfait de ce nouveau succ & de cette seconde victoire, pous vivement les Ennemis, & leur repr le Fort de Scarpe, Doüai, le Quesno & Bouchain; mais le cours rapide ces victoires fut arrêté par la pa qu'elles nous procurerent.

La Reine Anne qui desiroit de fai la paix avec la France, voulut en gager les Hollandois de la faire auss mais ils y mettoient des obstacles p les demandes qu'ils faisoient, & qu' ne pouvoit guéres leur accorder.

L

Les victoires du Maréchal de Vil- 1712.
s en cette Campagne, les rendirent
is dociles ; ils acquiefcerent aux
irs de la Reine d'Angleterre, ce
i entraîna le Duc de Savoye, &
Roi de Portugal ; de forte que la
x fut concluë & fignée à Utrecht
re la France, l'Efpagne, l'Angle-
re, la Hollande, le Roi de Portu-
& le Duc de Savoye.

Dans ce Traité on avoit ftipulé
ır l'Empereur ; mais ce Prince ne
ılut pas y acquiefcer, & il fe pré-
a à continuer la guerre lui feul
ıtre la France.

Le Maréchal de Villars, de retour
a Cour, fut d'abord chez le Roi
rendre compte de la Campagne ;
is Sa Majefté lui dit en le
yant :

Mr. le Maréchal, vos victoires «
ıs ont procuré la paix ; c'eft le «
nble de votre gloire & celui de «
s defirs, ce qui vous doit affurer «
la fatisfaction que j'ai du fervice «
portant que vous m'avez rendu «
au Royaume. «

» SIRE,

1712. SIRE, lui répondit le Maréchal d
Villars, la plus grande gloire qu
» puiſſe acquerir un de vos Sujets
» eſt celle de pouvoir lui être utile
» & lui marquer ſon zéle ; & c'e
» celle qui me flate le plus.

Le Roi, pour laiſſer dans la famille du Maréchal de Villars, des marques à la poſtérité de la victoire d Denain, lui permit d'avoir du cano à ſa terre de Vaux-le-Villars.

Grace ſinguliere, & honneur qu les Rois n'accordent guéres à leur Sujets, hors à ceux qui ſe ſon ſignalés par de grandes actions, c qui ont rendu de grands ſervices l'Etat.

1713. Le Roi n'avoit plus de guerre qu contre l'Empereur, qui n'avoit p voulu acquieſcer à la paix, comm on vient de dire. Pour l'obliger la faire, par la voie des armes, envoya ſes meilleures Troupes (côté du Rhin, & cette Armée trouva compoſée de plus de cen mille hommes. Sa Majeſté en don le commandement au Maréchal Villars.

Le jour de ſon départ pour l'Armée, étant allé recevoir les ordres du Roi, Sa Majeſté lui dit : 1712.

Mr. le Maréchal, je vous ai donné le commandement de l'Armée d'Allemagne, qui eſt compoſée de mes meilleures Troupes ; allez achever votre ouvrage, & tâchez par la voie des armes d'obliger l'Empereur à demander la paix : je vous donne tout pouvoir. «

Je parts, Sire, dit le Maréchal de Villars, avec la réſolution d'apporter à Votre Majeſté bien des lauriers, ſi je ne puis bien-tôt lui apporter le rameau d'olivier. «

Arrivé à l'Armée, il trouva que le Prince Eugene commandoit celle de l'Empereur. Ce Général ennemi n'étant pas en état de pouvoir rien entreprendre, uſa de toutes les ruſes de guerre pour arrêter le Maréchal de Villars ; mais elles furent inutiles.

Le Maréchal de Villars fit échouer tous ſes deſſeins, & ſecondé par des Troupes aguerries, & accoutumées à vaincre ſous lui, rien ne pouvoit lui réſiſter.

1713. Il fit le Siége de Landau, qu'il prit, força les lignes d'Etlingen, & termina cette glorieuſe Campagne par la priſe de Fribourg.

L'Empereur étonné de tous ces progrès, en craignit de plus grands la Campagne prochaine; & voyant qu'il ne pouvoit ſoûtenir cette guerre, il écrivit au Prince Eugene de traiter de la paix, & le nomma ſon Plénipotentiaire.

Le Prince Eugene fit ſçavoir les intentions de l'Empereur au Maréchal de Villars, qui en inſtruiſit le Roi. Sa Majeſté conſentit de faire la paix avec l'Empereur, & nomma pareillement le Maréchal de Villars ſon Plénipotentiaire, pour pouvoir traiter avec le Prince Eugene.

1714. Raſtat fut le lieu, qu'on choiſit pour traiter de la paix. Le Maréchal de Villars ayant appris que le Prince Eugene y étoit déja, s'y rendit au commencement de cette année.

Après pluſieurs débats & conteſtations entre le Prince Eugene & le Maréchal de Villars, qui durerent long-temps, ils convinrent enſemble,

&

& ſignerent les articles de paix le 6. Mars, le Prince Eugene pour l'Empereur, & le Maréchal de Villars pour le Roi ; mais le Maréchal de Villars dit en ſignant, & il le ſtipula même dans le Traité : Qu'il ne ſignoit que pour conſtater les articles dont ils étoient convenus enſemble ; qu'ils n'auroient pourtant pas leur éxécution qu'autant que le Roi l'auroit pour agréable ; qu'il iroit lui-même les porter au Roi, pour avoir l'acquieſcement de Sa Majeſté qu'il promit de rapporter. 1714.

Après la ſignature faite de part & d'autre, le Prince Eugene dit au Maréchal de Villars : » Puis-je, Monſieur, vous demander une grace, « & dois-je eſpérer que vous voudrez bien me l'accorder ? Par ma « naiſſance je ſuis François, & par « conſequent né ſujet de Louis XIV. « je ne vous rappelle pas les ſujets « qui m'ont éloigné de ma Patrie, « vous les ſçavez ; mais du depuis « j'ai fait bien des choſes qui doivent « m'avoir mis mal dans l'eſprit du « Roi ; j'oſe vous prier à préſent que «

 la «

1714. » la paix doit tous nous unir, quand
» vous serez de retour à Versailles,
» de prendre un moment favorable
» pour embrasser de ma part les ge-
» noux de Sa Majesté, & lui deman-
» der, pour moi, pardon de tout ce
» que j'ai fait contre son service, la
» prier de vouloir l'oublier, & de
» recevoir favorablement de ma part
» les assurances du plus profond res-
» pect d'un sujet envers son Sou-
» verain.

Le Maréchal de Villars le lui pro-
mit, comme aussi de l'informer de
l'effet de cette démarche.

De retour à Versailles, il rendi
compte au Roi de la derniere Cam
pagne, & de tout ce qui s'étoit pass
à Rastat dans les Conférences qu'i
avoit eu avec le Prince Eugene, & lu
remit en même temps les articles de
paix qu'il avoit signés.

Le Roi lui dit en le voyant : *Voil
donc, Mr. le Maréchal, le ramea
d'olivier que vous m'apportez : il cou
ronne tous vos lauriers.*

SIRE, *j'apporte à Votre Majesté*
dit le maréchal de Villars; *l'exécutio*

d

de la parole que je pris la liberté de lui donner en partant. 1714.

Après qu'il eût rendu compte de tout au Roi, il lui dit :

Permettez, SIRE, que je prenne la liberté d'embrasser les genoux de Votre Majesté ; c'est de la part de Mr. le Prince Eugene, qui m'a fait promettre d'assurer Votre Majesté de son regret sincere de tout ce qu'il avoit été forcé de faire : à l'occasion de la paix, qui est un temps de clémence, il prend la liberté de prier Votre Majesté de recevoir favorablement de sa part les assurances du plus profond respect. «

Le Roi lui répondit : Il y a longtemps que je ne regarde plus le Prince Eugene que comme s'il étoit sujet de l'Empereur, & en cette qualité, il a fait son devoir dans tout ce qu'il a fait : je lui sçai pourtant gré de ce que vous me dites de sa part, & vous pouvez l'en assurer. «

Le Roi d'Espagne voulant donner de nouvelles marques d'estime au maréchal de Villars, le nomma Che-

1714. valier de la Toiſon-d'Or ; & de retour à Verſailles, il reçut le 28. Mars de cette année, des mains de Mr. le Duc de Berry, le collier de cet Ordre, que le Roi d'Eſpagne lui avoit envoyé.

Dans ce même temps il fut choiſi pour remplir la place d'un des quarante de l'Académie Françoiſe.

Ce Corps compoſé des plus beaux eſprits, & des plus ſçavans du Royaume, ſouhaita d'avoir un homme que ſon génie & ſes ſçavantes lumieres rendoient auſſi illuſtre que ſes éclatantes actions.

Il eſt vrai auſſi de dire, que le Maréchal de Villars étoit auſſi capable d'écrire de belles choſes, que d'en faire de grandes qui méritent d'être écrites : c'eſt ce qu'on a dit autrefois de Jules-Céſar.

Avant que d'être reçu, il pria le Roi de permettre qu'il parlât dans le Diſcours qu'il devoit faire lors de ſa reception, de ce que Sa Majeſté lui avoit dit dans le ſecret, lorſqu'il partit pour la Campagne de 1712.

C'étoi

C'étoit la résolution que le Roi avoit prise, en cas que le Maréchal de Villars n'eût pû arrêter les progrès des Ennemis. On l'a rapportée en détail. 1714.

Le jour de sa reception fut le 23. Juin. Son Discours que l'on trouve imprimé dans les recueils de l'Académie, fait voir la finesse & l'étenduë de son génie; & prouve qu'il étoit aussi digne d'occuper la place d'un des plus beaux esprits du Royaume, que celle d'un des grands Généraux que la France ait produit.

Le Roi avoit envoyé au Roi d'Espagne les articles de paix qu'avoit apporté le Maréchal de Villars, pour que S. M. C. les signât, ce qu'elle fit, & les renvoya à Sa Majesté qui les avoit déja signés, & qui ordonna au Maréchal de Villars de se préparer à partir pour aller consommer cet ouvrage.

La Ville de Bâle, en Suisse, fut le lieu destiné pour cela; le Prince Eugene devoit s'y rendre pour l'Empereur.

1714. Le Maréchal de Villars partit le dernier jour du mois d'Août. Arrivé à Bâle, il y trouva le Prince Eugene, auquel il dit comme il s'étoit acquitté de ce dont il l'avoit chargé auprès du Roi, & ce que lui avoit répondu Sa Majesté. Le Prince Eugene s'étendit beaucoup sur les éloges du Roi ; mais le Maréchal de Villars l'interrompit en lui disant : *Ceux qui ont le bonheur d'être près de Sa Majesté, le trouvent encore plus grand que ceux qui ne le connoissent que de loin.*

Enfin, les signatures furent remises de part & d'autre, & ratifiées encore par ces Plénipotentiaires le 7. Octobre ; ce qui mit la derniere fin à cette sanglante guerre qui duroit depuis plusieurs années, & qui avoit failli ébranler les deux plus grandes Monarchies de l'Europe. Le Maréchal de Villars les raffermit, & procura ensuite une paix à l'Europe, dont le seul souvenir sera toujours l'éloge que l'on doit à sa mémoire.

A son retour de Bâle, il arriva à la Cour en triomphe. Le Roi lui fit

un

un accueil qui marquoit le bon cœur de Sa Majesté, & la justice qu'elle rendoit aux services du Maréchal de Villars. 1714.

L'Année où nous allons entrer fut plus malheureuse pour la France que la derniere ne lui avoit été favorable. 1715.

L'on vit au commencement de cette année une chose singuliere, & qu'on voit rarement en France; un Ambassadeur du Sophi de Perse, qui vint pour établir une union de commerce de la France avec les Etats du Sophi.

Il y en a qui ont prétendu que cet Ambassadeur étoit un imposteur, qu'il n'étoit rien moins qu'un Envoyé du Roi de Perse, que c'étoit un riche Marchand Persan qui étoit entré dans nos Mers, & avoit échoué sur nos Côtes; qu'ayant fait voir ses passeports, on avoit vû qu'on lui donnoit la qualité d'Envoyé, (nom que l'on donne en Perse aux Marchands qui vont en mer, & qu'on qualifie d'Envoyés pour le commerce,) qu'à cette qualité on

1715. l'avoit pris pour un Ambaſſadeur de Perſe ; qu'en ayant donné avis à la Cour, elle avoit ordonné de le faire venir à Paris, défrayé par tout, comme on a coûtume de faire à tous les Ambaſſadeurs des Pays lointains ; que ce Marchand voyant l'erreur où l'on étoit, & qui flatoit ſa vanité, en avoit profité, s'étoit prêté à cette mépriſe, & étoit devenu, ſans y ſonger, Ambaſſadeur, comme le Médecin malgré lui, de Moliere.

Cependant, il eſt plutôt à préſumer & à croire qu'il étoit véritablement Ambaſſadeur, par rapport à la reception que le Roi lui fit ; ce que Sa Majeſté n'auroit pas fait, ſi elle n'avoit été convaincuë & ſûre qu'il l'étoit véritablement.

On avoit dreſſé un Trône élevé au fond de la galerie à Verſailles, ſur lequel le Roi ſe plaça pour recevoir cet Ambaſſadeur. Il avoit à ſes pieds Mr. le Dauphin ; d'un côté ſur des gradins, les Princes & Seigneurs de la Cour ; & de l'autre, toutes les Princeſſes & Dames.

Le Roi étoit ſuperbement habillé, 1715.
& il portoit à ſon chapeau un eſcarboucle & un plumet d'acier. Toute la Cour, pour ſuivre les intentions de Sa Majeſté, avoit étalé toutes ſes richeſſes. Le Maréchal de Villars, fut un de ceux qui ſe firent le plus diſtinguer, par ſa magnificence & cet air martial qu'on a toujours admiré en lui.

C'étoit un ſpectacle brillant dont on étoit ébloui : on n'en avoit jamais vû de pareil à la Cour.

L'Ambaſſadeur Perſan fut conduit dans cette galerie. En y entrant, il fut ſaiſi d'étonnement au premier coup d'œil ; il alla au pied du Trone de Sa Majeſté lui préſenter ſes reſpects, ſa lettre de créance, & les préſens qu'il portoit, qui étoient peu de choſe. Le Roi le reçût avec cette majeſté qui lui étoit ſi naturelle, & qui a toujours imprimé le reſpect & l'admiration à tous les Ambaſſadeurs.

Celui-ci reſta encore deux jours à Verſailles, à y voir tout ce qu'il y a de curieux, & on le reconduiſit après à Paris.

1715. Pendant plusieurs mois il ne fut bruit que de cet Ambassadeur & de la reception que le Roi lui avoit faite ; on ne s'entretenoit d'autre chose à la Cour, à Paris, & même dans toutes les Provinces ; mais un événement funeste à la France qui arriva dans ce temps-là, mit le Royaume dans un grand deuil ; c'est la mort du Roi dont on veut parler.

On remarquoit depuis quelque temps que la santé du Roi s'affoiblissoit, qu'il tomboit quelquefois dans de grandes tristesses & mélancolies, dont on avoit peine de le faire revenir.

On s'étoit apperçû d'un mal qu'il avoit à une jambe, qui ne donna pas d'abord lieu de craindre de fâcheuses suites ; cependant tous les remédes qu'on y fit ne servirent de rien, le mal augmenta chaque jour, & la gangrene s'y mit à la fin.

Le Maréchal de Villars étoit à sa Terre de Vaux-le-Villars, où il apprit la maladie du Roi, & le danger où il étoit ; il en eut une vive douleur ; il aimoit véritablement le Roi, & indé-

dépendamment du devoir d'un ſujet, 1715.
les graces qu'il avoit reçuës de Sa Majeſté, & les bontés qu'elle avoit toujours eu pour lui, le rendirent encore plus ſenſible à l'état où le Roi ſe trouvoit. Il partit ſur le champ pour ſe rendre à la Cour, où il apprit en arrivant que le Roi n'en pouvoit revenir, ce qui lui cauſa une extrême affliction.

Le Roi apprit avec fermetté l'état où il étoit; il ſe diſpoſa à la mort en Héros Chrétien; il fit appeller Mr. le Dauphin, Mr. le Duc d'Orléans, & tous les Princes du Sang, auſquels il tint des diſcours ſi touchans qu'ils en furent tous attendris. Il ordonna après, que tout le monde ſortît, excepté Mr. le Dauphin; & ſe croyant ſeul avec lui, il le fit approcher de ſon lit, & il s'avança même pour l'embraſſer. Alors la tendreſſe l'émût, & il ne pût retenir ſes larmes; il ſe tourna de l'autre côté du lit pour les eſſuyer.

Il fut ſurpris alors de voir Mr. le Duc d'Orléans qu'il croyoit être ſorti; & fâché de paroître devant lui les yeux.

1714. yeux baignés de larmes, il lui dit: *Je vous fais excuse, je n'ai pû refuser ce mouvement a la nature.*

Il fit ensuite appeller les Seigneurs de la Cour, & jusques au moindre de ses Domestiques, & il leur fit à tous des discours & des exhortations des plus touchantes.

Il reçut tous les Sacremens avec une dévotion & une résignation digne des plus grands saints: Enfin ce grand Roi, qui a été l'admiration de son Siécle, & qui peut servir de modéle & d'éxemple aux plus grands Potentats, mourut le 7. Septembre.

Le Maréchal de Villars en fut inconsolable: Il perdoit son Roi, son Maître, & son bienfaiteur.

Mr. le Duc d'Orléans mena Louis XV. au Parlement, où il fut reconnu & proclamé Roi, le Testament du feu Roi y fut lû, & Mr. le Duc d'Orléans fut déclaré Régent du Royaume pendant la minorité.

La Cour fut à Paris, & le Roi se tint à Vincennes.

L'avénement des Rois à la Couronne étant un temps de grace & d'am-

d'amniſtie, Mr. le Régent donna la liberté à tous les priſonniers détenus en priſon par Lettres de Cachet. 1715.

Mr. le Régent établit des Conſeils particuliers pour le gouvernement, outre celui de la Régence; il en établit pour le commerce, pour la marine, pour les affaires étrangeres, pour les affaires du dedans du Royaume, pour la guerre, & un de conſcience.

Le Maréchal de Villars fut nommé un des Conſeillers du Conſeil de Régence, & Préſident de celui de la guerre. Perſonne ne pouvoit mieux que lui s'acquitter de ces deux fonctions, étant d'un côté, par ſon génie & ſes lumieres, digne d'être conſulté, & de l'autre, ayant une connoiſſance parfaite de tout le Corps militaire, dont il avoit la confiance, & l'amour.

Il s'attacha d'abord à corriger les abus qu'il y avoit dans le militaire, à protéger les Officiers qui s'étoient le plus diſtingués à la guerre, & à leur procurer les graces qu'ils méritoient & qu'on avoit négligé juſqu'alors de leur aecorder.

Dans

1716. Dans ces deux années, il ne ſe
paſſa rien de rematquable, qui pût
1717. intéreſſer le Maréchal de Villars. Il
paſſa une partie du temps à ſa terre de Vaux-le-Villars, lorſque ſes fonctions de Conſeiller au Conſeil de Régence, & de Préſident à celui de la guerre, ne l'appelloient pas à Paris. On établit dans ce temps-là des billets d'Etat pour payer les dettes du Roi, & les arrérages dûs pour les penſions & appointemens.

1718. Il n'en fut pas de même cette année que la précédente, elle fût fertile en événemens dans le Royaume, & en Eſpagne. Nous commencerons par ceux d'Eſpagne.

On avoit vû au commencement de ce Siécle l'Eſpagne preſqu'aux abois par la révolte d'une partie de ſes Habitans. Ce Royaume auroit ſuccombé à la derniere guerre ſans le ſecours de la France; & on regardoit l'Eſpagne comme un Royaume hors d'état de pouvoir rien entreprendre, & que pluſieurs années de paix auroient peine à remettre.

Un

Un ſeul homme de plus, fit voir qu'on trouve dans un Royaume, par la maniere de le gouverner, des reſſources infinies, dans le temps même qu'on le croit le plus obéré. 1718.

Ce fut le Cardinal Alberoni, premier Miniſtre en Eſpagne, qui a rendu ſon nom fameux dans la poſtérité, par la face nouvelle qu'il donna à ce Royaume, & par le projet de trois entrepriſes à la fois, qui ſurprirent toute l'Europe, puiſque les forces de l'Eſpagne ne pouvoient égaler une ſeule des trois Puiſſances qu'elle voulut attaquer en même temps, par différens moyens : C'étoit l'Empereur, la France, & l'Angleterre. Avant de dire les motifs & raiſons de ces entrepriſes, on va parler de l'Auteur de ce projet, de ſon caractére, & de quelle maniere il eſt parvenu.

Le Cardinal Alberoni eſt Parmeſan, d'un eſprit vif, pénétrant, & d'un grand diſcernement; d'un génie porté au grand, & capable des plus grandes choſes; fertile en projets & en reſſources; homme d'ordre & de parole, ſacrifiant toujours ſon inté-

1718. rêt à ſa gloire, & qui a toujours cherché à s'attacher les plus grands génies; (ce qui a ſouvent procuré la gloire des Miniſtres, & ce qui étoit le plus grand mérite du Cardinal de Richelieu:) enfin l'on peut dire que ſon élevation eſt l'ouvrage de ſon génie & de ſon mérite, & il a en cela d'autant plus de gloire, qu'il eſt d'une naiſſance au-deſſous de la médiocre.

Il étoit parvenu à une Cure de Village en Italie, (que ſes parens regardoient comme une fortune pour lui,) lorſque le Duc de Vendôme y commandoit notre Armée. Il ſe fit bien-tôt connoître à ce Prince par les ſervices qu'il rendit pour faciliter les opérations de la Campagne.

Le Duc de Vendôme qui connut l'étenduë de ſon génie, & les ſervices qu'il pourroit lui rendre, l'obligea de s'attacher à lui. Il quitta ſa Cure, & l'on vit dès-lors l'Abbé Alberoni à la ſuite du Duc de Vendôme, qu'il ne quitta plus juſqu'à ſa mort.

Ce Prince étant mort en Eſpagne, l'Abbé Albéroni s'y trouva ſans Patron; mais un génie comme le ſien, ſçût

ſçût bien-tôt s'en procurer un autre. 1718.
Il avoit connu la Princeſſe des Urſins par le canal du Duc de Vendôme ; il s'attacha à cette Princeſſe, & s'en procura la protection & la confiance.

La Princeſſe des Urſins étoit toute-puiſſante en Eſpagne, par le crédit qu'elle avoit ſur l'eſprit du Roi, qui avoit pour elle une confiance entiere.

Le Roi d'Eſpagne étoit veuf, il vouloit ſe remarier : la Princeſſe des Urſins voyant qu'elle ne pouvoit l'empêcher, ſouhaitoit qu'il épousât de ſes mains une Princeſſe qui lui fût dévouée, & ne pût diminuer ſon crédit ſur l'eſprit du Roi.

L'Abbé Alberoni, à qui cette Princeſſe ſe confioit, lui propoſa de faire le mariage du Roi avec la Princeſſe de Parme, lui repréſentant qu'elle lui devroit ſon élévation, & ſeroit par conſequent obligée par reconnoiſſance de lui être dévouée, & de maintenir ſon crédit. La propoſition fut goûtée, & l'Abbé Alberoni envoyé ſecrétement à Parme pour trai-

ter

1718. ter de ce Mariage, qui fut bien-tôt arrêté.

Los-Balbaſos, Grand-d'Eſpagne de la premiere claſſe, fut envoyé à Parme pour la concluſion & pour conduire la Princeſſe en Eſpagne : l'Abbé Alberoni y revint avec elle.

L'on n'aura pas de peine à croire que cette Princeſſe, qui avoit l'obligation de ſon mariage à l'Abbé Alberoni, n'eût toute confiance en lui.

Dans le voyage, il inſtruiſit la Princeſſe de Parme du pouvoir de la Princeſſe des Urſins ſur l'eſprit du Roi d'Eſpagne, & qu'elle n'en pourroit avoir autant, qu'après avoir détruit celui de cette Princeſſe.

La Princeſſe de Parme avoit trop de lumieres pour ne pas voir que ſon intérêt demandoit de ſuivre ce conſeil; auſſi dès qu'elle fût en Eſpagne, la Princeſſe des Urſins fut diſgraciée & renvoyée hors du Royaume.

L'Abbé Alberoni ſe vit par-là ſeul en poſſeſſion de la confiance de la Reine d'Eſpagne, qui lui donna des marques éclatantes de ſa reconnoiſ-

ſance,

ſance, en le faiſant parvenir au Cardinalat ; & ayant connu l'étendue de ſon genie & de ſes lumieres, elle le fit nommer par le Roi premier Miniſtre en Eſpagne. 1718.

Dès qu'il fût premier Miniſtre, on vit un grand changement dans ce Royaume, par l'ordre & l'arrangement qu'il y mit dans les Finances, qui avoient été juſqu'alors dans un grand deſordre.

Depuis la mort de Louis XIV. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, avoit fait un Traité de la France avec l'Empereur, l'Angleterre, & la Hollande : c'eſt ce qu'on appelle la Quadruple alliance. Le Cardinal Alberoni regarda cette Quadruple alliance comme contraire aux intérêts du Roi ſon maître.

Il fit dès-lors le projet d'attaquer l'Empereur en Italie, pour y rattraper les Etats qui avoient appartenu à la Couronne d'Eſpagne, & qui avoient été cédés à l'Empereur à la derniere paix ; & pour empêcher qu'il ne pût être ſecouru par la France & par l'Angleterre, & pour diminuer

1718. nuer ſes forces, il projetta de faire diverſion en France & en Angleterre, & d'obliger le Turc d'attaquer l'Empereur ; & comme il avoit beſoin du Duc de Savoye pour faciliter ſon entrepriſe ſur le Milanez, ce Prince promit de l'aider.

La diverſion qu'il vouloit faire en France, c'étoit d'y fomenter un ſoulèvement contre la Régence, pour s'en rendre maître ſous le nom du Roi d'Eſpagne ; & comme il arrive ordinairement que dans les minorités il y a bien des mécontens, il y en eut qui ſe prêterent à ſes deſirs ; & ſur-tout en Bretagne.

Celle qu'il vouloit faire en Angleterre, étoit une deſcente en Ecoſſe, & un débarquement de Troupes dans ce Pays, pour y ſoûtenir le parti du Roi Jacques, & y allumer par-là une guerre civile. La Flotte deſtinée pour ce débarquement devoit, au retour, en faire un autre en Bretagne.

On vit éclore ces trois entrepriſes à la fois. Une Flotte partit d'abord pour l'expédition d'Italie. Le Duc de

.e Savoye ne jugea pas à propos de 1718.
'y prêter, comme il avoit fait espé-
er; le Turc ne tint point parole:
 ne pouvant débarquer en Italie,
n fut en Sicile, où les Peuples se
éclarerent pour les Espagnols, &
'Empereur eut bien de la peine dans
a suite à les en faire sortir.

En même temps une autre Flotte
artit pour l'Ecosse; mais elle ne put
 parvenir, ayant été dispersée par
es vents. En France, la mine fut
ventée & n'eut qu'un mauvais suc-
ès pour ceux qui s'y étoient prêtés,
 le Prince de Cellemare, Ambassa-
leur d'Espagne à Paris, qui étoit
hargé de ménager cette entrepri-
e, fut conduit & renvoyé en Es-
agne.

C'est ainsi qu'échouerent ces trois
grandes entreprises qui surprirent tou-
e l'Europe, & qui auroient causé
ien du sang répandu si elles avoient
éüssi.

C'est aussi dans cette même année
que prit naissance cet autre événe-
nent, qui causa de si grands change-
nens dans les Finances du Royaume,
&

1718. & dans celles des particuliers ; événement où quelques-uns s'enrichirent, mais où le plus grand nombre fit de grandes pertes.

On voit bien qu'on veut parler du ſiſtême de Law, on ne l'oubliera jameis dans le Royaume, & la poſtérité aura peine à croire ce qu'on vit arriver en France dans ce temps-là. On croit devoir parler un peu du caractére de cet Homme qui a fait tant de bruit.

Law étoit Ecoſſois, bien fait de ſa perſonne, & d'une figure prévenante, ayant beaucoup d'eſprit, mais de ce eſprit ſéduiſant; généreux, entreprenant & fort déſintéreſſé; car il ſortit du Royaume moins riche qu'il n'y étoit entré ; habile à combiner & pour toutes ſortes de ſupputations fertile en projets, & encore plus en idées.

Le commerce d'Angleterre, qui eſt pour la plus grande partie fondé ſur la confiance, & qui ſe fait en papier, par billets de banque, billets de l'échiquier & reviremens de parties donna à Law l'idée de ſon ſiſtême

Aprè

Après l'avoir conçu, supputé, & en avoir dirigé toutes les opérations, il vint en France sous le ministére de M. de Chamillard, proposer à ce Ministre son systême. 1718.

Chamillard eut avec lui plusieurs conférences à ce sujet. Ce Ministre ne goûta pas le systême; mais il profita de cette idée pour établir des billets de Monnoie qu'on vit alors.

Ensuite Law alla dans plusieurs Cours proposer son Systême, qu'on ne voulut point recevoir; mais il donna dans le jeu, où il gagna de grosses sommes.

Il revint en France cette année 1718. Il parvint à avoir audience du Duc d'Orléans, à qui il proposa son Systême. Ce Prince le goûta; mais la difficulté qu'il y trouvoit, étoit de pouvoir attirer la confiance du public; & l'engager à porter son argent à une banque, pour le troquer contre du papier.

Law assuroit que le public donneroit là-dedans, & il offrit d'en faire l'essai & l'épreuve en établissant une banque à ses frais & dépens, proposant

1718. que ſi elle réüſſiſſoit, on en établiroit une Royale, & qu'on commenceroit après, les opérations de ce Syſtême, dont la banqueé toit le fondement.

Le Duc d'Orléans accepta cette offre; le lieu deſtiné à tenir cette banque fut l'Hôtel du Maine, & l'on vit paroître cette année les premiers billets de banque.

Au mois de Septembre le Duc d'Orléans ſupprima les Conſeils qu'il avoit établis au commencement de la Régence, & remit les choſes ſur le même pied qu'elles étoient ſous le dernier régne, où les affaires du Royaume étoient dirigées par des Miniſtres & Secretaires d'Etat. Le Marquis de la Vrilliere eut le Clergé; le Comte de Maurepas, la Marine; le Blanc, la Guerre; & l'Abbé du Bois, les affaires étrangeres.

Le Maréchal de Villars ſe trouva, par ce nouvel arrangement, délivré des ſoins que lui donnoit ſa Préſidence au Conſeil de guerre.

L'entrepriſe dont on vient de parler, de l'Eſpagne ſur la France, & le

le renvoi de l'Ambaſſadeur, cauſa une 1718.
diviſion entre ces deux Royaumes
qui faiſoit craindre une prochaine
guerre; le Manifeſte du Roi d'Eſ-
pagne qui parut à la fin de cette an-
née, fit paſſer de la crainte à la cer-
titude.

Cette année eſt remarquable par 1719.
le progrès du Syſtême de Law, &
par la guerre que nous fûmes obligés
d'avoir contre l'Eſpagne.

A l'égard de cette guerre, elle fut
d'autant plus ſinguliere, que la Fran-
ce fut, malgré elle, obligée de la fai-
re à l'Eſpagne, qui ne la vouloit pas
non-plus, & qui n'oppoſa qu'une foi-
ble défenſe.

L'union que nous avions contrac-
tée par la Quadruple alliance, avec
l'Angleterre rendoit les intérêts com-
muns entre ces deux Etats.

L'Angleterre piquée contre l'Eſ-
pagne de l'entrepriſe qu'elle avoit
voulu faire en Ecoſſe, obligea la
France de tirer raiſon de celle qu'el-
le avoit voulu faire dans ce Royau-
me, & de déclarer la guerre à l'Eſ-
pagne.

1719. Le motif paroiſſoit légitime, & on ne pouvoit refuſer cette demande ſans ſe déclarer ſuſpect & d'intelligence avec l'Eſpagne, & donner un légitime prétexte de rupture avec l'Angleterre. Nous fûmes par-là forcés à faire la guerre, & l'Angleterre même ne pouvoit ſe perſuader qu'elle fût réelle. Elle envoya un homme de confiance à l'Armée, pour être préſent à toutes les opérations de la Campagne, & voir ſi ce n'étoit pas un jeu.

Cette réſolution priſe, on ſe prépara pour attaquer l'Eſpagne du côté de Bayonne. Le Duc d'Orléans propoſa le commandement de l'Armée au Maréchal de Villars; mais il s'en excuſa, & dit à ce Prince :

» Votre Alteſſe Royale me fai
» trop d'honneur : Si le Roi n'avoi
» pas d'autre Général que moi, j
» m'en chargerois volontiers, pou
» ne pas laiſſer le ſervice de Sa Majeſ
» té en ſouffrance; Il ne me convien
» guéres de ſervir contre l'oncle d
» mon maître, qui m'a comblé d
» graces & de bienfaits; d'ailleurs
» comm

comme cette guerre ne sera pas « 1719.
fort vive, ni difficile à faire, vous «
trouverez bien des Généraux qui «
s'en acquitteront aussi bien que moi, «
& qui n'auront pas ma délicatesse. «

Le Maréchal de Berwick eut le commandement de cette Armée. Nous fimes dans cette Campagne les Siéges de Fontarabie, & de St. Sebastien, que l'on prit; après quoi le Maréchal de Berwick alla faire le Siége de Roses en Catalogne. Les Convois pour ce dernier Siége venoient par mer, & une tempête fit périr une partie des bâtimens qui les portoient. Cela, joint aux pluyes continuelles qu'il fit, obligea le Maréchal de Berwick à lever le Siége, & d'abandonner cette derniere expédition, par où finit cette Campagne.

Le Systême de Law mit en mouvement tout le monde cette année, & l'on en fut plus occupé que de la guerre d'Espagne.

La banque qu'avoit établi Law à ses frais & dépens à l'Hôtel du Maine, s'accrédita, & le public y eut confiance; ce qui détermina le Duc

1719. d'Orléans à commencer les opérations de ce Syſtême. La Banque de Law fut établie en Banque Royale, & miſe à l'Hôtel de Nevers: On établit une Compagnie de Commerce, ſous le nom de Compagnie d'Occident; l'on créa nombre de billets de banque, pour les donner à ceux qui viendroient porter leur argent à la banque, lequel argent y reſtoit, pour faire face, & payer tous les billets qu'on préſenteroit; & pour donner plus de faveur aux billets, & les faire préférer à l'argent, on fit pluſieurs variations ſur les eſpeces, en les faiſant augmenter & diminuer fréquemment; & l'on ordonna qu'en payant les deniers royaux en billets de banque, on les prendroit à dix pour cent de profit ſur l'argent; que ces billets auroient cours dans le commerce, & qu'on ſeroit obligé de les recevoir en payement.

Ce débouché pour les billets, l'avantage qu'on leur donnoit ſur l'argent, & celui que les particuliers trouvoient d'en avoir, évitant par là les diminutions ſur les eſpeces, qui

étoient

étoient fréquentes ; & la facilité avec laquelle on en étoit payé à la banque quand on vouloit ; tout cela donna un si grand crédit & faveur aux billets, que tout le monde en voulut avoir, & qu'on alloit en foule à la banque porter son argent. On avoit établi des Bureaux de banque pour les Provinces à toutes les Monnoyes. 1719.

On créa en même temps un certain nombre d'Actions sur la Compagnie d'Occident, dont on délivra une partie en payement des billets de l'Etat, (dont on a déja parlé,) sur le pied de 500. liv. chacune : avec une Action on se trouvoit avoir part au profit qui feroit cette Compagnie.

L'idée que le public eut du gain qu'elle feroit, fit desirer à tout le monde d'avoir des Actions : elles n'étoient au commencement qu'à 500. livres ; elles augmenterent du double, & monterent tous les jours plus haut.

Alors on n'entendit parler que des gains considérables qu'on faisoit aux Actions ; il n'étoit bruit que des fortunes qu'on y faisoit ; quantité de gens

1719. avoient paſſé rapidement & tout d'un coup de l'indigence à la plus grande opulence ; & l'on faiſoit là-deſſus des contes qui, quoique vrais, ne paroiſſoient pas vraiſemblables ; & la poſtérité aura même peine à croire ce qu'on vit arriver à Paris dans ce temps-là.

Paris, quoiqu'une des plus grandes Villes du monde, avoit peine à contenir les étrangers qui y venoient de toutes les Provinces du Royaume & de tous les endroits de l'Europe ; on n'y trouvoit point de logement ; les vivres y étoient d'une grande cherté ; tout ſe vendoit hors de prix ; nonobſtant cela on venoit en foule de tous côtés pour avoir des Actions : terres, capitaux, charges, maiſons, vaiſſelle d'argent tout ſe vendoit pour en acheter ; les Seigneurs même de la Cour furent les premiers à en avoir.

Il n'y eut que le Maréchal de Villars qui n'en voulut jamais prendre. Les exemples qu'on lui citoit, & tout ce qu'on pût lui dire là-deſſus, ne purent le tenter ; au-contraire, il

ne

ne pouvoit approuver ces opérations, 1719.
& il disoit toujours, que cette quantité de fortunes rapides, annonçoit la prochaine ruine du Royaume, si on ne les arrêtoit; qu'une seule personne ne pouvoit s'enrichir de cette maniere, sans qu'il y en eût plusieurs autres de ruinées; que le nombre des perdans seroit toujours le plus grand; & qu'il étoit plus sûr de ne pas jouer à un jeu, où l'on hazardoit une réalité contre une idée.

Le Duc d'Orléans qui avoit approuvé & autorisé le systême de Law, qui ne pouvoit se soûtenir que par la confiance publique, apprenant les discours du Maréchal de Villars, qui n'avoit jamais voulu prendre des Actions, & craignant que cela ne portât préjudice à cette confiance si nécessaire, donna ordre à Law d'aller lui-même voir le Maréchal de Villars pour lui parler, l'obliger à penser différemment sur son systême, & l'engager à prendre des Actions.

Law fut chez le Maréchal de Villars; il lui dit, qu'il avoit eu le chagrin d'apprendre que son systême n'a-

1719. voit pas ſon approbation ; qu'il venoit le juſtifier dans ſon eſprit, & lui en rendre compte, pour lui en donner une idée favorable, qui pût le faire changer de ſentiment, & l'obliger à prendre des Actions, afin qu'il ne fût pas le ſeul Seigneur du Royaume qui n'en eût pas ; & que c'étoit la ſeule choſe qui manquoit à la gloire de ſon ſyſtême.

Le Maréchal de Villars lui répondit : Qu'il étoit vrai qu'il ne l'avoit jamais approuvé, parce que les opérations qu'il en voyoit, quoique favorables pour certains particuliers, lui paroiſſoient préjudiciables au public ; que ſon ſentiment là deſſus, pouvoit venir de ce qu'il n'avoit pas peut-être bien compris ſon ſyſtême ; qu'il lui ſeroit obligé s'il vouloit bien le lui expliquer en détail, pour voir s'il devoit penſer différemment.

Voici le diſcours que lui tint Law pour lui expliquer ſon ſyſtême ; diſcours qu'on a cru devoir rapporter ici, afin de faire mieux connoître le juſteſſe des objections que lui fit le Maréchal de Villars, & donner une idée

idée de ce système que tout le monde a vû, & dans lequel on est entré sans même l'avoir bien connû. 1719.

Law lui dit : l'Etat est obéré « par la multiplicité des dettes dont « il se trouve surchargé ; & le Roi « se trouve par là hors d'état de soutenir « une guerre, s'il lui en survenoit « une ; d'ailleurs le Commerce, « qui est l'ame d'un Royaume, se « trouve ruiné dans-celui-ci. Par les « opérations de mon système, je « rétablis d'abord en France le Commerce, « que je réduis en un seul « corps, où tout le monde peut « avoir part & profit, & j'établis une « societé de négoce entre ce Royaume, « celui d'Angleterre, & la « Hollande, ce qui rendra encore » plus solide la paix avec ces Etats ; « je procure au Roi un fonds de 300. « millions, qui le mettra en état « d'entreprendre ce qu'il jugera à propos ; « & finalement je liquide & paye « toutes les dettes de l'Etat. «

Après vous avoir exposé les « trois points de vuë où aboutit mon « projet, il ne reste qu'à vous faire «

 voir «

1719. » voir les moyens que je prens pour
» y parvenir, afin de vous convaincre
» de l'utilité & de l'avantage
» que le Roi & le Royaume retireront
» de mon ſyſtême, & de la
» poſſibilité qu'il y a de l'éxécuter.

» D'abord j'établis une Banque
» Royale où tout le monde peut mettre
» ſon argent en dépôt ; pour cet
» argent on donne des billets payables
» à vuë, de la même ſomme
» qu'on remet à la Banque, & l'on
» crée pour cet effet 300. millions
» de Billets, appellés Billets de Banque :
» il ſera établi que les Particuliers
» pourront ſe liquider, &
» payer leurs dettes avec ces Billets,
» qui auront cours & caractére de
» monnoye, & qu'on ne pourra refuſer :
» qu'en payant les Droits
» Royaux avec ces Billets, on payera
» dix pour cent de moins.

» Voilà ce qu'on a déja fait, &
» ce qui fait prendre aux billets le
» deſſus ſur l'argent. Tout le monde
» s'empreſſe comme vous voyez,
» de porter ſon argent à la Banque
» pour avoir des billets ; & pour

» la

la commodité des Particuliers on a « 1719.
établi dans les Provinces des Bu- «
reaux de Banque à toutes les Mon- «
noyes. »

Par cette opération, les 300. «
millions de billets de banque créés, «
se trouveront bien-tôt dans le «
public, & la Banque en possession «
des trois-cent millions d'es- «
peces, qu'elle gardera sans aucun «
divertissement, pour pouvoir faire «
face à tous les Billets de Banque «
qu'on viendra présenter pour être «
payés. «

Après avoir fait cette opéra- »
tion pour l'établissement de cet- «
te Banque & de ces billets, on «
vient à l'établissement du Com- «
merce. «

Le Commerce est ce qui est le «
plus nécessaire à un Royaume pour «
le faire fleurir, & le rendre ri- «
che; mais de la maniere dont il «
se fait en France, le public ne «
s'en ressent guéres; pour le sou- «
tenir & lui donner faveur, on «
donne des priviléges & avantages «
à des Villes maritimes, & autres «
dans

1719. » dans le Royaume qui ſont propres
» pour le négoce ; ce qui rend ces
» Villes opulentes par les richeſſes
» qu'acquierent ceux qui les habi-
» tent ; mais les autres Villes y
» profitent peu ; on établit même
» des Foires qu'on rend franches &
» éxemptes de tous droits, on inſti-
» tuë des Manufactures : tout cela,
» il eſt vrai, eſt néceſſaire au Com-
» merce ; mais il ne procure pas un
» avantage général au Royaume. Cela
» eſt d'autant plus vrai, que plus
» l'on s'éloigne dans le Royaume
» de ces Villes commerçantes, plus
» vous y trouvez de miſere & de
» pauvreté.

» Il n'en eſt pas de même en
» Angleterre & en Hollande. Si dans
» ces deux Etats on ne ſuivoit pour
» le commerce, que les mêmes
» maximes de France, ils ne ſe-
» roient pas ſi riches qu'ils ſont.
» Il y a des Compagnies de com-
» merce, où ceux qui n'ont pas
» les talens propres pour y agir,
» peuvent y avoir part en prenant
» des Actions ſur ces Compagnies.

» De

De cette maniere tout le monde « peut avoir part au commerce, ce « qui est un avantage pour le pu- « blic, & ce qui rend un Pays riche « & opulent. « 1719.

Vous sçavez Monsieur qu'une Ac- « tion, en terme de commerce, est « une portion qu'on a sur la so- « cieté d'une Compagnie, sur la- « quelle on ne peut répéter le fonds, « mais qu'on trouve facilement à ven- « dre quand on veut, ce fonds étant « un effet recherché dans les pays de « commerce. «

. Au moyen de cette Action, on « a une part & portion sur le gain « que produit le commerce de cette « Compagnie, qui devient plus ou « moins grand, suivant les profits « qu'elle fait; & la répartition qu'on « en fait tous les six mois, est ap- « pellée Dividende. «

Pour vous donner une idée » de l'avantage qu'on a d'avoir des « Actions, j'aurai l'honneur de vous « dire qu'il est arrivé plusieurs fois « en Hollande, qu'une Action qui « n'avoit coûté que cinq à six mille « livres «

1719. » livres, a rapporté plus de deux » mille livres de Dividende ; & l'on » n'a jamais vû dans ce Pays-là, même » dans les plus mauvais temps, » qu'une Action n'aye pas produit » plus de dix pour cent.

» Après vous avoir fait voir l'a- » vantage & l'utilité qu'il y a d'éta- » blir dans le Royaume un com- » merce où tout le monde puisse » avoir part ; je vous dirai que mon » projet est, d'établir en France une » Compagnie, où tout le commerce » du Royaume puisse être réüni, » qui sera chargée des Fermes du » Roi, & qui pour cet établissement » donnera à Sa Majesté 300. millions » d'Actions.

» De ces 300. millions d'Actions, » le Roi en gardera 150. millions » pour les opérations dont je vous » rendrai compte ensuite ; & les cent » cinquante millions restant, Sa Ma- » jesté les donne en payement des » Billets de l'Etat à 500. liv. chaque » Action.

» Ensuite j'établis un lieu, pour » que le public puisse faire le négo- » ce

ce de ces Actions ; la ruë Quin- « 1719.
quempoix a été choisie pour cela, «
comme la plus propre, par rap- «
port à la quantité des Banquiers, «
& Agens de Change qui y logent. «

Toutes ces opérations faites, «
je choisis quarante courtiers de «
Change, sûrs, habiles & fidéles, «
dont il y en a vingt qui ne con- «
noissent pas les vingt autres: Je «
distribue à vingt de ces courtiers, «
à l'insçû des autres, un million «
d'Actions de celles du Roi, & «
leur donne ordre de ne les ven- «
dre qu'à six cent livres cha- «
cune. «

Je distribue de la même ma- «
niere aux autres vingt courtiers, «
des billets de banque pour m'a- «
cheter la même quantité d'Actions «
que j'ai donné aux autres, avec «
ordre d'en donner jusqu'à six cent «
livres de chacune. «

Ces quarante Courtiers vont à la «
ruë Quinquempoix : Ceux qui ont «
les Actions cherchent à les ven- «
dre, & en veulent 600. livres; «
les autres qui ont les Billets, les «
achetent «

1719. » achetent à 600. livres: voilà qui » donne le prix à la place, & fait » monter les Actions à 100. livres » de plus.

» Le soir ces 40. courtiers me » rapportent les Actions, & les bil- » lets que je leur avois donné: Ceux » à qui j'avois remis les Actions, » me rapportent les billets, & les » autres les Actions.

» Je continue tous les jours la » même opération, jusqu'à ce que » j'aye fait monter les Actions à » deux-mille livres: Alors je fais » vendre pour 30. millions des Ac- » tions du Roi, qui produiront qua- » tre-vingt-dix millions de profit, » dont j'employe soixante au paye- » ment des dettes de l'Etat.

» Les 30. millions restans de pro- » fit, je les garde pour racheter les » 30. millions d'Actions du Roi ven- » duës; parce que par le même » moyen, ayant fait baisser les Ac- » tions jusqu'à mille livres, je rache- » te à ce prix les Actions que j'avois » fait vendre.

» Par

Par ces opérations réïtérées plu- « 1719.
ſieurs fois, & qu'on appelle trico- «
tages, je trouverai le ſecret de «
liquider toutes les dettes de l'E- «
tat, ſans qu'il en coûte un ſol au «
Roi. «

Au-contraire Sa Majeſté y ga- «
gnera un fonds de 300. millions «
d'eſpeces qu'elle a dans ſa Banque; «
parce qu'après avoir payé les det- «
tes de l'Etat, je retirerai par le «
même moyen les 300. millions de «
Billets de Banque qui ſont dans le «
Public, en vendant pour cette ſom- «
me des Actions du Roi, après les «
avoir fait monter. «

Par ce moyen les dettes du Roi «
ſe trouveront payées, Sa Majeſté «
aura un fonds de 300. millions «
d'eſpeces; tout le commerce du «
Royaume ſera réüni dans une ſeu- «
le Compagnie, où tout le monde «
aura intérêt par rapport aux Ac- «
tions, qui ne pourront que porter «
un profit conſidérable. L'on éta- «
blira un commerce par révire- «
ment des parties de cette Banque «
avec celles de Hollande & d'An- «
gle- «

1719. » gleterre, ce qui ſera un grand
» avantage pour le commerce de
» France.

» Voilà Mr. ce que c'eſt que mon
» Syſtême, & le détail de ce qu'il
» faut faire pour parvenir au but
» que je me propoſe. L'empreſſe-
» ment du public pour avoir des
» Actions, la prompte réüſſite de tou-
» tes les opérations que j'ai faites
» juſqu'à préſent, doit faire préſumer
» du ſuccès juſqu'à la fin.

» J'eſpere qu'après avoir vû l'uti-
» lité & l'avantage que le Roi;
» l'Etat, & le Royaume acquerront
» par mon Syſtême, vous voudrez
» bien lui être un peu plus favora-
» ble, & l'autoriſer de votre ſuffrage
» en prenant des Actions.

Après qu'il eût fini de faire tout ce détail, le Maréchal de Villars, lui dit. » L'idée que vous venez
» de me donner de votre Syſtême,
» eſt bien différente de celle que
» j'en avois: Je penſois que les Bil-
» lets de Banque n'étoient, à propre-
» ment parler, que le prélude de vo-
» tre projet, pour pouvoir, par
» l'éxacti-

l'éxactitude qu'on auroit à les payer « 1719.
à la Banque, attirer la confiance «
du public, qui est la base & le «
fondement de votre Systême; que «
pour les dettes de l'Etat, que «
vous projettez de payer, vous «
prendriez jusqu'à l'entier payement «
de ces dettes, une moitié, un tiers, «
ou un quart sur tous les profits «
que feroit cette Compagnie que «
vous établissez, pour réunir à un «
seul corps tout le commerce du «
Royaume. «

Ce que vous venez de me dire «
me fait voir les choses différem- «
ment. L'établissement de ces Bil- «
lets de Banque me paroît une chose «
trop sérieuse pour être regardée «
comme le prélude de votre pro- «
jet, dès que vous avez intention, «
au moyen du tricotage, de retirer «
ces Billets du public & d'en gar- «
der l'argent. «

A l'égard du payement des det- «
tes de l'Etat, vous prétendez «
les payer en Billets de Banque, «
& retirer après ces Billets, en «
vendant des Actions du Roi: cela «
ne «

1719. » ne me paroît pas avantageux au
» public ni au Royaume, de mê-
» me que le commerce de France
» réüni dans une ſeule Compagnie,
» qui s'enrichira aux dépens du pu-
» blic.

» Trouvez bon, je vous prie, que
» je vous faſſe là-deſſus part des diffi-
» cultés que j'y trouve; commen-
» çons par les Billets.

» Vous ne pouvez diſconvenir
» que l'ame du commerce eſt la cir-
» culation des eſpeces. Vous éta-
» bliſſez 300. millions de Billets de
» Banque, pour leſquels on vient
» vous porter avec empreſſement à
» la Banque 300. millions d'eſpeces;
» vous n'avez pas plutôt cet argent,
» que pour pouvoir le garder, vous
» cherchez le moyen de retirer ces
» Billets: dès que vous les avez re-
» tirés; voilà 300. millions d'eſpeces
» qui ſont au Roi, qu'il garde dans
» ſes coffres comme un fonds néceſ-
» ſaire en cas de beſoin.

» Suppoſé qu'il y eût 900. millions
» d'eſpeces qui circulaſſent dans le
» Royaume, n'eſt-il pas vrai de dire
» qu'en

qu'en voilà un tiers de moins qui « ne circule plus, ce qui eſt un préju- « dice au commerce & au public. «

Pour ce qui eſt des dettes de « l'Etat, vous comptez de les payer « en Billets de Banque, que vous « retirerez du public par la vente « des Actions du Roi, & par le mê- « me moyen vous retirerez enſuite ces « Billets : Il ne reſtera donc au pu- « blic que des Actions, dont il ne « pourra être payé du fonds, pour « lequel on n'a aucune ſûreté, & « qui n'eſt fondé que ſur une idée « qui peut aiſément changer & ſe dé- « truire. Le revenu de ces Actions eſt « de la même nature que ces fonds, « il eſt incertain, caſuel, & peut « manquer au moindre événement : « alors le public ſe trouvera chargé « d'Actions & ruïné.

Il me ſemble qu'il ſeroit plus « avantageux au Royaume, pour « payer les dettes de l'Etat, que le « Roi, lorſqu'il a cent millions de « ſes revenus dans ſes coffres, aug- « mentât les eſpeces du double de « leur valeur, qu'il employât ce qu'il « gagne- «

1719. » gagneroit par cette augmentation, » au payement des dettes, & remit » après les especes à la valeur où » elles étoient. Faisant cela tous les » ans, dans peu l'Etat se trouveroit » liquidé. Il est vrai que cette opé» ration seroit ruïneuse au public ; » mais elle ne le seroit pas tant que » celle que vous projettez de faire ; » Par celle-ci, on ne perdroit que » la moitié ; mais par la vôtre, on » perdra tout, & il ne restera que » du papier.

» Vous regardez comme un avan» tage de procurer au Roi un fonds » de 300. millions d'especes, & l'ac» quittement des dettes de l'Etat ; » mais je ne le regarde pas comme tel » dès qu'il est ruïneux au Royaume ; » car la richesse d'un Roi consiste » dans celle de ses sujets.

» Ne croyez pas aussi que le pro» grès qu'a votre Systême au com» mencement, soit une preuve de » son succès jusqu'à la fin : Le Fran» çois aime la nouveauté, le mer» veilleux le frappe & le séduit ; » mais la réfléxion le lui fait bien-tôt

» aban-

abandonner ; par la même raiſon , « 1719.
ne comptez pas pouvoir conſerver «
long-temps la confiance qu'on vous «
fait paroître au commerce du Ro- «
yaume, que vous voulez réünir dans «
une ſeule Compagnie. «

Ainſi tout bien éxaminé , loin «
de pouvoir changer de ſentiment, «
je perſiſte à croire que ce Syſtême ne «
ſçauroit produire rien de bon, & «
à ne vouloir pas prendre des Acti- «
ons, pour ne pas me prêter à des «
idées, quelque profit que j'y puiſſe «
avoir ; & d'ailleurs je n'ambition- «
nerai jamais de profiter par de ſem- «
blables voies. «

Law rendit compte au Duc d'Orleans du peu de ſuccès qu'avoit eu ſa viſite. Ce Prince dit le lendemain au Maréchal de Villars :

Je ſçai que Law a été vous voir, «
dans le deſſein de vous convertir «
pour ſon Syſtême ; que toutes les «
bonnes raiſons qu'il prétend vous «
avoir dites, n'ont pû opérer votre «
converſion, qu'il n'a pû vous don- «
ner la foi pour les Actions, & que «
vous refuſiez d'en prendre : J'en ſuis «

1719. » d'autant plus surpris, qu'il y a de » grands profits à faire, & qu'il a » parû que vous ne haïssiez pas » l'argent.

Il est vrai, mon Prince, lui répondit le Maréchal de Villars, *que j'ai aimé l'argent; mais c'étoit celui des Ennemis du Roi, & non pas celui de ses Sujets.*

On commença à la fin de cette année à traiter de la paix entre la France & l'Espagne; mais on étoit moins occupé de la paix que du sistême de Law, qui faisoit tous les jours des progrès inoüis.

1720. Les Finances du Royaume sembloient prendre une tournure si favorable, au moyen du systême, qu'il paroissoit juste de récompenser l'Auteur de ces heureux changemens; aussi vit-on au commencement de cette année, le fameux Law nommé Controleur-général des Finances.

Le Maréchal de Villars fut le voir pour le féliciter. Après les premiers complimens, Law lui dit: » Quoi, » M. le Maréchal, vous ne voudrez » jamais vous rendre? Serez-vous

« tou-

toujours le ſeul à ne vouloir pas « 1720.
approuver, ce que tout le monde «
continue à rechercher avec tant «
d'empreſſement ? «

Je penſe toujours de même, lui «
répondit le Maréchal de Villars; «
& cet empreſſement du public, ne «
fait que me confirmer dans mon «
ſentiment, avec d'autant plus de «
raiſon, que vous menez les choſes «
trop vîte, pour qu'elles puiſſent «
ſubſiſter: Vous voilà Mr. à pré- «
ſent au timon, prenez y garde, «
vous avez à faire à des chevaux «
fougueux qui vous feront verſer. «

La paix ſe conclut au commencement de cette année entre la France & l'Eſpagne; & une des principales conditions de la paix, fut le ſacrifice que fit l'Eſpagne de ſon premier Miniſtre, auquel ſeul on attribua la cauſe de la derniere guerre. Les Grands d'Eſpagne même, jaloux de ſon élévation, s'y prêterent; & le Cardinal Alberoni fut renvoyé en Italie. En y allant, il paſſa par la France, où il fut conduit, comme un homme ſuſpect, depuis ſon en-

1720. trée dans le Royaume jusqu'à sa sortie.

Le progrès qu'avoit eu le Systême de Law l'année derniere & les premiers jours de celle-ci, occasionna à plusieurs particuliers cette impatience naturellement attachée à la Nation Françoise ; ils souhaiterent de voir promptement toutes les opérations de ce Systême.

Ils gagnerent là-dessus le Duc d'Orleans, en lui faisant entendre que Law étoit assez habile, pour faire d'un coup de main ce qu'il projettoit de ne faire que successivement, pour maintenir plus long-temps sa faveur.

Ce Prince porté au bien du Royaume, & qui languissoit de voir la fin de ce Systême, qu'il espéroit devoir procurer un grand avantage, se laissa séduire & prévenir par ces discours. Law eut beau représenter que si l'on prématuroit les opérations de son Systême, on l'énerveroit de manière qu'il ne pourroit réüssir ; il ne fut pas écouté, ses discours furent regardés comme suspects, & l'on vit alors paroître au commencement de cette année un Ar-

Arrêt du Conseil, pour le rembour- 1720.
sement de toutes les dettes de l'Etat, & de l'Hôtel-de-Ville de Paris, en billets de Banque.

Pour faire ces remboursemens, il fallut créer de nouveaux billets de Banque pour les donner en payement. Par cette création & ces remboursemens, il se trouva dans le public quatre fois plus de billets qu'il n'y avoit de fonds à la banque.

Les Actions étoient montées au-dessus de neuf-mille livres. Ces mêmes particuliers, voyant que cette multiplicité de billets feroit baisser les Actions dont ils étoient farcis, & qu'ils alloient par consequent porter la peine de leurs mauvais conseils; pour éviter ce malheur, ils firent entendre au Duc d'Orleans, que si les Actions venoient à diminuer, les particuliers qui en étoient chargés se rebuteroient, & perdroient la confiance, ce qui feroit échouer le Systême dont la confiance étoit la base.

Sur cela, il fut résolu que la Compagnie des Indes, (c'est ainsi qu'on appelloit la Compagnie d'Occident) ache-

1720. acheteroit les Actions à dix mille livres.

Law eut beau se récrier, cela fut inutile ; l'Arrêt parut peu de jours après.

Pour faire ces achats, autre création de billets de Banque, de sorte que par ces deux dernieres opérations, il se trouva dans le public dix fois plus de billets de Banque, qu'il n'y avoit de fonds en especes à la Banque.

Law se trouva alors dans de grands embarras; on alloit en foule à la Banque chercher de l'argent, il n'y en avoit pas assez pour payer tous les billets qu'on pouvoit présenter. Comment obvier à cette difficulté ? L'augmentation des especes fut le premier remède dont on se servit : il ne fut pas suffisant, il fallut avoir recours à un moyen singulier, & dont on n'avoit jamais oüi parler, qui étoit de défendre à tout particulier d'avoir chez soi plus de 500. liv. d'argent.

Ce dernier expédient ne fut pas salutaire aux billets, les choses défenduës sont les plus recherchées :

L'on alloit à la Banque chercher en dé- 1720.
tail, 500. livres chaque fois, ce qu'on ne pouvoit avoir dans une ſeule.

On ſe vit à la fin forcé d'ordonner une diminution ſur les billets de Banque par l'Arrêt du 20. May.

Cet Arrêt fut funeſte au ſyſtême, puiſqu'il ſappa l'édifice par le fondement, en perdant la confiance. On s'apperçut bien-tôt du mal qu'il cauſoit, on voulut le réparer en révoquant l'Arrêt; mais cela fut inutile, le coup étoit porté, & avoit pénétré trop avant.

On fut obligé de fermer la Banque. Cela fit crier le public. Pour appaiſer les murmures, l'on paya tous les matins à l'Hôtel de la Compagnie des Indes des billets de dix livres ſeulement.

Dans ce temps-là le Maréchal de Villars ayant trouvé Law au Palais Royal chez le Duc d'Orleans, il lui dit: Hé bien, M. Law, *me ſolliciterez-vous encore à prendre des Actions?*

Law lui répondit: Vous aviez »
raiſon de me dire que ces chevaux »

 fou-

1720. » fougueux me feroient verſer : leur » impatience a fait prématurer les » opérations de mon Syſtême ; par » là on l'a ſi fort défiguré, que j'ai » moi-même peine à le reconnoître.

» Vous ne connoiſſiez guéres les » François, lui dit le Marechal de » Villars, quand vous vous êtes » flaté de pouvoir leur faire adopter » un ſyſtême qui ne pouvoit conve- » nir que dans une République, & » nullement dans un Etat Monarchi- » que. Suppoſé même que ce Syſtê- » me fût bon de ſon principe, il ne » pouvoit ſe ſoûtenir en France ; & » ce qui lui arrive aujourd'hui, de- » voit tôt ou tard lui arriver. Je ne » ſuis pas ſurpris de vous voir em- » bourbé ; mais je le ſerois beaucoup, » ſi vous vous dépétriez du bourbier.

Le Duc d'Orléans ſortit dans ce moment de ſon cabinet, & ayant apperçû le Maréchal de Villars qui parloit avec Law, il s'avança vers eux, & dit à Law : *Parviendrez-vous à la fin à convertir le Maréchal de* Villars ?

M. *Lavv* dit le Maréchal de *Villars, n'auroit pas beau jeu à préſent de vou-*

vouloir faire des conversions ; & je le 1720.
crois moins occupé du desir d'en faire, que de celui d'une absolution générale, dont il auroit grand besoin.

Le Duc *d'Orleans* se tournant du côté de *Lavv* lui dit : *Requiescant in pace*; & retourna dans son cabinet, y joindre le Marquis de la *Vrilliere* qu'il avoit vû y entrer.

Le Parlement de Paris fut alors exilé à *Pontoise*, d'où il ne fut rappellé, que quelque temps après.

Le payement que l'on faisoit tous les matins des billets de dix livres à l'Hôtel de la Compagnie des Indes, y attira une si grande foule de peuple, qu'il y eut deux hommes de tués.

Le peuple s'émut à ce spectacle, & alla porter ces cadavres au Palais Royal. On craignit alors un soulevement, & on étoit là-dessus dans de grandes allarmes. Il n'y eut que le Duc *d'Orleans* qui fut éxempt de crainte, & avec cette intrépidité qui lui étoit naturelle & qu'il a toujours fait paroitre dans les plus grands dangers, il ordonna qu'on ne fit aucune

1720. résistance à cette populace, & qu'on ouvrit toutes les portes du Palais Royal, & il se présenta lui-même aux fenêtres.

Par cette fermeté & par cet ordre qu'il donna, il dissipa sur le champ cet orage, qui n'eut d'autre suite que d'aller fondre sur le carosse de *Lavv*, qui sortoit alors du Palais Royal sans personne de dans. Ce carrosse fut brisé.

Cette affaire fit que, pour ne plus assembler tant de monde dans un même endroit, on ne paya plus les billets de dix livres à l'Hôtel de la Compagnie des Indes, & l'on fit à l'avenir ces payemens chez les Commissaires des quartiers.

Tout cela ne servit de rien : le systême & les billets ne pouvant subsister, on fut obligé d'en ordonner la suppression au mois de Septembre & d'Octobre.

Les pertes que faisoit le public attirerent à *Lavv* sa rage & sa haine; mais à un tel point, que pour en éviter les suites funestes, il fut obligé de sortir fugitivement du Royaume.

Voilà quelle fut la fin de ce systême, qui a fait tant de bruit, qu'on avoit tant éxalté, & qui à dérangé tant de familles; il n'a été favorable qu'à de grands Seigneurs qui n'en avoient pas besoin, ou à des gens qui avoient fait banqueroute & qui n'avoient rien à perdre. 1720.

A la fin de cette année le Royaume se trouva dans de grandes allarmes au sujet de la peste qu'on apprit avoir été introduite dans *Marseille*, par l'avidité de quelques particuliers de cette Ville, qui y avoient fait entrer en fraude des Marchandises venuës du Levant, sans leur avoir fait faire quarantaine. Ils furent bien-tôt punis de leur crime, ayant été des premiers enlevés par cette maladie.

La crainte des progrès que pouvoit faire la peste, fit prendre la résolution au Maréchal de *Villars* d'aller en Provence, dont il étoit Gouverneur, pour empêcher par de sages précautions, que la contagion ne pénétrât dans les autres Villes de cette Province, & pour assurer par sa présence des peuples allarmés, com-

1720. me on l'eſt d'ordinaire dans de pareils dangers.

Il alla trouver le Duc *d'Orleans* pour lui communiquer la réſolution qu'il avoit priſe, & pour avoir ſon conſentement; mais ce Prince s'y oppoſa, & lui dit: » Que ſon ſentiment dans le Conſeil de Régence, » étoit plus utile au Roi, que ſes ſervices en Provence; qu'ayant d'ailleurs échappé à tous les dangers où » il s'étoit expoſé à la guerre, il ne » ſeroit pas juſte qu'il ſe livrât à la » peſte, où il n'y auroit aucune gloire à acquerir, & qu'il vouloit conſerver pour des occaſions plus importantes *l'Achille* de la France.

1721. Le public ſe trouvoit ſurchargé de billets & d'Actions; & l'Etat ne pouvant jamais les acquitter, on établit au commencement de cette année des Bureaux, où l'on alloit porter les billets & les Actions qu'on avoit, & y déclarer d'où on les avoit eu; & on les réduiſoit plus ou moins, ſuivant leur origine, & l'on donnoit d'autres billets de la ſomme réduite, qu'on appelloit *Billets de liquidation*.

L'on

L'on ordonna en même tems des débouchés pour placer ces billets liquidés, soit à l'Hôtel de Ville de *Paris*, en constitution de rente & en rentes viageres, ou en rentes Provinciales: Cette opération fut la derniere de la suite du Systême. 1720.

L'on vit cette année arriver en France un Ambassadeur de Turquie, que le Grand-Seigneur envoyoit au Roi pour le complimenter sur son avenement à la Couronne, & pour le Commerce du Levant. Cet Ambassadeur s'appelloit *Celebi Mehemet Effendi*. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit, & plus sçavant qu'il n'est permis de l'être à un Turc qui n'étudie pas.

Son entrée à *Paris* & au Palais des Thuilleries, où étoit le Roi, fut singuliere & des plus brillantes : on n'en voit pas de pareilles.

A toutes les entrées des Ambassadeurs, les carrosses du Roi, des Princes, Princesses & Seigneurs, vont le prendre à la porte St. Antoine : celle-ci fut une entrée militaire.

1721. Cet Ambaſſadeur entra dans Paris à cheval à la tête des Troupes qui avoient été au-devant de lui, qui conſiſtoient en des détachemens des Gardes du corps, des Mouſquetaires, des Gen darmes, des Chevaux legers, avec le Régiment de Cavalerie la Cornette blanche, & celui *d'Orle ans*, Dragons.

Entourré de ce brillant cortége, il traverſa tout Paris à cheval, & entra dans le Jardin des Thuilleries par le pont tournant, où il trouva les Régimens des Gardes Françoiſes & Suiſſes ſous les armes, rangés en haye à droite & à gauche le long de la grande allée, par laquelle il paſſa, & alla mettre pied à terre aux degrés de la platte-forme du Jardin des Thuilleries, d'où on le conduiſit à l'Audience du Roi.

Quelques jours après, le Maréchal de *Villeroy* donna à manger à cet Ambaſſadeur; le Maréchal de *Villars* fut de ce repas, après lequel, l'Ambaſſadeur ayant oüi nommer le Maréchal de *Villars*, s'approcha de lui pour lui dire: » Qu'il lui tardoit fort, de-

» puis

puis qu'il étoit à *Paris*, de voir ce « grand Maréchal de *Villars* dont on « parloit tant à la Porte, où l'on « ne pouvoit se lasser d'admirer ses « exploits militaires; que le Grand- « Seigneur se les faisoit raconter, & « que le Grand-Visir lui avoit ordonné « de le consulter sur la discipline « & les évolutions militaires, pour « pouvoir régler & faire agir les « Troupes Mahométanes comme cel- « les de France. » 1721.

Le Maréchal de Villars lui témoigna » Combien il étoit ce sensible à l'honneur que lui faisoit le Grand- « Seigneur & le Grand-Visir; qu'il se « feroit un plaisir de lui manifester « ce qu'une longue expérience lui « avoit appris dans l'art militaire; mais « qu'il ne croyoit pas que les Turcs « pussent le mettre en pratique: Qu'il « avoit remarqué dans les guerres de « Hongrie, où il avoit servi, que « leurs opérations militaires étoient si « différentes des nôtres, qu'il regar- « doit comme impossible de pouvoir « leur faire perdre leurs anciens usa- « ges. »

Le

1721. Le Maréchal de Villeroy qui vit que l'Ambassadeur s'entretenoit avec le Maréchal de Villars, s'approcha d'eux, & dit à l'Ambassadeur : *Si vous aviez en Turquie des Généraux d'Armée comme M. le Maréchal de Villars, l'Empereur ne seroit pas si tranquille à Vienne. L'Ambassadeur lui répondit : Il ne seroit pas long-temps dans sa Capitale.*

Cet Ambassadeur eut depuis plusieurs entretiens avec le Maréchal de Villars sur l'art militaire, & il eut soin de prendre par écrit tout ce qu'il apprit de ce Général ; il voulut même emporter avec lui son portrait, » pour en faire présent, disoit-il au » Grand-Seigneur, qui seroit bien aise » d'avoir le portrait d'un si grand » Homme.

M. le Duc de Chartres fut nommé cette année Colonel-Général de l'Infanterie, & l'on vit revivre cette charge, qui avoit été supprimée depuis la mort du Duc d'Epernon.

La peste qui étoit à Marseille depuis l'année passée, y avoit fait & y faisoit encore de grands ravages ; elle s'étoit

s'étoit communiquée dans plusieurs 1721.
autres Villes de la Province : Aix & Arles n'en furent pas exemptes ; elle pénétra dans le Comtat, à Avignon, & jusqu'en Languedoc, au Diocèse de Mendes.

Tout ce pays étoit dans la désolation : Tout le monde y étoit à l'agonie & dans des allarmes continuelles de mourir à tout moment. La grande quantité de morts qu'il y avoit tous les jours, donnoit de la terreur même à ceux qui étoient éloignés.

Le Maréchal de Villars, touché de l'état où étoient les Peuples de son Gouvernement, auroit fort souhaité d'y aller pour les secourir. Nous avons déja dit que le Duc d'Orléans ne voulut pas le lui permettre ; mais il ne cessoit de parler à ce Prince en faveur des Provençaux, pour qu'ils fussent secourus de toutes les choses nécessaires : & c'est à ses conseils & à ses sollicitations, que cette Province est rédevable de tous les secours qu'elle reçut, & de ce que la contagion ne fit pas chez elle de plus grands ravages.

1721. Le Duc d'Orleans, voyant le progrès de la peste dans le Royaume, donna des ordres, pour qu'aux lieux où elle étoit, on tint une conduite qui pût la faire diminuer, & la faire cesser insensiblement; & pour empêcher qu'elle ne pénétrât plus avant, il fit faire des Lignes & une enceinte par les Troupes, afin de bloquer tous les lieux pestiferés, & leur ôter toute communication avec les autres lieux qui s'étoient jusqu'alors garantis de la contagion.

Ces sages précautions, & ces ordres, furent salutaires au Royaume, puisque le mal contagieux ne pénétra pas plus avant, & cessa bien-tôt après dans les lieux où il s'étoit répandu.

1722. Le Roi alla à Versailles au commencement de cette année, & le Maréchal de Villars y suivit Sa Majesté.

On vit bien-tôt après, le Maréchal de Villeroi, tombé en disgrace & exilé dans son Gouvernement de Lyon. On ne s'arrêtera pas ici à en dire les motifs, ni à faire le détail de ce qui se passa à ce sujet. Il avoit tou-

toujours été des amis du Maréchal de Villars, qui fut très-sensible au malheur arrivé à ce Seigneur, que bien des gens regretterent. 1722.

Le Maréchal de Villeroi étoit le Doyen des Maréchaux de France, & par consequent Président & chef du Tribunal de la Connétablie. Par son absence, le Maréchal de Villars se trouva le plus ancien, & le Chef de ce Tribunal.

Il représenta au Duc d'Orleans, qu'il seroit bon de faire voir au Roi quelques opérations de guerre, pour le mieux instruire de l'art militaire; & pour cet effet qu'il faudroit former un Camp près de Versailles.

Le Duc d'Orléans approuva sa pensée, & lui dit: *Nous formerons un Camp à Montreüil près de Versailles, où l'on fera un siége devant le Roi; mais je ne vois personne plus propre, ni plus digne que vous, pour commander à ce Camp, & pour instruire Sa Majesté de toutes les opérations militaires.*

On fit venir des Troupes; on forma un Camp près de Montreüil, qu'on fortifia par des ouvrages de terre.

1722. terre. Le Maréchal de Villars commandoit à ce Camp.

Il fit jetter des troupes dans ces fortifications, pour défendre le siége qu'on projettoit de faire. On fit des Lignes de circonvallation, de contrevallation; on ouvrit la tranchée; il y eut des sorties, qu'on repoussa; des attaques; du secours qu'on voulut introduire dans la Place, & qu'on empêcha; la brêche fut faite; on demanda à capituler; on ne fût pas d'accord des articles de la capitulation; on monta à l'assaut & l'on se rendit maître de la Place.

Le Maréchal de Villars fit faire à ce siége, & qui n'étoit qu'une démonstration, tout ce qui peut arriver au siege le plus opiniâtre.

Le Roi alloit tous les jours au Camp: le Maréchal de Villars lui montroit toutes les opérations, & lui en rendoit compte, aussi-bien que des raisons & des motifs qu'il y avoit pour les faire.

Un homme qui s'étoit rendu si illustre dans l'art militaire, étoit aussi celui qui en pouvoit donner de meilleures leçons. L'Abbé

L'Abbé du Bois, Secrétaire d'Etat 1722. des Affaires Etrangeres, qui étoit depuis peu Archevêque de Cambrai, reçut dans ce temps-là le Chapeau de Cardinal, & le Duc d'Orléans le fit nommer en même-temps premier Miniſtre. La fortune de cet homme ſurprit bien du monde, & mérite qu'on parle de ſon caractére, & de quelle maniere il étoit parvenu.

C'étoit un petit homme, d'une figure qui ne prévenoit pas en ſa faveur, ayant la mine baſſe; homme de beaucoup d'eſprit & de pénétration, mais violent & emporté à l'excès. Avant que d'être parvenu au Miniſtére, il n'avoit pas vécu en Eccléſiaſtique, n'ayant en vuë que ſes plaiſirs & ſon ambition : il ſe ſervoit de celle-ci pour ſatisfaire ceux-là, & ne ſe faiſoit ſcrupule de rien.

Ce fut tout un autre homme dans le Miniſtére : éxact, juſte, & ſévere, ne pouvant excuſer ni pardonner les moindres fautes. Il auroit voulu alors oublier ſa vie paſſée, mais les maux qu'il avoit, & qui le faiſoient vivement ſouffrir, ne la lui rappelloient

1722. loient que trop ſouvent ; & daus ces momens, on ne pouvoit lui parler, qu'on n'eſſuyât de ſa part les injures les plus atroces : perſonne ne pouvoit être à l'abri de ſes emportemens. Cet homme d'un caractére ſi mélangé, auroit été pourtant un grand Miniſtre, ſi ſon mal ne l'avoit pas empêché la plupart du temps de vaquer à ſes fonctions.

Il étoit fils d'un petit Chirugien de Brive-la-Gaillarde. Etant encore fort jeune, & ne voulant pas ſuivre la profeſſion de ſon pere, il quitta la maiſon paternelle, & alla à Paris chercher fortune. Il y entra au ſervice d'un Docteur de Sorbonne, qui prit une grande amitié pour lui : il le fit étudier ; & c'eſt chez ce maître qu'il cultiva ſon eſprit, & acquit tout ſon ſçavoir. Ce Docteur avoit un ami intime, qui étoit Précepteur du Duc de Chartres, qui fut depuis le Duc d'Orléans, Régent.

Le Docteur mourut ; mais en mourant il recommanda à ſon ami le jeune Abbé du Bois, qui paſſa au ſervice de ce Précepteur.

Celui

Celui-ci allant donner des leçons u Duc de Chartres, l'Abbé du Bois 1722.
: ſuivoit, & lui portoit le porte-üille. Il ſe fit par là connoître à ce 'rince, auquel il ſervit après de épétiteur. Le Précepteur étant tom-é malade, il donna les leçons à ſa lace.

Le Précepteur mourut ; & com-ie le Duc de Chartres devoit dans eu finir ſes études, le Duc d'Orleans, ere du Duc de Chartres, ne jugea as à propos, pour ſi peu de temps, de ommer un autre Précepteur, & or-onna que l'Abbé du Bois en feroit s fonctions.

Le voilà devenu Précepteur du uc de Chartres. Les études de ce ince étant finies, il s'attacha à lui, il ne le quitta plus de vuë. Il ſe ndit utile auprès de lui dans ſes aiſirs, & s'attira ſon amitié & ſa nfiance.

Le Duc de Chartres devenu Duc Orleans par la mort du Duc ſon re, eut occaſion de recompenſer les vices cachés de l'Abbé du Bois. ifin, après la mort du Roi, étant Ré-

1722. Régent du Royaume, connoiſſant le génie de cet Abbé, & ayant toute confiance en lui, il l'envoya en Angleterre pour le traité de la Quadruple alliance dont nous avons déja parlé; il réüſſit dans ce traité, & en eut tout l'honneur.

Etant de retour, il fut fait Secrétaire des Affaires Etrangers; puis Archevêque de Cambrai; & finalement Cardinal & premier Miniſtre; mais il ne jouit pas long-temps de ſon élevation, comme l'on verra dans la ſuite.

Le Maréchal de Villars fut le féliciter. Le Cardinal du Bois lui dit *M. le Maréchal, je ſuis très-ſenſibl à l'honneur que vous me faites; mais j ſuis perſuadé que mon Chapeau de Cardinal, & ma nomination de premie Miniſtre, ne vous a pas moins ſurpri qu'elle a ſurpris tout le Royaume.*

Votre Eminence ſe trompe, lui répon dit le Maréchal *de Villars*; *j'admirerai toujours tout ce que fait M. le Du d'Orleans, ſans en être ſurpris; & n'y a rien de poſſible que ne puiſſe fai S. A. R.*

I

Le Roi devoit ſe faire ſacrer cette année à Rheims ; on ſe diſpoſoit à faire ce voyage ; tous les préparatifs étoient faits ; on avoit déja nommé ceux qui devoient repréſenter les anciens Ducs & Comtes Pairs : Il étoit queſtion de nommer celui qui y devoit repréſenter le Connetable. Cela étoit dû de droit au Maréchal de Villars, comme le plus ancien Maréchal de France. 1722.

Cependant il y eut des Maréchaux de France qui ambitionnoient cet honneur, & qui ſe flatoient de pouvoir l'obtenir par ſollicitation auprès du Duc d'Orléans ; & ils ne négligerent rien pour cela.

Le Duc d'Orléans panchoit à procurer cet avantage à un autre ; mais il étoit combattu par l'injuſtice qu'il auroit fait au Maréchal de Villars. Il étoit dans cette perplexité, lorſque le Maréchal de Villars, inſtruit de cette intrigue de Cour, fut trouver le Duc d'Orléans pour lui en parler.

Dès que ce Prince le vit, il lui dit : *M. le Maréchal, on m'a aſſûré que vous ne vous portiez pas bien, &*

1722. *que vous ne pourriez être du voyage de Rheims.*

Il lui répondit: *Je ne me suis jamais mieux porté, & je n'ai jamais été mieux en état de ne pas céder volontiers mes droits à un autre : je compte d'avoir l'honneur d'être du voyage de Rheims, hors que le Roi ne me le défende; mais votre justice me met à l'abri de ce malheur.*

Vous n'avez rien à craindre, lui dit le Duc d'Orléans, je suis trop de vos amis.

Cette conversation détermina le Duc d'Orléans, & le lendemain le Maréchal de Villars fut nommé pour répréſenter le Connétable.

On partit pour Rheims. On a vû dans plusieurs relations le détail de toutes les cérémonies & de tout ce qui se passa à ce Sacre : on dira seulement que le Maréchal de Villars y représenta le Connétable, & y porta l'épée avec cet air guerrier, qui faisoit voir qu'il étoit plus digne de l'être que de le représenter.

Sur la fin de cette année se fit le traité de la France avec l'Espagne pour

›our les Mariages d'une des filles du)uc d'Orléans avec le Prince des Asturies, & d'une autre fille du Régent ›vec Don Carlos, & de l'Infante avec : Roi. 1722.

Cette Princesse, & la seconde fil- : du Duc d'Orléans, n'étant point n âge de pouvoir consommer leurs ʼlariages, il fut réglé que cette erniere Princesse iroit avec sa sœur n Espagne, en attendant qu'elle ût célébrer son Mariage, & que Infante viendroit pareillement en rance.

Les deux Princesses d'Orléans par- rent pour l'Espagne, où l'aînée cé- bra son Mariage avec le Prince des sturies, & l'on vit arriver l'Infante 1 France.

Ce fut en cette année, que M. Blanc, Secrétaire d'Etat de la juerre, eût le malheur de tomber en isgrace. Il fut généralement regret- du corps militaire, dont il étoit us qu'aimé. Il fut éxilé à quarante eües de Paris : on lui laissa le choix u lieu de sa retraite. Il alla à Douë, ne des Terres du Marquis de Tré-

 nel

1723. nel, son gendre. Le Marquis de Breteüil fut nommé Secrétaire d'Etat à sa place.

Le Roi alla rester quelque temps à Meudon, où le Cardinal du Bois se trouva si mal, qu'il fut obligé de se faire porter à Versailles.

Il étoit depuis long-temps atteint d'un mal qui ne lui laissoit aucun relache, & lui faisoit souffrir les douleurs les plus aiguës. Les remords qu'il avoit des plaisirs qui lui avoient procuré cette incommodité, la lui avoient fait négliger.

Le mal parvint à un tel point, qu'il ne lui fut plus permis de le cacher. Arrivé à Versailles, il se fit visiter par des Médecins & des Chirurgiens. On trouva qu'il y avoit dans son mal de la disposition à la gangrene, & qu'on ne pouvoit espérer de le guérir que par l'amputation; qu'autrement il pourroit vivre quelques peu de temps, mais dans de grandes souffrances. Il auroit volontiers préféré ce dernier parti, si le Duc d'Orléans ne fût venu pour le déterminer à l'opération.

L'am-

L'amputation ſe fit. Elle parut 1723.
d'abord être faite heureuſement, & l'on eut de grandes eſpérances de guériſon, mais elles ne furent pas de longue durée; la gangrene parut, & il mourut peu de jours après. Ainſi finit ce Cardinal, qui ne jouit pas long-temps de ſon élevation.

Après ſa mort le Duc d'Orléans éxerça l'emploi de premier Miniſtre; mais il ne lui ſurvécut pas long-temps.

Il y avoit quelque temps qu'on s'appercevoit du dérangement de ſa ſanté, cauſé par l'abondance d'un ſang trop épais; & tout le monde étoit là-deſſus dans de grandes allarmes.

Son Médecin, Chirac, le preſſoit vivement de ſe faire ſaigner ſouvent; il y avoit conſenti, on l'avoit ſaigné; mais la crainte qu'il eut de tomber dans l'hydropiſie par de trop fréquentes ſaignées, le détermina à ne s'en plus laiſſer faire, & à courir les riſques d'une mort prochaine, dont il paroiſſoit être menacé.

1723. Ce Prince mourut d'apopléxie à Verſailles, au moment qu'il ſe diſpoſoit d'aller travailler avec le Roi : ce fut le 4. Décembre. Cette mort ſurprit tout la Cour, & y jetta un deüil univerſel : il fut généralement regretté. Jamais Prince n'avoit été plus aimé & il n'y en avoit aucun qui méritât plus de l'être. Ses hautes qualités, & les vaſtes lumieres qu'il avoit, le feront toujours regarder comme un des plus grands Princes qu'il y ait jamais eu.

Le Roi nomma premier Miniſtre à ſa place, M. le Duc de Bourbon.

Le Maréchal de Villars, n'y ayant plus de Conſeil de Régence depuis le Sacre du Roi, ſe tenoit la plupart du temps à ſa Terre de Vaux-le Villars, ou à Paris, lorſque les affaires de la Connétablie l'y appelloient; & il n'étoit plus de réſidence à la Cour où il alloit pourtant très-ſouvent. Pour l'engager à y reſter, pour pouvoir ſe ſervir de ſes lumieres, on l'admit dans les Conſeils du Roi en qualité de Miniſtre d'Etat, & Sa Majeſté lui donna un autre apparte-

men

ment au Château de Versailles, qui faisoit partie de celui qu'avoit occupé feu Monseigneur le Dauphin, fils unique de Louis XIV. 1723.

On apprit à la fin de cette année, que le Roi d'Espagne avoit abdiqué sa Couronne en faveur de son fils, le Prince des Asturies. On admira cette action; & elle surprit d'autant plus tout le monde, que depuis celle de Charles-Quint, on n'avoit plus vû d'abdication en Espagne, & que l'on ne comptoit plus d'y en voir.

Le Roi fit au commencement de cette année une promotion de Maréchaux de France, qui furent Mrs. de Roquelaure, de Gramont, d'Alégre, de Broglio, du Bourg, Médavi, & la Feüillade. 1724.

Peu de temps après, Sa Majesté en fit une autre de soixante Chevaliers de l'Orde du St. Esprit : il y avoit bien du temps qu'on n'en avoit pas vû de si nombreuse.

La Cour cette année ne fut occupée que de l'affaire de Mr. le Blanc. Nous avons vû comme il avoit été

1724. éxilé l'année derniere, au commencement de celle-ci il fut arrêté & mis à la Baſtille. Son malheur intéreſſa bien du monde, & il n'y eut perſonne à la Cour ni à Paris, qui ne prit parti pour ou contre; mais le nombre de ſes Partiſans étoit le plus fort. Son affaire fut renvoyée au Parlement de Paris, qui ne le trouva coupable de rien, & il fut mis en liberté.

Il avoit été Intendant en Auvergne, où il avoit rendu de grands ſervices dans les dernieres guerres; enſuite Intendant en Flandre, où il avoit ſignalé ſon zéle en pluſieurs occaſions.

C'étoit un homme vif, d'une grande activité, capable des plus grands détails & de pourvoir à tout; d'une pénétration infinie, doux, affable, & d'un grand eſprit; & outre cela d'un courage plus propre pour l'art militaire, que pour la profeſſion qu'il avoit embraſſée.

Le Duc d'Orléans, qui pénétroit aiſément le mérite d'un chacun, fixa ſon attention ſur celui de M. le Blanc; il

il le fit au commencement de la Régence, Secrétaire du Conseil de la guerre & ensuite Secrétaire d'Etat de la guerre, lors de la suppression des Conseils 1724.

Personne aussi ne pouvoit s'acquitter plus dignement de cet emploi; l'estime & l'amitié générale qu'avoit pour lui tout le corps militaire, en est une preuve bien grande.

Tout le temps que dura l'affaire de le Blanc, le Maréchal de Villars fut le seul de la Cour qui parut n'y prendre aucun parti : il n'en parla jamais, & détournoit même les discours de ceux qui vouloient lui en parler. Il avoit pour maxime, » qu'on ne devoit » jamais s'intéresser dans les affaires » où l'on n'a nul intérêt, & moins en- » core dans celles qui émanent de » l'autorité souveraine, pour laquelle » on doit avoir un grand respect, » qu'on ne peut mieux marquer que » par un grand silence.

L'on apprit au commencement de cette année la mort du Roi d'Espagne *Louis Premier*. Mais ce qu'il y eut d'admirable en cette occasion, 1725.

1725. fut la peine qu'eut la Jonte d'Eſpagne à déterminer Philippe V. ſon pere, de remonter ſur le Trône. On ne voit point d'éxemple pareil dans toute l'hiſtoire.

L'on a déja vû comme l'Infante d'Eſpagne étoit venuë en France pour y être élevée, en attendant qu'elle fût en âge de pouvoir célébrer & conſommer ſon mariage avec le Roi : elle y étoit traitée & ſervie comme la Reine ; mais elle étoit ſi jeune, qu'il y avoit bien du temps à attendre. Cependant il importoit à la Nation que le Roi fut bien tôt marié, pour donner au Royaume la ſatisfaction de lui voir des ſucceſſeurs.

L'on prit la réſolution de renvoyer l'Infante en Eſpagne, & de jetter les yeux ſur quelque autre Princeſſe qui fût en âge de pouvoir donner bien-tôt des ſucceſſeurs.

Le choix tomba ſur la Princeſſe Marie de Pologne, Fille de Staniſlas, Roi de Pologne, qui ſe tenoit à Weiſſenbourg, depuis le malheur arrivé à Charles XII. Roi de Suede, à la bataille de Pultawa, contre le Czar de Moſ-

covie, qui le mit hors d'état de pouvoir secourir le Roi Stanislas, son Allié, contre le Roi Auguste, Electeur de Saxe, qui remonta sur le Trône de Pologne. 1725.

Ce choix surprit tout le monde, mais il fut généralement approuvé; car la vertu, la piété, & le mérite de cette Princesse, la rendoient digne de cette Couronne.

L'Infante partit & retourna en Espagne; le mariage du Roi avec la Princesse de Pologne fut déclaré, & l'on fit la Maison de la Reine, où Madame la Maréchale de Villars fut nommée Dame du Palais.

La Princesse de Pologne fut amenée en France, le Roi fut au-devant d'Elle, le mariage fut célébré & consommé, & la Cour ne fut occupée que de fêtes & de réjouïssances à l'occasion du mariage du Roi.

Le renvoi qu'on avoit fait de l'Infante, avoit piqué l'Espagne; de maniere qu'on craignit une prochaine guerre de sa part; & l'on fit dans le Royaume, pour n'être pas surpris, & faire voir qu'on s'y atten- 1726.

1726. doit, tous les préparatifs néceſſaires; mais ils furent inutiles : l'affaire s'accommoda, & l'Eſpagne ſe rendit aux bonnes raiſons qui avoient occaſionné ce renvoi.

Il y eut à la Cour cette année un grand changement. M. le Duc de Bourbon ceſſa d'être premier Miniſtre. Le Roi ſupprima cette charge, & en remit les fonctions à Mr. l'Evêque de Fréjus, qui reçut dans ce temps le Chapeau de Cardinal, & prit le nom de Cardinal de Fleury, qui eſt le nom de ſa Famille.

La France conſervera toujours un ſouvenir précieux du Miniſtére de cette Eminence, qu'on peut comparer avec raiſon, par ſon déſintéreſſement, ſa prudence & ſa ſageſſe, au fameux Cardinal Ximenès.

Il y eut d'autres changemens à la Cour. Mrs. d'Armenonville, Garde des Sceaux ; de Morville, Secrétaire d'Etat des affaires étrangeres ; Breteüil, Secrétaire d'Etat de la guerre ; & Dodun, Controlleur-général des Finances, furent déplacés & remerciés de leurs ſervices.

Le

Le Roi nomma à leur place M. Chauvelin, Garde des Sçeaux & Secrétaire d'Etat des affaires étrangeres; M. le Pelletier des Forts, Controlleur-général des Finances; & Mr. le Blanc, Secrétaire d'Etat de la guerre, avec la Sur-Intendance des Postes. 1726.

On apprit à la fin de cette année le traité que l'Espagne avoit fait avec l'Empereur, appellé le Traité de Vienne, qui étoit l'ouvrage de Ripperda. Il parvint par ce moyen à être Duc, Grand d'Espagne, & premier Ministre; mais on s'apperçut bien-tôt combien peu il étoit digne de tous ces honneurs; & sa retraite auprès du Roi de Fez & de Maroc, où il a sacrifié sa Religion à son intérêt, marque assez son caractére, sans qu'il soit nécessaire de le faire ici.

Il ne se passa rien dans cette année, comme on vient de voir, qui pût intéresser le Maréchal de Villars, qui menoit une vie douce & tranquille pendant ce tems-là.

Il n'y eut dans cette année aucun événement remarquable, ni rien qui regardât le Maréchal de Villars, & 1727.

qui méritât d'être mis dans ces Mémoires.

1728. Cette année n'eſt remarquable que par l'abdication que fit Victor Amedée, Roi de Sardaigne, de ſon Royaume & de ſes Etats, en faveur de ſon fils. Toute l'Europe fut ſurpriſe de cette démarche, dont on ne pouvoit découvrir la cauſe. Ce Roi imita parfaitement Charles-Quint, puiſqu'il ſe repentit comme lui, peu de temps après.

On remarque dans ce ſiécle une choſe aſſez ſinguliere qu'on ne trouve pas dans les autres, c'eſt de voir à la fois deux Rois, & deux Souverains des mêmes Etats. Deux Rois d'Eſpagne; deux Rois d'Angleterre; deux Rois de Pologne; deux Rois de Sardaigne; deux Empereurs en Turquie, & deux Sophis en Perſe. L'abdication du Roi de Sardaigne donne occaſion de faire ici cette remarque.

1729. 1730. 1731. Il n'y a rien dans ces quatre années qui intéreſſe la mémoire du Maréchal de Villars, ni qui mérite d'être rapporté ici. Nous allons entrer

trer dans les deux dernieres années 1732.
de ſa vie, qui ſont plus remarquables.

Celle-ci l'eſt par la mort de deux 1733.
Rois, Victoire Amedée, Roi de Sardaigne, & l'Electeur de Saxe, Roi de Pologne. Comme la mort de ce dernier a donné occaſion à la guerre, dans laquelle le Maréchal de Villars va de nouveau faire éclater la gloire qui l'a toujours ſuivi, on croit devoir rapporter les circonſtances de cette mort, & les ſuites qu'elle a eu.

Le Roi de Pologne avoit eu, il y a quelques temps, mal à une jambe, & ce mal avoit fait craindre pour ſa vie. Ses Médecins, & ſes Chirurgiens vouloient lui couper cette jambe pour le guérir; mais l'habileté du nommé Petit, Chirugien de Paris, qu'on fit venir, la lui ſauva avec la vie. Cependant il lui reſta toujours du depuis une grande foibleſſe à ce membre, qoique pourtant il pût s'en ſervir & agir.

Il voulut ſe rendre à Varſovie pour aſſiſter à la Diette qui devoit s'y tenir

1733. nir au mois de Février : Il partit pour cet effet le 12. de Janvier de Crossen. Le soir en sortant de son carosse, il se blessa à la jambe, & au même endroit où il avoit eu du mal : la playe se rouvrit, & il en sortit du sang en abondance. On le pansa : Il passa une fort mauvaise nuit ; mais ne laissa pas de continuer son voyage, & il arriva le 21. à Varsovie très-indisposé.

Le landemain & le jour suivant, S. M. paroissoit se mieux porter ; mais le 28. & le 29. il fut si mal qu'il ne pût donner audience aux Députés des Nonces. La fiévre redoubla, & la gangrene se mit à la playe. Le Roi congédia ses confidens, après leur avoir parlé en particulier ; & voyant que son heure approchoit, il abandonna toute autre affaire, pour ne s'occuper que de celle de l'éternité.

L'Abbé de St. Germain, François, Confesseur du Roi, resta toûjours auprès de S. M. & lui ayant demandé ; si elle n'avoit rien à lui dire ; le Roi lui répondit : que pendant sa vie il

avoit

» avoit ſouvent offenſé Dieu ; que 1733.
» la foibleſſe où il ſe trouvoit ne lui
» permettoit pas d'entrer dans le dé-
» tail de ſes péchés ; mais que com-
» me il s'en repentoit ſincerement, il
» eſpéroit que le Tout-Puiſſant les
» lui pardonneroit. «

L'Abbé de St. Germain lui donna l'abſolution. Le Roi, un peu avant de mourir, dit à cet Abbé : *La mort eſt une choſe bien rude.* En même temps il mit une de ſes mains ſur ſes yeux, & mourut dans cette ſituation.

Après la mort du Roi, on ne ſongea en Pologne qu'à convoquer la Diette générale pour l'élection d'un nouveau Roi.

On y eut bien-tôt avis que l'Empereur, ayant appris la mort du Roi de Pologne, avoit donné ordre d'aſſembler des Troupes en Siléſie : ce qui donna de grandes allarmes à ce Royaume, & ces allarmes furent même augmentées par les diſcours de pluſieurs Miniſtres étrangers ; mais le Primat les diſſipa par ſa grande fermeté à vouloir maintenir la liberté de l'Election prochaine.

Cepen-

1733. Cependant l'Empereur prenoit des mesures pour troubler cette liberté, en faisant une ligue pour ce sujet avec la Czarine, & en faisant avancer des Troupes du côté de Pologne. Ce qui obligea le Primat d'écrire le 10. Juin au nom de la République au Roi de France, » pour lui demander envers » la République, les mêmes senti- » mens d'amitié, d'union, & de » protection que ses Prédécesseurs lui » avoient toujours témoigné. » Il écrivit pour le même sujet à toutes les Puissances voisines de la Pologne.

Le Roi de France lui répondit le 6. Juillet pour l'assurer de son amitié & de sa protection en faveur de la République, & qu'il maintiendroit la liberté des suffrages, à l'Election prochaine.

Les intentions de l'Empereur étoient trop marquées par ses démarches, pour que le Roi ne prît pas ses mesures pour le prévenir. Sa Majesté fit une ligue offensive & défensive avec les Rois d'Espagne & de Sardaigne, & nomma le Maréchal de Berwick pour commander depuis

la

la Meuſe juſqu'au Rhin. Ce Maréchal partit le 17. Août pour ſe rendre à Metz. 1733.

On fit en Pologne l'ouverture de la Diette générale pour l'Election d'un nouveau Roi le 25. Août, dans le Camp près de Varſovie. Les Troupes Ruſſiennes avancerent en Lithuanie. Les Polonois voyant par les démarches de l'Empereur, & par l'approche des Troupes Ruſſiennes, qu'on vouloit leur ôter la liberté des ſuffrages, & leur faire élire par force un Roi contre leur gré, firent ſerment de n'élire pour Roi aucun étranger.

Le Roi Staniſtas, qui ſe tenoit à Chambord, étant deſiré & appellé par la Nation Polonoiſe, en partit, & arriva incognito à Varſovie la nuit du 8. au 9. de Septembre. Il alla deſcendre & loger chez M. de Monti, notre Ambaſſadeur.

Les Polonois ayant appris l'Arrivée du Roi Staniſlas, l'élûrent & le proclamerent Roi le 11. Septembre. Il fut conduit avec acclamation & démonſtration de joye de la part de tout le Peuple à la Cathédrale, où l'on

1733. l'on chanta le Te Deum; & il reçut après le ferment de fidélité de la part de fes fujets.

Le 10. Octobre le Roi de France rendit public fon Manifefte, & fa Déclaration de guerre contre l'Empereur.

Il donna ordre au Comte de Belille de s'emparer de Nancy; ce qu'il fit le 15. Octobre.

Le Roi nomma en même temps les Généraux pour comander l'Armée d'Allemagne & celle d'Italie.

Le Maréchal de Berwick fut nommé pour commander celle d'Allemagne.

On jetta les yeux fur le Maréchal de Villars pour commander celle d'Italie. Il fit d'abord quelque difficulté d'accepter ce commandement, par rapport à fon âge; mais voyant que le Roi le fouhaitoit, qu'il y étoit défiré par les Troupes & par toute la Nation, il fe rendit enfin.

Le Roi le nomma le 18. Octobre fon Ambaffadeur extrordinaire auprès du Roi de Sardaigne, Maréchal-Général de fes Camps & Armées, &

c Général de ſon Armée en Italie
ous le Roi de Sardaigne, avec la 1733.
iſpoſition de tous les emplois va-
ans, juſqu'à celui de Lieutenant-Co-
onel.

Cette charge de Maréchal-Géné-
al des Camps & Armées du Roi,
ut crée en faveur de M. de Turen-
ne, pour le mettre au-deſſus des Ma-
échaux de France, comme on l'a vû
u commencement de ces Mémoires.
Le mérite de M. de Turenne, qui n'a-
voit pas ſon égal, l'avoit rendu di-
gne de cette charge, qui égaloit en
quelque maniere celle de Connétable.
Le Maréchal de Villars, par la mê-
me raiſon, en étoit auſſi digne, & il
n'y a eu que ces deux grands hom-
nes, qui ayent occupé cette charge,
qui ſemble n'être propre que pour
ceux qui ont rendu les plus grands
ſervices à l'Etat, & mérité le pre-
mier rang entre les plus Illuſtres du
Royaume.

Dès que le Maréchal de Villars eût
conſenti d'aller commander en Italie,
& que le Roi l'eût nommé, il ſe diſ-
poſa à partir.

L'Am-

1733. L'Ambassadeur du Roi d'Espagne à Paris, fut le voir pour lui dire, » que le Roi son Maître auroit une » joye infinie, quand il apprendroit » qu'il s'étoit déterminé d'aller com- » mander en Italie; & qu'on lui écri- » voit de Madrid, que lorsque S. M. C. » avoit appris qu'il faisoit difficulté d'y » aller, elle avoit dit : *Si le Maréchal de Villars ne va pas en Italie, le Roi de France y aura 20. mille hommes de moins.*

Le Maréchal de Villars lui répondit : Le Roi d'Espagne me fait trop d'honneur, il m'a toujours comblé de ses bontés ; je prendrai la liberté de lui écrire, pour le remercier de l'honneur qu'il me fait.

Le jour destiné pour son départ, il alla recevoir les ordres du Roi, & il fut après saluer la Reine, qui lui souhaita toute sorte de bonheur, & lui mit une Cocarde à son chapeau.

Le Maréchal de Villars lui dit : *Je regarde cette cocarde que Votre Majesté me fait l'honneur de me donner, comme l'Egide de Pallas, avec laquelle je vais affronter les plus grands périls.*

Le

Le jour de ſon départ, il fut dî- 1733.
er chez Mr. Chauvelin, où toute la
our vint le voir. M. le Cardinal de
eury y vint auſſi pour le voir partir.
près dîner, il monta dans ſa chai-
de poſte, en préſence de toute la
our & Mr. le Cardinal, auquel il
t en partant : *Dites au Roi qu'il n'a
'à diſpoſer de l'Italie, je m'en vais
lui conquérir.* Ce fut le 25. Octo-
e que le Maréchal de Villars partit
Fontainebleau, où étoit la Cour.
Arrivé à Lyon, il y reçut un cou-
r de la Reine d'Eſpagne, qui lui
ivoit pour lui recommander Dom
rlos, & lui envoyoit une cocar-
, qu'il mit à ſon chapeau, à côté de
le de la Reine de France; & il écrivit
Roi & à la Reine d'Eſpagne, pour
r faire ſes reſpectueux remercimens.
On apprit dans ce temps là la priſe
Fort de Kell, qui ſe rendit le 28.
tobre après huit jours de tranchée
verte; & l'on vit en même-temps
oître le Manifeſte du Roi de Sar-
gne contre l'Empereur.
Le Maréchal de Villars partit de
on, & arriva à Turin le 6. Novem-
bre

1733. bre au ſoir. Il alla le lendemain rendre ſes reſpects au Roi & à la Reine de Sardaigne, laquelle lui fit préſent d'une autre cocarde, que le Maréchal de Villars mit à ſon chapeau avec celles des Reines de France & d'Eſpagne; & il dit à la Reine de Sardaigne : *Votre Majeſté me fait trop d'honneur ; voilà mon chapeau orné d'un vol de Reines, qui me rendra heureux dans mes entrepriſes en faveur des trois Couronnes.*

Le Maréchal de Villars partit de Turin le 6. Novembre, pour ſe rendre à l'Armée du Roi de Sardaigne; la quitta le 8. & ſe rendit à Pavie, où il ſe mit à la tête de ſon Armée, & s'avança ſur la riviere d'Adda : i arriva au Camp de Malico, ſous Pizzighitone le 10. après midi.

Le lendemain il fit inveſtir Guerr d'Adda, (qui eſt un Fort, couronné de trois baſtions, & de deux demi-lunes, ſéparé du corps de la Place d Pizzighitone par la riviere d'Adda.

Le 11. Novembre, le Maréch de Villars arriva ſur les 5. heures d ſoir au Camp ſous Pizzighitone. En arivant

rivant, il alla rendre ſes reſpects au Roi de Sardaigne, avec lequel il eut une longue conférence, dans laquelle il détermina ce Roi à faire au plus vîte le ſiége de cette Place. 1733.

Les jours ſuivans le Maréchal de Villars fit préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour former le ſiége de Guerra d'Adda, & pour établir, par des ponts ſur l'Adda, la communication avec les Troupes qui étoient de l'autre côté de cette riviere, vis-à-vis de Pizzighitone.

Il fit en même-temps creuſer un canal pour l'écoulement des eaux que les Ennemis avoient rétenuës, dans le deſſein de s'en ſervir pendant le ſiége pour inonder la tranchée.

La nuit du 17. au M. 18. le Maréchal de Villars fit ouvrir la tranchée par le Marquis de Sandricourt, Maréchal de Camp, & le Marquis de Louvigny, Brigadier, avec 200. travailleurs, ſoutenus par deux Bataillons du Régiment des gardes de Reinder, par les Régimens Dauphin, d'Anjou, du Maine, & par celui de Savoye.

1733. On avança cette nuit considérablement les travaux ; les Ennemis n'en ayant eu connoissance que deux heures après qu'ils furent commencés.

Le 18. à dix heures du matin, le Marquis de Coigny, Lieutenant-Général, & le Marquis de Boissieux, releverent la tranchée avec le Régiment de Picardie, celui de Sarre, & quatre Compagnies de Grenadiers des Régimens de Fusiliers de Savoye, & un détachement de 100. Dragons des Régimens de la Reine & Dauphin.

Les 800. travailleurs commandés ce jour là, perfectionnerent la tranchée, dont la seconde paralléle avoit été avancée la veille jusqu'à 150. toises du chemin couvert : ils firent une communication entre la tranchée de la droite, & celle de la gauche. Le Maréchal de Villars fit commencer ce jour là l'établissement de deux batteries de 15. pieces de canon chacune.

Le soir vers les neuf heures, les Ennemis tenterent de faire une sortie sur la gauche. Le Maréchal de

Villars qui en fut averti, s'y rendit d'abord. Sa présence ranima l'ardeur de nos Troupes : il fit charger par les seuls Grenadiers, qui le firent avec tant de vigueur, qu'ils obligerent les Ennemis de se retirer avec perte & précipitation dans le chemin couvert ; & malgré le feu de leur Canon & de leur Mousquetterie, nous n'eûmes que deux hommes de tués & cinq de blessés. 1733.

Le 19. les Comtes de Broglio, de Valencé & de Châtillon, releverent la tranchée avec les Régimens de Champagne, & Royal-Roussilon, deux Compagnies du Régiment du Roi, une de celui de Souvré, & une de Riedeman, Piémontois.

Le 20. le Prince Charles de Lorraine, le Duc d'Harcourt, & le Marquis de Lautrec releverent la tranchée, & le 21. ce fut le Marquis de Ravignan, le Marquis d'Aix, Officier Génénéral du Roi de Sardaigne, & M. de Cadeville.

Le 22. les Marquis de Savines, de Saudricourt, & de Clermont (ce dernier, Brigadier des Troupes du Roi

1733. de Sardaigne) monterent la tranchée.

Les travaux furent vigoureusement poussés : on avança la 3. & la 4e. parallelle à 35. toises du chemin couvert.

Le 23. les Marquis de Cadrieux & de Louvigny monterent la tranchée.

Cette nuit du 23. au 24. le Maréchal de Villars étant allé à la tranchée visiter les travaux, les trouva assez avancés pour pouvoir attaquer le chemin couvert de Guerra d'Adda, & sur le champ il donna ses ordres pour l'attaque. Le feu, pendant toute l'action, fut vif de part & d'autre, & sur tout de la part des assiégés, qui furent contraints à la fin d'abandonner le chemin couvert à nos Troupes, qui y établirent leurs logemens.

Le 24. la tranchée fut relevée par le Comte de Beuil, & le Marquis de Boissieux ; & le 25. par M. de Contade, & le Marquis de Lautrec. On prépara pendant ces deux jours une batterie sur le glacis pour battre en brêche.

Le Marquis d'Entreves, & M. de Cadeville, monterent la tranchée le 26. Ils furent relevés le 27. par les Marquis de Maillebois & de Clermont. La batterie de onze piéces de canon, à laquelle on travailloit depuis quelques jours, fut entierement établie cette nuit, & elle battit en brêche. 1733.

On fit pendant la même nuit l'ouverture de la Contrescarpe sur la droite; & la descente du fossé se trouva si avancée le lendemain, que les assiégés battirent la chamade dans le moment que les Marquis d'Asfeld & de Louvigni relevoient la tranchée.

Les ôtages ayant été envoyés de part & d'autre, le Roi de Sardaigne & le Maréchal de *Villars* se rendirent à la tranchée, pour écouter les propositions des assiégés, qui demanderent qu'il leur fût permis de sortir de Guerra d'Adda avec les honneurs de la guerre, & qu'il ne nous fût pas libre d'attaquer Pizzighitone de ce côté, mais seulement par l'attaque commencée de l'autre côté de l'Adda, où la tranché avoit été ouverte le 23.

1733. Le Maréchal de *Villars*, à qui l'Officier avoit adressé la parole en faisant cette proposition, lui répondit : » M. le Gouverneur de Pizzighitone » ignore apparamment que je suis » ici : dites-lui que le Maréchal de » *Villars* n'écoute point de pareilles » propositions, & qu'il n'en écoutera même aucune sur *Guerra d'Adda*, » qu'à condition que *Pizzighitone* se » rendra en même temps. »

Cette réponse ayant été portée au Gouverneur, il consentit de rendre *Guerra d'Adda*; & à l'égard de *Pizzighitone*, il demanda une trêve de deux jours, qui lui fut accordée, pour lui donner le temps d'envoyer à *Mantoue*, consulter, sur ce qu'il devoit faire, le Prince de *Virtemberg* Général des Troupes de l'Empereur en Italie.

L'Officier que le Gouverneur envoya à *Mantoue*, fut escorté par le Marquis de *Boissieux*. A son arrivée à *Mantoue*, le Prince de *Virtemberg* assembla tous les Officiers Généraux de l'Empereur, & tint un Conseil de guerre, dont le résultat fut, d'en-

voyer

voyer ordre au Gouverneur de *Pizzighitonne* de se rendre le 16 Décembre. 1733.

Le Maréchal de *Villars* informé de cet ordre au Gouverneur, ne voulut pas donner ce temps là ; & pour faire voir en même temps qu'il ne craignoit pas que la Place pût être secouruë, ni ravitaillée, il offrit de donner huit jours, ce que le Gouverneur accepta ; & c'est sous cette condition que la capitulation fut signée le 30. Novembre.

Le Roi de Sardaigne partit le 3. Décembre avec le Maréchal de *Villars* : Ils allerent ensemble à *Cremone*, d'où ils partirent le lendemain. Le Roi de Sardaigne alla à *Cazal-Maggior*, à *Sabionetto*, à *Bozzolo* ; & le 8. Sa Majesté se rendit au Camp devant *Pizzighitone*, pour en voir sortir la Garnison, & le Maréchal de *Villars* alla visiter les bords de l'*Oglio*.

Le jour qu'il partit du Camp devant *Pizzighitonne* avec le Roi de Sardaigne, il envoya le Marquis de *Boissieux*, Brigadier, avec 4. Batail-

1704. lons & 2. Escadrons s'emparer du Château de *Trezzo*, de celui de *Lecco*, & du Fort de *Fuentes*.

Après que le Maréchal de *Villars* eut visité tous les postes établis sur l'*Oglio*, & en eut mis encore d'autres pour mieux garder cette riviere, il se rendit à *Sabionnetto*, pour conférer avec le Comte de *Montemar*, Capitaine-Général des Armées du Roi d'Espagne, qui commandoit les Troupes Espagnoles qui étoient en Italie; & à cette entrévuë, ces deux Généraux contractérent une grande amitié l'un pour l'autre.

Le soir même, le Maréchal de *Villars* alla coucher à *Bozzolo*, & de là à *Milan*, pour donner ses ordres au sujet du siége du Château de *Milan*, qu'il avoit résolu de faire.

Il arriva à *Milan* le 14. Décembre. Les Troupes destinées à faire ce siége, s'y étoient renduës le 13. Après avoir donné les ordres necessaires pour faire ce siége, il en chargea le Marquis *d'Asfeld*.

Il fit dire au Maréchal *Visconti*, qui commandoit dans le Château, que

que s'il faisoit tirer un seul coup de canon du coté de la Ville de *Milan*, il n'auroit aucune capitulation, & qu'il feroit passer sa Garnison au fil de l'épée. 1734.

La tranchée fut ouverte la nuit du 15. au 16. Décembre, du côté du Bourg des *Hortolani*.

On établit pendant cette nuit deux paralleles, dont la plus avancée, n'étoit, à la gauche, qu'à 60. toises du chemin couvert.

Le 16. les travailleurs furent employés à élargir & perfectionner la tranchée.

Le 17. on commença de travailler à l'établissement de plusieurs batteries de canon & de mortiers, non obstant le feu des Ennemis, qui fut ce jour-là plus considérable.

La nuit du 19. au 20. on s'établit dans l'avant-fossé, dont on fit une parallele au pied du glacis, & on poussa en avant trois sapes, à la tête desquels on commença le 20. à faire des puits pour pouvoir éventer les mines.

Les Assiégés continuerent à faire

1733. un très-grand feu d'Artillerie & de Mousquetterie ; mais qui diminua beaucoup le 24. quand nos trois batteries de canon, & nos deux de mortiers commencerent à tirer.

Le 25. les sapes furent poussées jusqu'au chemin couvert ; on continua les travaux néceſſaires pour pouvoir évanter les mines qu'on croyoit trouver ſous les fortifications du chemin couvert.

Le 26. les Mineurs employés à découvrir les mines n'ayant trouvé que des galleries abandonnées, on entra dans le chemin couvert, d'où les Ennemis s'étoient retirés, & on s'y logea par une parallele ſur toute l'étenduë de l'attaque.

Le lendemain, on travailla à perfectionner les logemens, & on commença d'établir pluſieurs batteries pour battre les deux faces de la demi-lune, celle des deux baſtions *d'Acunha* & de *Valeſco*, & les deux flancs des mêmes baſtions.

Le ſoir, deux batteries de 4. piéces de canon chacune, commencerent de battre en brêche les deux faces de la demi-lune. Le

Le 28. & 29. on travailla à faire dans le chemin couvert six débouchés pour descendre dans le fossé ; & ils étoient assez avancés , lorsque le Maréchal *Visconti*, qui avoit été forcé d'abandonner la demi-lune , & qui jugea que les brêches qui se formoient aux faces des deux Bastions , seroient bien-tôt praticables , fit battre la chamade. On lui demanda de livrer une des portes du Château : il la remit le lendemain 30. & le Maréchal de *Villars* envoya le Marquis de *Villars* , son fils , en porter la nouvelle au Roi. 1733.

La garnison réduite à 800. hommes sortit du Château de *Milan* le 2. de Janvier avec tous les honneurs de la guerre , & se retira à *Mantoue* , suivant la capitulation convenuë. 1734.

Le Maréchal de *Villars* apprit dans ce temps-là que le Marquis de *Boissieux* s'étoit rendu maitre du Château de *Trezzo*, de celui de *Lecco* , & du Fort de *Fuentes* , & qu'il en avoit fait les garnisons prisonnieres de guerre.

1734. Il prit en même tems la résolution de faire assiéger *Novarre* : Il donna ses ordres, & chargea de cette expédition le Marquis de *Coigny*, Lieutenant-Général ; lequel étant arrivé devant cette Place, fit ouvrir la tranchée la nuit du 5. au 6. de Janvier.

Les travaux y furent poussés avec tant de vigueur & de diligence, que le 7. au soir les assiégés, demanderent à capituler. Il leur fut accordé de sortir avec les honneurs de la guerre & deux piéces de canon ; & le Gouverneur s'obligea par la capitulation, de faire sortir sans canon ni artillerie le détachement de la garnison qui étoit dans le Fort *d'Arona.*

Le Maréchal de *Villars*, qui étoit toujours à *Milan*, ayant appris le 8. par un courier que lui dépêcha le Marquis de *Coigny*, la prise de *Novarre* & du Fort *d'Arona*, fit partir sur le champ le Marquis de *Firmarcon* pour en aller porter la nouvelle au Roi.

Le Marquis de *Maillebois*, Lieutenant Général, que le Maréchal de *Villars* avoit envoyé pour prendre le

Château de *Sarravalt*, & qui l'avoit pris le 5. de Janvier, se rendit à *Milan* près du Maréchal de *Villars*. 1734.

Ce Maréchal, dont la santé étoit chancellante, restoit à *Milan* pour la pouvoir fortifier par quelques remédes; mais il ne laissoit pas de vaquer au commandement de l'Armée, & de donner de là ses ordres avec tant de prudence & si à propos, que l'éxécution étoit toujours favorable, & augmentoit le nombre de ses victoires.

Il chargea le Marquis de *Maillebois* d'aller faire le siége de *Tortonne*, avec 12 Bataillons des Troupes du Roi de *Sardaigne*.

Ce Marquis, arrivé devant cette Place, fit ouvrir la tranchée le 26. de Janvier. Le Gouverneur abandonna la Ville, & se retira le 28. dans le Château avec ses Troupes; & le même jour, les habitans, après avoir essuyé dix coups de canon, apporterent les clefs de la Ville, où ils reçurent le détachement des Troupes qui avoient monté la tranchée.

La nuit du 29. au 30. on ouvrit la tranchée devant le Château sur la

droite

1734. droite de la Ville, & on forma une parallele d'environ 25 c. toises devant la Courtine qui fait face au Couvent des Bernardins, situé hors de la Ville.

Le 30. on perfectionna cet ouvrage, & on commença l'établissement d'une batterie de 20. piéces de canon, pour battre en brêche la poligone qui fait face à la Ville. On travailla le même jour à construire deux autres batteries de canon & de mortiers pour battre la Courtine.

Ces batteries tirerent la nuit du premier au 2. de Février avec tant de succès, que le lendemain les faces des Bastions commencerent à s'écrouler.

Les batteries de mortiers qui furent en état de tirer le 4. firent tant d'effet, que le 5. à deux heures après midi, le Gouverneur demanda à capituler, & la capitulation fut signée le même jour. Elle portoit que la Garnison sortiroit avec tous les honneurs de la guerre pour se rendre à *Mantoue*.

Le

Le Marquis de *Maillebois* ayant envoyé un courier au Maréchal de *Villars* pour lui apprendre la reddition du Château de *Tortonne*, le Maréchal de *Villars* fit partir ſur le champ le Duc de la *Trimoüille* pour en porter la nouvelle au Roi. 1734.

Par la priſe de *Tortonne*, toute la Lombardie, depuis *l'Oglio* juſqu'à la *Secchia*, près de *Verceil*, ſe trouva conquiſe. L'on peut dire qu'on n'a jamais vû faire des conquêtes avec plus de rapidité. En moins de trois mois le Maréchal de *Villars* prit *Pizzighitone*, la Citadelle de *Milan*, *Novarre*, *Tortonne*, les Forts & Châteaux de *Trezzo*, *Lecco*, *Fuentes*, *Arona*, *Sarravalt*, *Guaſtalla*, & *Borgo-forte*, à deux lieües de *Mantoue*.

Il avoit dit auſſi, (comme on a déja vû,) à Monſieur le Cardinal de *Fleury* en partant de *Fontainebleau*, » Que le Roi n'avoit qu'à diſpoſer » de la Lombardie, qu'il alloit la lui » conquerir. « Il tint parole, & en bien peu de temps.

Cette conquête, qui a été ſa derniere, ſuffiroit ſeule pour le mettre

au

1734. au rang des plus grands hommes que la France ait produite.

Lorsqu'il donna ses ordres au Marquis de *Maillebois* pour faire le siége de *Tortonne*, il eut envie de le faire en personne, se portant mieux alors: ce qu'il auroit fait, s'il n'avoit été obligé d'aller à *Parme* pour voir *Don Carlos*, & lui rendre ses respects. Il partit pour s'y rendre le 25. de Janvier.

Ce Prince lui donna beaucoup de marques de bonté & de confiance, & lui dit: « Que quand les Troupes » Espagnoles seroient toutes arrivées » en Italie, il iroit se mettre à leur » tête, pour aller conquérir le Royau» me de *Naples*; & qu'ainsi étant » obligé de quitter le Duché de *Par*» *me*, il le lui recommandoit. »

Le Maréchal de *Villars* lui répondit: *Il n'y a point à craindre que les Impériaux puissent y entrer, puisque je compte, la Campagne prochaine, de les chasser de Mantoue, & de leur faire repasser le Tirol.*

Mr. de *St. Estevan*, Gouverneur de ce Prince, lui dit: *Si vous faites*

cela,

cela, Monsieur le Maréchal, vous mettrez le comble à la gloire qui vous a toujours suivi, & vous rendrez aux trois Couronnes un service qu'on ne sçauroit trop reconnoître. 1734.

L'honneur de servir le Roi mon Maître & ses Alliés, répondit le Maréchal, *borne mon ambition ; ils sçavent, par ce que j'ai fait, ce que je puis encore faire, & que je n'avance rien que je ne puisse exécuter.*

Lorsqu'il partit de *Parme* pour retourner à *Milan*, ce Prince lui fit présent de son portrait enrichi de diamans.

Il fut de retour à *Milan* le 4. de Février, & il y apprit quelques jours après, que le Roi avoit fait le Marquis de *Villars*, son fils, Brigadier de ses Armées : il écrivit au Roi pour lui en faire ses très-humbles remercimens. Il disoit dans sa lettre ; » Que son grand âge & ses infirmi- » tés lui faisoient craindre, que ce » ne fût là la derniere grace qu'il » eût l'honneur de recevoir de Sa » Majesté.

1734. Il écrivit en même temps au Marquis de *Villars* de le venir joindre; mais de passer auparavant en Provence pour se faire recevoir au Gouvernement de cette Province, dont il avoit deja la survivance.

Les discours du Maréchal de *Villars* faisoient connoître qu'il ne croyoit pas vivre long-temps : son âge, ses blessures, les fatigues qu'il avoit essuyé dans 50. Campagnes, & en dernier lieu en Italie, avoient fort affoibli sa santé.

On lui avoit même entendu dire au siége de *Pizzighitone*, étant sur le revers de la tranchée, & répondant à un Officier qui lui représentoit qu'il s'exposoit un peu trop pour un Général d'Armée comme lui, si nécessaire au Royaume : *Vous auriez raison, si j'étois à votre âge; mais à l'âge où je suis, où j'ai si peu de jours à vivre, je ne dois pas les ménager, ni négliger les occasions qui pourroient me procurer une mort glorieuse, que doit ambitionner un vieux Général d'Armée.*

Il resta à *Milan* jusqu'a la fin de Mars, pendant lequel temps il fit ses dispositions

diſpoſitions pour la Campagne prochaine. Sa ſanté étoit toujours fort affoiblie, il n'en témoignoit rien ; & pour mieux le cacher aux yeux du public, il affectoit une grande gayeté : il fit même le galant auprès des Dames de *Milan*, aux quelles il donna pendant le carnaval pluſieurs fêtes & bals, & mit toute cette Ville dans la joye & dans les plaiſirs. 1734.

Dans ce temps là, *Don Carlos* eſcorté de 800. Chevaux, partit de *Parme* le 4. Mars pour ſe rendre à *Florence.*

Il ſortit de cette Ville le 24. avec une eſcorte de 500. Chevaux pour aller joindre l'Armée Eſpagnole, commandée par le Comte de *Montemar*, deſtinée à la conquête du Royaume de *Naples.*

Ce Prince ayant joint l'Armée d'Eſpagne, entra le 29. Mars dans le Royaume de Naples : les Députés de la plupart des Villes de ce Royaume vinrent au-devant de lui, pour l'aſſurer de leur ſoûmiſſion.

On a vû du depuis de quelle maniere ce Prince a conquis ce Royaume

par

1734. par la Bataille de *Bitonto* que gagna le Comte de *Montemar* ; ce qui fut une affaire décisive.

Le Maréchal de *Villars* ayant appris que le Prince de *Wirtemberg* , qui étoit à Mantoue , recevoit tous les jours de nouvelles Troupes , & qu'il faisoit paroître avoir envie de faire quelque entreprise sur le pont de *l'Oglio* que nous avions près de *Gozzolo* , partit de *Milan* pour se rendre à *Colorno* , afin d'être à portée de donner ses ordres pour prévenir & faire échouer les desseins des ennemis.

Il alla visiter tous les postes le long de *l'Oglio*. Il mit entre *Borgo-Forte* , & *San-Benetto* le Régiment de Royal Piémont ; il établit un Camp à *Mirasola* de six Bataillons & de 4. Régimens de Dragons , aux ordres du Marquis de *Coigny* ; & distribua le reste des Troupes en plusieurs Camps volans , qui fussent à portée de pouvoir se secourir & se prêter la main les uns aux autres : Il en plaça un à *Gozzolo* , un à *Reveré*, & un troisiéme à *Bozzolo*.

Après

Après quoi il révint à *Colorno*. Il y sentit sa santé si dérangée, qu'il prit la résolution de retourner en France, & il écrivit en Cour pour en avoir la permission. 1734.

La nuit du premier au 2. de May, les Ennemis jetterent deux ponts sur le *Po*, vis-à-vis de *Portiolo*, entre *Borgo-Forte*, & *San-Benedetto*. Ils trouverent devant eux le Régiment de Royal Piémont qui fit d'abord quelques prisonniers & beaucoup de résistance; mais qui, accablé par un si grand nombre, se retira avec perte du côté de *Guastalla*.

Le Marquis de *Coigny* ayant appris le passage des Ennemis, les envoya reconnoître; & ayant sçû qu'ils étoient postés trop avantageusement pour qu'il lui fût possible de pouvoir les attaquer, il prit le parti de marcher du côté de *Guastalla*, pour pouvoir rassembler les Troupes distribuées dans différens postes, & il en donna avis sur le champ au Maréchal de *Villars*.

Ce Maréchal ayant appris le 3. May à *Colorno* le passage des Ennemis, partit

1734. partit sur le champ, & alla coucher le soir même à *Bozzolo*, où le Roi de *Sardaigne* se rendit le lendemain à la pointe du jour.

Dès que le Maréchal de *Villars* fut arrivé à *Bozzolo*, il fit rassembler toutes les Troupes qui étoient à portée, consistant en 18. Bataillons & 19. Escadrons, du nombre desquels étoient le Régiment des gardes du Roi de *Sardaigne*, & un de ses Régimens de Dragons.

Il fit passer *l'Oglio* à ces Troupes sur trois colomnes par les ponts de *Macaria*, & de *Bozzolo*, & les fit marcher vers le *Seraglio*, pour se rendre à la tête du ponte des Ennmis, & être en état de les attaquer.

La premiere colomne, commandée par M. de *Ratski*, Brigadier, alla à *Curtatone*, où les Ennemis avoient un poste de 200. hommes. Mr. de *Ratski* le fit attaquer sur le champ, & en chassa les Ennemis qui y furent défaits; ils y perdirent cent hommes, & on leur fit 60. prisonniers, parmi lesquels il y eut plusieurs Officiers de distinction.

L

Le Roi de *Sardaigne* & le Maréchal de *Villars* se mirent à la tête de la seconde colomne, & marcherent vers le Village de *Martinara*. 1734.

Le Maréchal de *Villars*, dont l'âge & les infirmités n'avoient pû ralentir l'ardeur avec laquelle il avoit toujours marché à l'Ennemi, prit 80. Grenadiers & marcha en avant.

Le Roi de *Sardaigne* qui marchoit avec lui, étoit escorte de ses gardes du corps. Ils eurent bien-tôt perdu de vûë la deuxieme colomne. Le Maréchal de *Villars* s'avança si avant, dans le dessein de reconnoître de plus près les Ennemis, qu'ils se trouverent tout d'un coup enveloppés par 400. hommes des Ennemis qui firent feu sur eux.

Le Roi de *Sardaigne* qui s'expose volontieres aux plus grands dangers, & qui marche sur les traces des plus grands Héros, ne fut point surpris à la vûë de ce péril; mais il ne pouvoit se persuader que ces 400. Hommes ne fussent soutenus d'un plus grand nombre; & craignant d'avoir donné daus quelque embuscade, il témoigna sa peine

1734. peine au Maréchal de *Villars* qui lui dit ; Qu'il ne falloit ſonger qu'à ſortir de ce pas, & que la vraie valeur « ne trouvoit rien d'impoſſible ; qu'il « falloit, par leur exemple, en donner « à ceux qui en pourroient manquer. »

En même tems il ranima ſes forces & tout ſon courage, & il chargea les Ennemis avec tant d'ardeur qu'il les ébranla ; enſuite profitant de ce moment, il chargea dérechef à la tête des gardes du corps, & ſe porta à tous les endroits les plus périlleux pour animer tout le monde, ayant en même tems toujours les yeux ſur le Roi de *Sardaigne* pour veiller à ſa ſûreté, & pour admirer la valeur de ce Prince, qui en fit paroître beaucoup en cette occaſion.

Les Troupes de la ſeconde colomne ayant appris le danger où étoient le Roi de *Sardaigne* & le Maréchal de *Villars*, hâterent leur marche pour venir à leur ſecours; mais elles trouverent que le Maréchal de *Villars* avoit mis en fuite ces 400. Hommes des Ennemis, après leur avoir tué 50. Hommes, & fait 30. priſonniers.

Après

Après l'Affaire, le Roi de *Sardaigne* 1734.
lui dit, » qu'il n'avoit paséte surpris «
de sa valeur, mais de son activité «
& de sa vigueur. «

Sire, dit le Maréchal de *Villars*, «
ce sont les dernieres étincelles de »
ma vie, car je crois que c'est ici «
la derniere opération militaire où «
je me trouverai. Me sentant affoibli «
tous les jours, & me voyant hors «
d'état de pouvoir agir plus long- «
tems, j'ai été obligé de demandr au «
Roi mon Maître permission de re- «
tourner en France, pour me remet- «
tre, & pouvoir me tranquilliser le «
peu de tems qu'il me reste à vivre; «
& si le Roi m'accorde cette grace, «
je puis dire que c'est ainsi qu'en «
partant je fais mes adieux à la «
guerre. «

La troisieme colomne, qui n'étoit composée que de Cavalerie, attaqua *Borgo-forte*, que les Cuirassiers de l'Empereur abandonnerent après avoir perdu beaucoup de monde.

Les 3. colomnes s'étant rejointes le jour-là à *Borgo-forte*, le Maréchal de *Villars* détacha le lendemain, 5.

1734. May, le Marquis de *l'Isle*, Maréchal de Camp, avec des Grenadiers, pour aller à l'endroit où les Ennemis avoient jetté leurs ponts : il trouva qu'ils les avoient fait descendre vis-à-vis de *San Benedetto*, & qu'ils les avoient fortifiés.

Le dessein du Maréchal de *Villars* étoit d'aller aux Ennemis pour les battre, étant supérieur à eux, & faciliter par là le moyen de faire le siége de *Mantoue*, les chasser du *Mantouan*, & par consequent du reste de l'Italie ; & pour cet effet il ne vouloit pas, disoit-il, leur donner le tems de recevoir de nouveaux secours.

Le Conseil du Roi de *Sardaigne* ne fut pas de cet avis, disant » que le » Milanez que devoit avoir le Roi de » *Sardaigne*, étant conquis, il faloit » se borner à le garder, sans songer » de faire le siége de *Mantoue*, ni » hazarder une Bataille, où il y au- » roit à craindre pour le Milanez, si » on venoit à la perdre. »

Le Maréchal de *Villars* répondit à cela, » que quelques précautions que » l'on prit pour garder le Milanez, elles

elles deviendroient inutiles, tant « 1734.
qu'on laisseroit les Ennemis maî- «
tres du Mantouan, parce qu'on «
seroit obligé d'étendre les Troupes «
le long du *Po* & de *l'Oglio*, pour «
garder le passage de ces deux rivieres «
que les Ennemis auroient par là le «
tems de fortifier & d'augmenter «
leurs Troupes par les recruës qu'ils «
recevoient tous les jours, & qu'ils «
seroient ainsi en état de forcer le «
passage du *Po*, & d'entrer dans le «
Milanez, avec d'autant plus de fa- «
cilité, qu'il étoit impossible de pou «
voir garder une si grande étendu- «
de Pays le long de ces deux rivieresë «
& d'empêcher les Ennemis de per- «
cer avec toutes leurs forces dans, «
des endroits où nous ne pourrions «
leur opposer qu'une partie des nô- «
tres; que nous en avions eu un «
exemple en dernier lieu, par la fa- «
cilité avec laquelle ils avoient passé «
le *Po*. «

Qu'en les attaquant à présent «
qu'ils nous sont inférieurs, & qu'ils «
ne sont pas entierement recrûtés, «
nous en aurions meilleur marché «

 que «

1734. » que dans la ſuite, où la victoire » nous pourroit coûter plus cher: » Qu'il étoit d'ailleurs de la politique » d'un habile Général, d'éloigner les » Ennemis de la conquête qu'on » vient de faire ſur eux, pour mieux » s'en aſſûrer la poſſeſſion.

Ces juſtes raiſons priſes dans le vrai, & fondées ſur l'expérience, ne furent pas du goût du Conſeil du Roi de *Sardaigne*; l'on trouva mauvais qu'il n'eût pas été du ſentiment de ce Conſeil, & le Roi de *Sardaigne* ne lui témoigna plus les même bontés.

Le Maréchal de *Villars* ne pouvant éxécuter ſon projet d'attaquer les Ennemis, contre leſquels il diſoit être ſûr de la victoire, pour ſuivre les intentions du Roi de *Srrdaigue*, ſe contenta de faire camper une partie des Troupes en déça du *Po*, la droite du côté de *Parme* & la gauche au *Po*, ſur lequel nous avions deux ponts à *Caſal-Major*, & un troiſiéme à *Cremone*, & de faire ſoutenir la tête de ces ponts par des Camps retranchés.

Il fit camper l'autre partie de l'Armée

mée sur *l'Oglio*, pour qu'elle put être en état de communiquer avec les Troupes qui étoient sur le *Po*. 1734.

On apprit en ce temps-là que *Don Carlos* ayant fait attaquer les Forts qui sont à la Ville de *Naples*, le Gouverneur du *Château-neuf* s'étoit rendu le 6. de May, de même que le Commandant du *Château de l'Oeuf* & celui du *Château St. Elme*; & que ces trois Gouverneurs, ou Commandans, avoient été faits prisonniers de guerre avec leurs Garnisons.

Que *Don Carlos* avoit fait son entrée dans *Naples* le 10. May, où il avoit été reçû avec les plus grandes acclamations de joye de la part des Napolitains, qui se trouvoient heureux d'être délivrés de la domination Allemande, avec d'autant plus de raison qu'ils soupiroient depuis longtemps de rentrer sous la domination Espagnole.

Que ce Prince ayant sçû que le Comte *Visconti*, Général de l'Empereur & Viceroi de *Naples*, s'étoit réfugié avec ses Troupes dans la Poüille, avoit envoyé après lui le Comte de

1734. *Montemar* avec les Troupes Eſpagnoles, pour le joindre & le combattre.

L'on apprit auſſi deux jours après, que le même *Don Carlos* avoit reçû le 15. May le DIPLOME, par lequel le Roi d'Eſpagne le déclare Roi des deux Siciles; & qu'il avoit été le même jour reconnu & proclamé Roi.

Le Maréchal de *Villars*, qui étoit au Camp de *Bozzolo*, reçût le 25. May la permiſſion du Roi de retourner en France, comme il l'avoit demandé, pour y rétablir ſa ſanté.

Le Roi de *Sardaigne*, comme nous avons dit, n'avoit plus pour lui les mêmes bontés: Ce Maréchal l'avoit éprouvé en pluſieurs occaſions; & il voulut, avant de partir, témoigner à Sa Majeſté combien il étoit ſenſible à cela.

Il fut la ſaluer, & lui dit: Le » Roi mon Maître a eu égard à ma » ſanté, il vient de m'accorder la » permiſſion de retourner en Fran- » ce; je parts, SIRE, le cœur pé- » nétré de douleur de n'avoir pû mé- » riter les bonnes graces de Votre » Majeſté: Louis XIV. qui étoit

» un

nu grand Roi, & même tous les « 1734.
Potentats que j'ai eu l'honneur de «
servir, m'ont accordé les leurs; V. «
M. est la seule qui m'ait refusé ce «
bonheur. «

Le Roi de *Sardaigne* lui répondit seulement: *M. le Maréchal, je vous souhaite un bon voyage.*

Le le Maréchal de *Villars* partit du Camp de *Bozzolo* le 27. May. En partant il remit, suivant les ordres du Roi, le commandement de l'Armée au Marquis de *Coigny*, qui étoit le plus ancien Lieutenant-Général de cette Armée; le Marquis *d'Asfeld*, plus ancien que lui, ayant passé depuis quelque temps à l'Armée d'Allemagne, pour y joindre le Maréchal de *Bervvick*, qui l'avoit demandé au Roi.

Arrivé à *Turin* le 3. Juin, il se trouva si foible qu'il ne lui fut pas possible de pouvoir continuer son voyage: il fut obligé de s'arrêter en cette Ville, pour pouvoir guérir d'un flux de sang qu'il avoit, & pour reprendre de nouvelles forces.

1734. Mais quelques jours après, voyant le peu d'effet des remedes qu'on lui donnoit, & se sentant plus mal, il se dit à lui-même qu'il n'en pouvoit échapper.

Les Médecins vouloient le flater de quelque espérance, craignant que la seule idée de la mort ne lui abrégeât ses jours, qu'ils espéroient pourtant de prolonger par leurs remédes.

Le Maréchal de *Villars* s'en apperçut & leur dit : » Il est inutile de » me flater, ou de vous flater » vous-mêmes, je me sens fort mal, » & hors d'état d'en revenir ; l'idée » de la mort ne me fait point de » peine, je l'ai affrontée trop sou- » vent pour devoir la craindre ; & » si je me livre à vos remédes, » c'est moins par l'espérance d'en » revenir, que par celle que vous » pourrez prolonger ma vie de quel- » ques jours, & me procurer du » temps pour pouvoir vaquer aux af- » faires de ma conscience ; car un » homme de mon âge & de ma pro- » fession ne peut que l'avoir fort » chargée.

Il

Il demanda en même temps à se confesser : on lui fit venir le Curé. Dès qu'il le vit entrer dans sa chambre, il lui dit : » Voici un homme qui a mené une vie, qu'il n'avoit « pas lieu de croire devoir finir au- « près d'un Curé : Dieu le veut ain- « si ; il vous a chosi pour l'épure- « ment de ma conscience, je vous « la confie, venez en prendre soin, « & recevoir l'aveu & le repentir « de toutes mes frédaines. « 1734.

Il ordonna en même temps qu'on le laissât seul avec le Curé.

Il se confessa, & le Curé dit en sortant, que les sentimens Chrétiens du Maréchal de *Villars* étoient autant dignes d'admiration que ses exploits militaires.

Pendant sa maladie, il eut tous les jours avec le Curé des entretiens secrets de deux ou trois heures, & dans les intervalles il se faisoit lire les lettres qu'il recevoit de tous côtés.

On lui lut une lettre qu'un Officier Espagnol lui écrivoit de la part du Comte de *Montemar*, pour lui

1734. apprendre le détail de la Bataille de *Bitonto*, que ce Général venoit de gagner, & pour lequel le Maréchal de *Villars* avoit une grande estime, & une grande amitié, depuis leur entrevuë à *Sabionetto* : cette lettre étoit en Espagnol. On ne sera peut-être pas fâché qu'on la rapporte ici traduite mot-à-mot en François.

M.

» Le Seigneur Comte de Montemar, notre Général, vient de gagner une victoire décisive & des plus complettes sur les Impériaux. Les mouvemens continuels dans lesquels il est du depuis, lui ôtent la satisfaction de vous en instruire lui-même, & de vous en faire le détail; il me charge de le faire pour lui, permettez M. que j'aye l'honneur de vous en rendre compte.

» Dès que M. le Comte de *Montemar* eut reçû ordre du Roi de

» *Naples*.

Naples de poursuivre les Impériaux « 1734.
qui se réfugioient dans la Poüille, «
il partit à la tête des Troupes. Il «
apprit en chemin que le Comte «
Visconti, Général des Ennemis, avoit «
reçû quelques secours, & qu'il en «
attendoit encore de nouveaux. Il prit «
d'abord la résolution de hâter sa «
marche, pour joindre plutôt les En- «
nemis qui avoient quitté *Tarento*, «
où ils s'étoient d'abord retirés, & «
qui se répandoient dans la Poüille, «
pour en tirer des contributions. «

Notre Général régla sa marche «
sur les différens mouvemens des «
Ennemis; songeant principalement «
à leur ôter le moyen d'éxécuter le «
dessein dans lequel ils étoient de «
se ménager une retraite du côté de «
la Mer, il marcha à *Bari*, où il «
les croyoit. «

Les Impériaux en étoient par- «
tis, & ils s'étoient avancés à *Bi-* «
tonto, où ils étoient campés dans «
un poste aussi avantageux par sa «
situation, qu'impraticable pour la «
Cavalerie, puisqu'ils étoient sur «
une élevation, au pied de laquel- «
le «

1734. » le ils avoient devant eux des fof-
» fés & une muraille

» Notre Général, qui n'étoit qu'à neuf milles de *Bitonto*, détacha quelques corps de Cavalerie, pour aller reconnoître les Ennemis; & sur ce qu'on lui rapporta que leur Infanterie & leur Cavalerie y étoient déja campées, il prit la résolution de marcher à eux avec toutes ses Troupes.

» Il les distribua en sept colomnes, commandées la premiere par le Marquis de *Pozzolo-Manco*, la 2. par le Duc de *Lira*, la 3. par le Duc de *Castro-Pignano*, la 4. par le Marquis de *Bay*, la 5. par le Marquis de *Chateau-Fort*, la 6. par le Comte de *Macéda*, & la 7. par le Marquis de *Las-Minas*.

» Il fit marcher toutes ces Troupes par différens chemins, afin de choisir l'endroit le plus convenable pour attaquer les Ennemis; & il il fit avancer quelques détachemens de Cavalerie qui battirent les Houssards qu'ils rencontrerent.

Les

Les Impériaux avoient pris la « 1734.
résolution de rester dans leurs re- «
tranchemens, où ils se croyoient en «
toute sureté. «

Notre Général avoit fait sa dis- «
position pour les attaquer; mais «
il la changea dès qu'il eût vû «
celle des Ennemis. S'étant appro- «
ché lui-même de fort près pour «
les reconnoître, il fit d'abord passer «
de la droite à la gauche la plus «
grande partie de la Cavalerie, & «
donna en même temps ses ordres «
pour l'attaque : ce fut le 25. «
May. «

L'attaque commença par le cen- «
tre. Les Ennemis firent d'abord «
une vive & vigoureuse résistance «
pour défendre leurs retranche- «
mens. Notre Général s'étant ap- «
perçû que les Ennemis jettoient «
toutes leurs forces en cet endroit, «
résolut, pour faire diversion, de «
faire donner notre Cavalerie qui «
étoit à la gauche, & il se mit à «
la tête de nos Escadrons. «

La présence de notre Général à «
notre tête, & l'impatience où nous «

1734. » étions de combattre, nous fit » faire une chose qu'on n'a jamais » vû, & qu'on aura même peine à » croire : c'est que notre Cavalerie » sauta les murailles & les fossés » qui formoient les retranchemens, » sans qu'aucun Cavalier perdit son » rang ; & qu'en même temps les » Ennemis furent attaqués avec tant » d'ardeur, qu'ils furent obligés de » prendre la fuite avec un grand » desordre,

« Notre Général détacha quelque » Cavalerie pour les poursuivre : il » fit attaquer ensuite différens postes, » dans lesquels les Impériaux qui s'y » étoient réfugiés, furent faits pri» sonniers.

» Le Général *Rodeski* Genéral de » l'Infanterie, se sauva dans *Bitonto* » qui est entourré de murailles : il » s'y défendit toute la nuit ; mais » lendemain il fut obligé de se ren» dre.

» La Cavalerie ennemie se sépara » dans sa fuite en plusieurs corps, » qui étant poursuivis par notre » Cavalerie, ont été presque dé»

» truits,

truits, Le plus considerable, après « avoir perdu beaucoup de monde « se refugia dans *Bari*. Notre Gé- « néral y ayant marché le 26. l'a « bloqué & a obligé le Prince de « *Belmonte*, Commandant, de se « rendre. « 1734

Les Troupes Impériales con- « sistoient selon l'état qu'on en a » trouvé, en 6500. hommes d'In- « fanterie, 1500. de Cavalerie, & « 400. Houssards, desquels il ne « s'est sauvé que 200. qu'on poursuit « actuellement. «

Nous avons pris aux Ennemis « 15. drapeaux, 24. étendarts, & « 2. paires de timbales; leurs tentes, « les vivres, les munitions de guer- « re, & la plus grande partie des « équipages. «

Voilà une affaire qui fait un « honneur infini à M. le Comte de « *Montemar*, & qui fait voir qu'il « n'est pas indigne de l'estime & de « l'amitié dont vous l'avez flaté: il « est en peine de n'avoir pas de vos « nouvelles, il vous prie de lui en « donner, & moi de permetre que « j'ose «

1734. » j'ose prendre la liberte de vous
» assurer du respect infini avec lequel
» j'ai l'honneur d'être &c.

*Du Camp de Bitonta
le 28. May* 1734.

Le Maréchal de *Villars* après la
» lecture de cette Lettre dit : » Le
» Comte de *Montemar* a manœu-
» vré dans cette affaire en habile
» Général ; & ce qu'il a fait faire
» à sa Cavalerie, est si surprenant,
» qu'on peut le mettre au rang des
» choses merveilleuses qu'on ne voit
» réüssir qu'une fois : je me ferois un
» vrai plaisir de le congratuler sur sa
» victoire, si des soins plus importans
» n'occupoient le peu qui me reste de
» vie, il aura de mes nouvelles par celle
» de ma mort, à laquelle j'espere
» qu'il sera sensible, à cause de l'es-
» time singuliere que j'ai pour lui.

Il reçut aussi des lettres de l'Armée d'Allemagne qui lui apprenoient qu'on faisoit le siége de *Philipsbourg*, & qu'on avoit ouvert la tranchée devant cette Place le 3. Juin.

Il

Il dit là-dessus : » Le Maréchal de *Bervvick* prend le bon parti ; mais « je crains fort qu'il ne se repente « d'avoir entrepris ce siége dans « cette saison, où le Rhin déborde « ordinairement ; d'ailleurs pour fai- « re ce siége en sûreté, il faut cam- « per sous cette Place, & fortifier le « Camp par des retranchemens : si « on ne fait pas cela, on ne pourra « guéres se garantir des ruses du « Prince *Eugene*, qui ne s'approche « pas de si près sans avoir quelque « dessein. « 1734.

Son mal augmentoit chaque jour & annonçoit sa mort prochaine ; il avoit des entretiens fréquens avec son Confesseur, & donnoit de plus en plus des marques de la plus parfaite résignation.

On apprit dans ce temps-là, que le 12. Juin à 7. heures du matin, le Maréchal de *Bervvick* avoit été tué d'un coup de canon au siége de *Philpsbourg* en visitant les travaux de la tranchée.

On ne vouloit pas dire cette nouvelle au Maréchal de *Villars*, parce qu'il

1734. qu'il avoit défendu qu'on ne lui en dît aucune, ne voulant plus s'occuper que de ſon ſalut.

Son Confeſſeur voulut lui en parler ; & le même jour qu'on la reçut, il lui dit : » Mr. Dieu vous fait de » grandes graces. Vous avez mené » une vie, où vous avez eu plus d'at- » tention à votre gloire qu'à votre ſa- » lut : Dieu pouvoit vous la faire per- » dre dans les fréquens dangers où » vous vous expoſiez ; cependant il » vous a conſervé juſques à préſent, & » il vous donne le temps de vous re- » connoître à la mort, & la grace » d'être réſigné & repentant de vos » fautes : ce ſont là des graces qu'il » n'accorde pas à tout le monde ; » voilà M. le Maréchal de *Bervvick* » qui n'a pas eu le même bonheur » que vous, il vient d'être tué au » ſiége de *Philipſbourg* d'un coup de » canon, en viſitant les travaux de la » tranchée. »

» Quoi, répondit le Maréchal de » *Villars*, le Maréchal de *Bervvick* eſt » mort de cette maniere ? Je l'avois » toujours dit qu'il étoit plus heureux » que moi.

» C'eſt

C'eſt la nature qui agit dans ce moment pour le faire parler ainſi ; mais elle fût bientôt ſurmontée par ſes ſentimens chrétiens qui vinrent au ſecours. Se ſentant plus mal, il demanda les derniers Sacremens, & après les avoir reçûs, il mourut le 17. Juin, âgé de 82. ans. 1734.

Sa mort fut véritablement celle d'un Héros Chrétien, par la grandeur des ſentimens, & la réſignation qu'il fit paroître, qui édifierent tous ceux qui furent préſens.

On remarque une choſe aſſez ſinguliere ſur ſa mort ; c'eſt qu'elle eſt arrivée dans la même Ville & au même lieu où il étoit né, étant né à *Turin* lorſque le Marquis de *Villars*, ſon Pere, y étoit Ambaſſadeur pour le Roi auprès du Duc de Savoye.

Le Maréchal de *Villars* n'a laiſſé qu'un fils unique, qui eſt *Honoré Armand de Villars*, à préſent Duc de *Villars*, Pair de France, Gouverneur de Provence, Meſtre de Camp d'un Régiment de Cavalerie, Brigadier des Armées du Roi, & l'un de 40. de l'Académie Françoiſe.

Lorſque

1734. Lorſque le Prince *Eugene* apprit la mort du Maréchal de *Villars* ; il dit: *La France vient de faire une grande perte qu'elle ne réparera de long-temps.* Un Officier Général des Troupes de l'Empereur qui étoit préſent, lui dit: *Il y a pourtant encore de bons Généraux en France. Il y en a par tout*, répondit le Prince *Eugene* : *l'Eſpagne a des Montemars, mais la France n'a plus des Villars.*

Cet éloge n'eſt pas ſuſpect dans la bouche d'un Général des ennemis, qui ne croit pas avoir d'égal.

La France a été de tout temps fertile en grands Hommes ; mais elle en a produit peu comme le Maréchal de *Villars*, qui a été le plus grand & le plus heureux Capitaine qu'il y ait eu depuis long-temps. Ses talens pour la guerre, ſes exploits militaires, & les ſervices qu'il a rendus à ſa Patrie, rendront à jamais ſa mémoire reſpectable & précieuſe au Royaume.

Cet Héros doit être appellé à juſte titre le *Bouclier de la France*, & *l'Epée des François*, comme *Fabius Maximus* & *Marcellus*, ces deux fameux Romains. *Fabius*

Fabius Maximus fut appellé le *Bouclier des Romains*, pour avoir été le premier qui arrêta les victoires *d'Anibal.* 1734.

Le Maréchal de *Villars*, par sa victoire à *Denain*, arrêta celles des Ennemis, qui avoient mis le Royaume dans de grandes allarmes.

Marcellus mérita d'être appellé *l'Epée des Romains*, parce qu'il s'étoit trouvé à 35. Batailles, & qu'il ne demandoit qu'à combattre.

Il n'y a point de Général François qui se soit trouvé à plus de Batailles, plus de siéges, plus d'Affaires, & à de plus grands dangers que le Maréchal de *Villars*, qui ne demandoit qu'à combattre, & en cherchoit continuellement l'occasion.

La vie des grands Hommes donne de l'admiration, & souvent de l'émulation : on ne peut qu'admirer celle de ce grand Maréchal ; mais il est à souhaiter, pour l'utilité & la gloire du Royaume, qu'il ait des imitateurs.

ORAISON

ORAISON FUNEBRE
DE TRES-HAUT & TRES-PUISSANT
SEIGNEUR
LOUIS-HECTOR
DE VILLARS

Maréchal-Général des Camps & Armées du Roi, Gouverneur de Provence, &c.

Et, quæ est expectatio mea? Nonne Dominus; & substantia apud te est meas Psal. XXXVIII. v. 11.

Et maintenant, quelle est mon attente? N'est-il pas temps que ce soit le Seigneur? Puisque tout ce qu'il y a pour moi de vraiment solide, n'est qu'en lui seul?

*MONSEIGNEUR.**

CE n'est qu'avec un saint frémissement que j'ouvre aujourd'hui la bouche dans cette Chaire, & à la face de ces redoutables mystères, où

* *Monseigneur l'Archevêque d'Arles, officiant.*

le Dieu de vérité, ſe faiſant lui même la Victime de nos vanités & de nos menſonges, me défend de profaner la ſainteté de ſon Sacrifice par l'éloge de ces mêmes vanités. Je tremble de changer en malédiction contre moi-même, & contre l'Illuſtre Mort qui nous aſſemble, le Sacrifice d'expiation qui deſormais eſt ſon unique attente: & il me ſemble l'entendre me dire du fond de ſon cercueil... C'eſt bien de l'encens qu'il me faut! On ne m'en a que trop prodigué. Ce ſont des vœux, des prieres, des larmes; *Et nunc quæ eſt expectatio mea; Nonne Dominus?*

Puis-je en effet ne pas frémir, MESSIEURS? Non que la vûë de ce lugubre appareil, de ces torches funébres, de ces triſtes repréſentations de la mort, ait rien qui me trouble; la mort m'eſt familiere; depuis que je vis, je ne vois autre choſe que mourir. Ce qui m'effraye, c'eſt de voir ces nombreux Lévites, ces Prêtres en deüil, ce Pontife conſterné, cette immenſe aſſemblée de Fidèles qui m'écoutent, prêts, dès que j'aurai fermé la bouche, à l'ouvrir pour demander miſéricorde

au

au Dieu des compaſſions pour ces mêmes vanités que j'aurai célébrées. Ce qui m'eſtraye, c'eſt que déja je crois les entendre crier au Seigneur, d'une voix bien differente de la mienne : … Ayez pitié, Seigneur, de ce grand, de de ce Hèros, de ce Conquérant Pacificateur des Nations : Oubliez, dans votre bonté toute ſa gloire & tous ſes triomphes ; & ne vous ſouvenez en ſa faveur que de votre Croix qui deſormais eſt ſa derniere eſpérance : *Et nunc quæ eſt expectatio mea ; Nonne Dominus ?*

O ! Egliſe de JESUS-CHRIST, Mere des Chrétiens, qui ne mettez, dans la bouche de vos Miniſtres que des foudres contre le monde & ſes pompes, pourquoi nous permettez vous, dans ces occaſions particulieres, de changer de langage, & de brûler quelques grains d'un encens religieux, devant les reſtes anéantis des grandeurs humaines ? Je reconnois à cette ſage condeſcendence, que vous êtes, non ſeulement la Mere de notre Foi, mais encore la zélée Conſervatrice du Prince & de la Patrie. Ces Hommes excellens, que le Dieu des Rois & des

Royaumes a choiſis pour en être les défenſeurs & la gloire ; ces Hommes utiles au bien public, vous ſont chers ; & laiſſant à Dieu le jugement des motifs qui les ont fait agir, vous vous faites un pieux devoir de conſacrer leurs ſervices. Vous agréez, qu'en offrant le Sacrifice pour leurs foibleſſes, nous rappellions le ſouvenir de leurs exploits : & pour procurer au Prince & à l'Etat d'utiles défenſeurs, par le rare honneur d'être célébrés juſques dans le ſein de vos Temples, vous y autoriſez le recit éclatant de leur triomphes ; procurant ainſi *à Ceſar ce qui eſt à Céſar*, & ce qui eſt même le plus grand bien de Céſar. Mais en même temps, vous y demendez miſéricorde pour tant de victoires, *rendant ainſi à Dieu ce qui eſt à Dieu.* Je n'abuſerai point, ô Religion ſainte ! d'une ſi ſage indulgence.

Et vous, Illuſtre Mort, que nous pleurons, vous ne me reprocherez pas d'inquieter votre grande Ame par des éloges peu chrétiens, & dont, peut-être, le goût paſſé fait maintenant votre plus vive amertume. Je parlerai de votre gloire, comme vous en jugez vous-

vous même à présent; & je tempérerai l'eclat trop brillant de ce que vous avez été parmi les vivans, par la pensée de ce que vous êtes dans la région des morts : cendre, poussiere, pécheur. Vous avez été durant plus d'un demi-siecle l'admiration du monde : Vous en serez aujoud'hui l'instruction. Vos cendres seront utiles à nos mœurs, comme vos services l'ont été si long-temps à l'Etat. Ainsi, selon votre plus forte passion, tandis que vous viviez parmi nous, vous ne cesserez pas de nous être salutaire.

C'est sur ce plan, que je viens parler; & je le trouve tout tracé dans ce beau sentiment de David. Ce St. Roi venoit de jetter un coup d'œil sur toute la suite brillante de sa vie : il y remarquoit avec reconnoissance que, sous la protection du Seigneur, il avoit épuisé tout ce que la gloire terrestre peut accumuler de bonheur & d'honneur sur la tête d'un simple mortel ... Et maintenant, s'écrie-t-il, que tout cela est éprouvé, usé, épuisé; quelle est mon attente, & que puis-je vouloir de plus ici bas ? *Et nunc quæ*

eſt expectatio mea? Ce ſera vous, vous ſeul, ô mon Dieu. Ce ſera de ma part un juſte & parfait retour à vous, auteur & maître de tous mes biens; *Nonne Dominus*? Tout le reſte n'eſt que vanité, inutilité. Ce qu'il y a de vraiment ſolide, d'uniquement eſſentiel pour moi, n'eſt qu'en vous ſeul; *Et ſubſtantia mea apud te eſt.*

Telle eſt l'idée, que je me ſuis formée de *trés-Haut & très Puiſſant Seigneur LOUIS-HECTOR DE VILLARS*; *Duc & Pair, Maréde France*, &c. *Gouverneur de Provence*. Et je dis, pour réduire ma penſée à de juſtes bornes. Comme David, il a épuiſé tout ce que l'attente d'un Mortel ſur la terre peut y demander à la Providence de proſperité & de gloire. Comme David, il paroit avoir éprouvé, dans ſes derniers jours ſur-tout, toutes les miſericordes de ſon Dieu. Grand Capitaine & conſtamment heureux, il a vécu pour le ſalut de l'Etat: Héros Chretien, il eſt mort d'une maniére à faire le ſalut de ſon ame. Deux preſſant motifs pour nous de prier pour lui; l'un, de reconnoiſſance

noiſſance pour les ſervices qu'il nous a rendus, l'autre de confiance pour les miſéricordes dont le Seigneur l'a prévenu. C'eſt tout le partage de ce Diſcours, que je conſacre uniquement à la glore du Dieu des Armées, auteur & conſommateur de tout bien.

I. PARTIE.

QUE les deſirs des Hommes, & ſur-tout des Hommes qui ſont à portée de parvenir, s'étendent à tout; je n'en ſuis nullement ſurpris. Que n'épuiſe pas le cœur humain par ſes penſées, dit le ſage, & *quand a-t-il dit, c'eſt aſſez*? Mais que les effets répondent à l'étenduë des deſirs, c'eſt ce qui n'arrive qu'à un ſeul entre cent mille.

Cet heureux Particulier, comblé d'autant de biens qu'il en ſçut jamais deſirer, fut dans ces derniers temps, l'Illuſtre *Hector de Villars*. La Providence ſemble avoir pris plaiſir à ſurpaſſer même, par ſes faveurs, toute l'étenduë de ſes penſées. Que lui reſtoit-il en effet dans ſes derniers jours à deſirer ici bas? Toutes les vanités de

la terre étoient épuisées pour lui : car c'est les épuiser que d'y parvenir. Aucun genre de gloire qu'il n'ait recüeilli dans le long cours de sa vie. Semblable à ce fleuve béni dans les Livres saints, qui faisoit la beauté & la fertilité des campagnes d'Israël ; sa double source, bien que pure, profonde, élevée, n'a rien qui promette d'abord un si beau cours. Mais bientôt, secouru dans sa course par une infinité de ruisseaux qui viennent s'y reünir de toutes parts, à son terme, il n'est pas un simple fleuve, mais une mer qui étonne. Tel Villars, dans le cours de ses prodigieuses félicités. En voici la source, les progrès les acroissemens ; & pour ne pas m'écarter de la même image, en voici la plénitude extraordinaire, & les singularités les plus dignes d'attentions : Et tout cela, pour la gloire & l'avantage de la Patrie.

Sorti d'une double source pure, profonde, & déja Illustre ; né de plus avec tous les dons de l'ame & du corps qui préparent les Héros, il recüeillit, dès ses premieres armes l'inestimable avantage d'être formé dans l'art des combats.

bats par les exemples & les leçons des *Turennes* & des *Condé*. Dès lors, leur diſciple attentif, pour être un jour leur imitateur fidéle, preſque juſqu'à l'égalité. C'étoit dans ces beaux jours, où ces grand Hommes avoient ceſſé de vaincre pour le ſalut de l'Etat, & ne vainquoient plus que pour ſa gloire. La deſtinée de Mr. de Villars devoit être un jour auſſi éclatante, mais marcher dans un ordre tout différent. Ses prémieres armes s'éxercerent dans le fort de nos conquêtes. Il apprenoit l'art de ſauver la France, dans ce qu'il voyoit faire à ces Héros pour l'illuſtrer: & ſon cœur prenoit alors cette élévation de courage, qui devoit nous être ſi néceſſaire & ſi utile dans les jours mauvais.

Dès-lors brillerent en lui les étincelles de ce beau feu & de cette audacieuſe bravoure, qui furent depuis ſon caractére ſingulier, & qui perfectionnés par l'expérience, en firent un Général dominateur des évenemens. Jeune ſoldat, le voila de ja ſur le bord du Rhin des premiers à s'y jetter à la nage. Echappé des flots, voyez-le à Senef, à Caſſel,

à Kell, à Fribourg, &c. bravant le fer & le feu, & s'apprivoisant de bonne heure à toutes leurs horreurs. Blessé dès le commencement d'une de ces sanglantes actions, il n'est pas hors de combat ; il perd tout son sang, mais rien de son poste. Il s'évanoüit par l'excès de sa douleur; mais son propre sang lui sert comme de remede ; refroidi sur sa playe, il lui rappelle ses esprits par sa fraîcheur. Mais il ne revoit le jour, que pour combattre de nouveau.... Ange tutélaire de la France, veillez sur ses jours ; vous sçavez ses hautes destinées & nos malheurs à venir. Conservez-le sous vos aîles : c'est nous conserver tous avec lui.

C'étoit par ces excès de courage, que la Providence le menoit par degrés au commandement. A force de périls surmontés & d'actions brillantes, il attire sur lui l'attention du Prince, à qui, comme à David, le Dieu des Armées avoit donné dans ces beaux jours des milliers de braves, pour le seconder. Mais le grand nombre *des forts de David* n'obscurcit point le jeune Villars ; il perce par la singula-

rité de sa valeur. Nulle faveur lui ouvre le chemin des emplois : Il les cherche l'épée à la main où ils sont, dans le centre des Escadrons ennemis, & sur la brêche de leurs Boulevards entamés. . . . C'est qu'il nous falloit dans la suite, pour ressource à nos pertes, ou à nos périls éminens, un mérite solide & éprouvé ; & non un mérite simplement favorisé. O, France ! ô, ma Patrie ! Que ces mérites de faveur t'ont coûté de sang & de larmes ! Que nous avons payé cher leur élévation ! Ainsi le permettez vous, ô Dieu des Rois & des Nations, quand vous voulez humilier à salut l'orgueil des uns, & punir avec rigueur les déréglemens des autres ! Mais ici, plein de miséricorde pour LOUIS & pour nous, vous ne souffriez pas, que l'Homme de votre droite s'avançat par une autre voye, que par celle des travaux, des périls & des services. C'étoit vous même, qui, pour nous former un Héros de ressource, lui fournissiez, comme à David, les occasions des meurtrieres, mais utiles expériences. Ainsi, comme ce Roi guerrier, il pouvoit dire, béni

ſoit le Seigneur, qui forme mes mains au combat, & mes doigts à manier l'épée; *Benedictus Deus, qui docet manus meas ad prælium & digitos meos ad bellum.*

Mais admirons ici, MESSIEURS, les routes de Dieu. Au fort de ces éxercices de guerre, tout-à coup le Dieu de la paix, qui le deſtinoit au double mérite de Vainqueur & de Pacificateur, ſi rarement réunis dans le même Homme, inſpire au Roi de mettre à un uſage tout oppoſé le *Chef de ſes Forts.* On l'arrache du ſein des Légions, pour l'envoyer en Ambaſſade.... Vous gémiſſez, jeune Guerrier, ſur votre paiſible deſtination; les yeux baignés de larmes, vous dites adieu à ces ſiéges meurtriers, à ces mêlées homicides. Mais laiſſez-vous conduire à la Providence qui veille ſur vous. Le talent des négociations vous eſt héréditaire, & terminera un jour lui ſeul, ce que cent de vos exploits n'auront fait que préparer. Courez vous éxercer dans l'art des Traités, ô Braves des Braves: *Vade in pace virorum fortiſſime.* Vous reviendrez un jour pour conduire vous-

même

même à la victoire ces mêmes armes, aux quelles on vous arrache, ce femble, si à contre-temps.

Il arrive en Espagne. Ici son génie trop vif & trop ferme commence à se plier aux adresses des traités: Ce n'est plus ce soldat fougueux, c'est un Négociateur semblable à son Pere, sage, couvert, & délié.... Voyez, éxaminez bien, jeune *Hector*, ce Thrône fondé depuis tant de siécles : un jour viendra, & il approche, où ce Thrône, destiné par le Ciel au Fils du David de la France, sera ébranlé, par cette révolution, jusques dans ses fondemens. C'est vous qui, par un traité de paix, préparé par les grands coups de votre bras, & terminé par votre sagesse, raffermirez pour jamais ce Thrône sous les pieds chancellans d'un BOURBON. De Madrid, Villars passe dans la fiére capitale de l'Empire. O, que les années les plus prochaines sont enveloppées d'une épaisse nuit aux yeux des foibles enfans des hommes! Tandis que *Léopold*, touché du mérite naissant du jeune Envoyé, le distingue par ses bontés: Le dirai-je d'aprés Isaïe, &

avec toute la pompe de ſes expreſſions ? Oui, je le dirai : la circonſtance n'eſt pas moins illuſtre. Les fieres ombres des Deſcendans du fameux Charles V. ſe troublerent dans leurs ſépulchres à ſon arrivée : *Infernus conturbatus eſt in occurſum adventûs tui.* Tous ces Princes de l'auguſte Maiſon Impériale, qui croyoient à jamais fixées ſur la tête de leurs enfans les Couronnes des Eſpagnes, jointes à celles de l'Empire, ſe leverent de leurs pompeux Moſolées ; *Omnes Principes terræ ſurrexerunt de ſoliis ſuis*, & s'écrierent à ſon aſpect, en gémiſſant : N'eſt-ce point celui-ci, qui, portant un jour la terreur dans le cœur de l'Empire, ſecoüera de deſſus nos têtes toutes les Couronnes des Eſpagnes de l'un & de l'autre monde ; & nous forcera nous mêmes, par un traité, à les reconnoitre dignement & juſtement placées ſur celles des BOURBONS ? *Numquid iſte eſt vir, qui conturbavit terram, qui concuſſit regna ?* Voilà, MESSIEURS, les ſources & les premiers progrès de ſon étonnante félicité, & ce que j'appelle l'avantage de ſon éducation qui, tantôt l'éxerçant dans

l'art des combats, & tantôt dans l'art des traités, jetta dans un même homme les fondemens du plus grand homme de guerre, & du plus grand homme d'Etat de ces derniers temps.

Les accroissemens de sa fortune suivent de près ses premiers progrès : ainsi le ménageoit la Providence, pour montrer, comme de la main, à LOUIS, l'homme destiné pour sa ressource dans les temps de l'obscurité. Un nouveau siécle s'ouvre, & avec lui les jours de nos adversités approchent. Un grand évenement les précede, & les occasione tout à la fois. Dieu, qui seul dispose des couronnes, changea tout-à-coup les sentimens de *Charles II.* expirant ; au lit de la mort, l'affection peu réglée pour le sang d'Autriche s'affoiblit dans son cœur, & le sang de Bourbon, pour lequel la Justice parle, y prévaut. Le petit fils de LOUIS hérite de toutes les couronnes de *Charles* d'Autriche. Le Seigneur, assis dans le Ciel, l'avoit ainsi prononcé : *Philippe*, Prince Religieux, je te donnerai, à cause de mon serviteur David, les Nations pour héritage, & les bornes

gen-

du monde pour ta possession; *d'abo tibi, gentes hæreditatem tuam, & possessionem tuam terminos terræ.*

A cette étrange nouvelle, *les Nations frémissent de rage, les Rois s'assemblent, les Princes se liguent contre l'arrêt du Seigneur, & contre son Oint.* Mais ce que le Seigneur a dit dans le Ciel, sera sur la terre. Et pour le rendre stagle, il a choisi Villars dans l'éternité de ses Conseils.... Ce sera toi, mon Fils, qui les briseras, ces Nations, comme le Potier indigné brise ses informes Vaisseaux d'argile. Je donnai *Condé* à LOUIS pour être le Bouclier de son enfance. Ses vieux jours ne me sont pas moins chers: je l'humilierai par les disgraces; mais tu seras le vengeur de sa vieillesse pénitente. Tu es la fléche choisie, que j'ai mise à part dans mon carquois pour cet effet, *posui te, quasi sagittam electam.*

Dans ces desseins de Dieu, si glorieux pour Villars, dès le commencement de cette nouvelle & affreuse guerre, le Dieu des Armées marque son serviteur du sçeau de sa destination. Les premiers lauriers sont pour lui; il les moissonne d'une main encore

ſubalterne dans les Campagnes de *Fridlingue* ; & les arrache de vive force au Prince *Loüis de Bade*, alors le plus robuſte bouclier de l'Empire. Tout couvert de ſang & de pouſſiere, environné de mille & mille captifs, & de trente de leurs drapeaux ſanglans & déchirés, Villars reçoit de ſon Prince le ſçeptre du commandement militaire. Et maintenant quel ſera ſa nouvelle attente ? Quel ſera le nouvel objet de ſes deſirs ? La juſtification de ſa recompenſe. Ce qui eſt pour tant d'autres le terme de leur ambition, n'eſt pour lui que l'entrée de la carriere. Ce but glorieux fait mille braves ſubalternes, tant qu'il n'eſt montré qu'à leurs deſirs : mais ſouvent dès qu'il eſt atteint, il ne fait plus que d'indolens Généraux. C'eſt qu'ils n'étoient braves que pour eux-mêmes & non pour l'Etat. Ici au contraire commencent les prodiges de ce grand homme. Les bords du Rhin ſont tout de ſuite nettoyés d'ennemis & de Forterelles. Villars perce à travers les Montagnes noires ; les forêts s'ouvrent devant lui, ces fameux défilés s'élargiſſent. Il eſt
déja

déja ſur les bords du *Danube*, & tend un bras victorieux & ſecourable au ſeul de nos Alliés, qui nous ſoit demeuré conſtamment fidéle.

Oſerai-je prononcer ici ce nom ſiniſtre, dont le ſouvenir fait encore pâlir la France ? Oui, Meſſieurs, *Hochſtet* eſt bien *Hochſtet* pour nous : mais il ne le fut jamais pour Villars. Jamais il n'en connut d'autre que ce premier *Hochſtet*, où il fit mordre la pouſſiere au brave *Stirum*, & à ſes nombreuſes Phalanges. Là giſſent les forts de l'Empire, & autour d'eux les ſépulcres preſſés de leurs Soldats, tous percés par l'épée ; *in circuitu ejus ſepulcra... omnes interfecti gladio.* Par tout où il a combattu, il ne nous a point laiſſé de nom funeſte. Jamais le Ciel ne l'employa au douloureux uſage d'humilier LOUIS par des défaites. Jamais de ſes Camps ne partit Courier la cendre ſur la tête, les habits déchirés, & cette accablante parole à la bouche, Iſraël a été écraſé & les reſtes ſont en fuite, *Fugit Iſraël, & ruina magna facta eſt.* Toutes les lettres venuës de ſa part à la Cour, furent toujours em-

empreintes du ſçeau de la victoire, où du moins de la gloire; & jamais LOUIS ne frémit en les liſant. Oui: j'en atteſte même les Campagnes de *Blangis* & de *Malplaquet* où la victoire ne ſe trouva point, mais ſeulement le carnage & la mort: Et pour le dire avec plus d'énergie & non moins de vérité, où la victoire allarmée de la bleſſure de ce grand homme, qu'elle couronnoit déja d'un laurier ſi mérité, oublia d'achever ſon ouvrage, & ſe retira avec lui du combat, ne laiſſant aux Ennemis pour tout avantage que le droit libre d'enterrer quinze-mille de leurs morts, & le deſir de n'acheter j'amais à ce prix un Champ de bataille: tandis que Villars bleſſé emportoit, pour ſoûtenir ſes pas chancellans, trente-cinq drapeaux arrachés à leur aîle droite, preſque entierement détruite. Et quelle retraite encore ſa ſçavante diſpoſition de bataille ne produiſit-elle pas! L'éxécution de cette fameuſe retraite vous eſt dûë illuſtre *Boufflers*, & Villars lui-même étoit le premier à l'admirer, & à la publier par-tout.

Suſpendons ici, MESSIEURS, le

le cours rapide de tant d'exploits, pour le voir revêtu d'une autre sorte de gloire moins ébloüissante, mais peut-être plus solide ; c'est le mérite de bon & généreux Citoyen. Le Ciel toujours profond dans ses vûës & dans ses desseins sur les hommes, lui fournit l'occasion la plus favorable de s'éxercer utilement en ce précieux genre de mérite... C'est qu'il falloit dans la suite qu'il sçût se résoudre à cesser de vaincre, pour laisser respirer la Nation à l'ombre de la paix & de ses laurieres. C'est dans cette partie de sa vie que je vais toucher, qu'il prit ces héroïques dispositions. Pourquoi le dissimulerois-je ? Il fut un tems, où l'envie, plus obstinée que les Légions de nos Ennemis, refusoit de rendre les Armes à l'impression de son méritte. Il faut l'avoüer, le caractére de son courage avoit quelque chose de si haut, de si entreprenant, de si décisif, que l'envie qui se connoit peu en vrai mérite, se trouvoit autorisée à traiter une valeur si peu commune, de pur bonheur & de témérite. Ce grand homme, né avec une certaine franchise dans le

grand

grand, ſembloit toujours promettre plus qu'il n'étoit, diſoit-on, en état d'éxécuter : & ſorti originairement d'un pays accuſé de préſomption, la jalouſie affectoit de l'en ſoupçonner. On lui fit un défaut réel de ce qui n'étoit en lui qu'un prompt & vif ſentiment de ſa haute deſtinée. La Cour, qui malgré ſes lumieres, eſt ſouvent la dupe de l'envie, comme elle en eſt le théâtre, imbûë de ce préjugé, l'écarta tout-à-coup de nos frontieres. Hélas ! c'étoit dans ces jours critiques, où preſque tous nos Généraux les plus ſages, devenant malheureux, faiſoient craindre au Roi qu'un Général plus entreprenant ne méritât enfin d'être encore plus malheureux à ſon tour. Mais par ce glorieux éloignement, le Ciel préparoit à ce Héros une gloire propre pour le Ciel même.

Le Fanatiſme s'étoit emparé des eſprits dans les montagnes de nos voiſins. C'eſt d'ordinaire où aboutit l'Héréſie : elle commence par faire des rebelles à l'Egliſe, mais bien-tôt elle fait des fous & des furieux, également re-

revoltés & contre la vérité, & contre l'authorité, & contre l'humanité même. Ces Fanatiques avoient pris les armes, ou plutôt avoient arraché aux furies de l'Abîme leurs tisons embrasés; & conduits par leurs Prophètes insensés, ils portoient par tout le feu, le carnage & l'horreur. Déja les remédes avoient aigri le mal & fait de ces insensés, des desespérés, d'autant plus à craindre, qu'eux-mêmes ne craignoient plus rien. Le mal étoit à cet excès, quand Mr. de Villars arriva dans ces infortunés cantons. Mais ce n'est plus ce Villars, ardent Guerrier, prompt au carnage de nos ennemis; c'est un Citoyen compatissant, qui vient remédier aux maux de la Religion avec toute la douceur & la charité de la Religion. Arrivé à Nîmes, il fait son plan où présidérent uniquement la piété, l'humanité, la sagesse. Il étouffe dans son cœur tout desir de triomphe militaire. Il se fait une honte de vaincre par l'épée des freres abusés. Avare de leur sang, il le ménage plus que le sien propre: & l'horreur de leurs barbaries ne le tira jamais un seul jour de ce

caractére d'humanité. L'ardent Villars n'eſt plus que ſentiment & compaſſion: il daigne agir par la raiſon avec des monſtres qui l'avoient perduë. Déja les Chefs prennent confiance en ſa bonté : l'un lui porte lui-même ſa tête, miſe à prix ; il en reçoit auſſi-tôt le ſalaire avec la vie : l'autre tout dégoutant de meurtres & tout noirci de ſacriléges, demande de conférer avec ce grand homme d'égal à égal ; & il y conſent. Il ne connoit plus d'autre gloire, que celle de déſarmer ces furieux. Il les déſarme en effet ; la tranquillité eſt renduë, & l'embraſement éteint... Seigneur, ſouvenez-vous de David & de toute ſa douceur ; *Memento, Domine, David ; & omnis manſuetudinis ejus.* N'oubliez pas tant de manſuetude, vous qui l'aimez tant, ô mon Dieu ! Le ſouvenir du moins n'en eſt point effacé dans ces montagnes : le ſang d'aucun de ſes freres n'y crie contre lui, devant vous. Un autre y fit, avant lui, le perſonnage néceſſaire de Phinées : mais Villars n'y ſçût faire que celui de David, l'Homme ſelon votre cœur. Et ſi ma priere,

, ô

ô, mon Dieu ! ne vous touche point, laissez-vous attendrir à la voix de cent-mille enfans, qui ne voyent le jour, & ne cultivent leurs héritages paternels, qu'à la faveur des ménagemens pleins de charité, que ce véritable Citoyen eut pour leurs peres.

Nous voici parvenus à ce que j'ai appellé la plénitude de ses succès. Je la trouve dans l'accomplissement de la destination que le Dieu des batailles & de la paix tout ensemble, avoit fait de lui, pour lui communiquer toute la gloire de ces deux grands titres, en le rendant le Libérateur de la France par l'épée & le Pacificateur de l'Europe par un traité ; & par l'un & par l'autre de vengeur de l'auguste vieillesse de LOUIS le Grand. En deux Campagnes il s'acquit tous ces titres.

Mais que puis-je dire d'assez digne de ces deux années à jamais mémorables ? Sous quelle image assez forte puis-je les représenter ? Non : les plus pompeuses ne sont pas au-dessus. O, Dieu ! Protecteur visible de ce Royaume Très-Chretien, qu'il me soit permis

mis de comparer les prodiges récens que nous avons vûs, à vos anciennes merveilles. Le Soleil de la France, LOUIS le Grand, baissoit vers le couchant de sa gloire : son beau midi s'étoit écoulé : & s'humiliant sous la main du Seigneur, qui le frappoit, il venoit, par amour pour son Peuple épuisé, de faire à nos Ennemis les conditions les plus funestes à sa propre gloire: & ce grand Roi avoit eu la douleur de les voir obstinément rejettées. C'est jusqu'à ce terme humiliant, qu'il vous plût, ô mon Dieu, pour le salut de ce grand Prince, de pousser les épreuves de sa soumission : mais pas plus loin; car c'est ici que vous lui réserviez un nouveau Josué, qui devoit tout-à-coup l'arrêter sur son penchant, dissiper le nuage obscur qui en affoiblissoit l'éclat, & faire de la fin de son régne le plus beau & le plus grand jour qu'on ait jamais vû sur la terre : *Non fuit anteà, nec posteà tam longa dies.*

Villars, saisi du pressentiment de sa destinée, releve le courage à son Prince. Il lui dit, en présence de son

Conseil assemblé : *Dixitque coràm ei* grand Roi, ne descendez point à tant de condescendances pour vos Ennemis : *Sol, ne movearis*, donnez à la Nation, qui est toujours la même, le temps de vous venger de vos Ennemis & des sien : *Donec ulcisceretur se gens de inimicis suis.* Le Monarque sent lui-même sa ressource, dans la confiance presque surnaturelle de son Général : il s'arrête sur son penchant, les honteuses conférences de *Gertruidenberg* sont rompuës : *Stetit sol, & non festinavit occumbere.* La voici, qui arrive cette journée, marquée par le Seigneur, pour cette étonnante révolution.

Eugene, le fameux *Eugene*, non moins redouté pour ses défaites, que pour ses victoires ; & bien que souvent malheureux, placé pourtant avec justice dans le temple de la gloire, à côté des plus heureux conquérans ; *Eugene* étoit attaché au siége de *Landrecy*, derniere & foible barriere de nos Provinces découvertes. Il l'assiégeoit avec les forces de cinq Puissances, qui restoient liguées contre nous,

comme les cinq Rois des Livres ſacrés devant Gabaon. Tout-à-coup le nouveau Joſué de la France ſe ſent ſaiſi de l'eſprit du Dieu des Armées ; *Inſiluit ſuper eum ſpiritus Domini Sabaoth* ; un plan d'action triomphante eſt offert à ſes regards. Il part de ſon Camp, marche, vole toute la nuit ; & vient tomber, comme un foudre, dont l'éclair n'annonce pas le coup, mais le fait, ſur le poſte déciſif de *Dénain*, où les ennemis avoient mis en reſerve tous les nerfs de la guerre : *Irruit Joſué ſuper eos repentè, totâ noEte aſcendens de Galgalis.* Leurs retranchemens ſont forcés, leurs nombreux Bataillons battus, enveloppés ; tous leurs Généraux pris ou noyés ; leurs immenſes magaſins pillés, ou brûlés. C'eſt en vain qu'à travers la plaine, avec ſes Eſcadrons ſerrés, Eugene vole au ſecours ; Villars l'a prévenu, & bordant les rives de l'Eſcaut, il lui préſente le front menaçant d'une Armée victorieuſe, qui acheve à ſes yeux brûlans de dépit la défaite entiere de ſes Bataillons enveloppés, & la deſeſpérante deſtruc-

tion de ses inépuisables magasins. Et pour une entiere conformité avec la miraculeuse campagne de Josué, qui tout de suite, après avoir fait lever le Siége de Gabaon, enleva aux Cananéens cinq de leurs Capitales: *Uno impetu cepit, atque vastavit;* tout d'une haleine cinq des plus importantes places de nos ennemis sont forcées par l'impétueux Général, *St. Amand, Marchiennes, Doüai, le Quesnoi, Bouchain*, & toutes leurs nombreuses Garnisons faites prisonnieres de guerre; *Uno impetu cepit, atque vastavit.*

A ce coup de la droite du Très-Haut, la ligue des cinq Puissances se dissipe; les armes leurs tombent des mains, à la vûë d'une guerre qu'il faut commencer de nouveau. Une seule Puissance, plus redoutable par la Majesté de son Trône, que par ses forces personnelles, refuse la paix: car c'étoit le dessein de Dieu, continue le livre de Josué, que leurs cœurs s'endurcissent pour leur honte & leur punition: *Domini enim sententia fuerat, ut indurarentur corda eorum.*

eorum. Déja Eugene ſe préſente ſur les bords du Rhin, avec toutes les force de l'Empire & de l'Empereur. Plein de meilleures eſpérances, il dévore des yeux l'une & l'autre Alſace . . . Oui, Prince, diſoit un Prophéte au Général d'un Roi d'Iſraël, vous les verrez de vos propres yeux ces Provinces; mais vous n'y toucherez pas: *Videbis oculis tuis, & inde non comedes :* le ſort d'Eugene ne ſe borna en effet qu'à voir en ſimple ſpectateur ſon Rival de gloire, faire une campagne la plus ſçavante qu'on ait vûë, depuis celles de ſes maîtres, les *Turennes* & les *Condés :* qu'à voir, dis-je, par un de ſes mouvemens, que l'art des marches n'enſeigne point, mais le génie lui ſeul conſommé par l'expérience, *Landau* tout-à-coup inveſti, aſſiégé, pris. Tandis qu'on aſſûre cette conquête, Villars enfin en qualité de Généraliſſime, vole à une autre plus déciſive, & qui lui ouvre le cœur de l'Empire. Mais il y vole ſçavamment, par reſpect & par l'eſtime pour ſon Rival, toû-

jours à craindre, quand même il vient d'être ſurpris. Il y vole, ainſi que s'exprime l'Ecriture, comme l'Aigle cherchant ſa proye, vrai Symbole d'un Général habile & profond : *Sicut Aquila volans ad eſcam.* Comme l'Aigle, quand, obſervée par les Bergers, elle s'éleve au haut des nuës, de-là marque ſa proye d'un ſeul regard. Elle l'a vuë ; c'eſt aſſez. Alors par cent détours ingénieux elle couvre ſon deſſein. L'attention des Bergers ſe partage-t-elle ? Tout-à-coup ce roi des oiſeaux fond des nuës ; & les aîles étenduës enleve, à la vuë des Bergers étonnés, le plus gras bélier du troupeau. Tel Villars, après des mouvemens pleins de toute la ſcience militaire, fond ſur Fribourg : ce boulevart de l'Empire eſt enlevé ; ſes Provinces, découvertes juſques au Danube, ſont déſormais nos magaſins. Elles crient de tout côté, d'une voix plaintive & effrayé, vers le Trône Impérial : la paix, la paix !

C'eſt ici, où arrive à ſon comble la deſtinée de ce grand homme. C'eſt

ici,

ici, que Dieu laiſſe voir au jour ſes vuës; & ſes voyes ſur lui. C'eſt ici que s'explique l'avantage de ſon éducation, l'accroiſſement de ſon élevation, la diverſité de ſes occupations, la conſtante proſpérité de ſes opérations: tout, dans le deſſein de Dieu, tout pour la paix de la Chrétienté, pour le ſalut de l'Etat, & la conſolation d'un grand Roi, toûjours plus humble, & plus ſoûmis ſous la main de Dieu. C'eſt ici, où les deux plus grands Capitaines du monde chrétien en deviennent les Pacificateurs: Quelle deſtinée! Vous qui l'avez ravagé par tant de combats; vous, ſous les bras de qui tomberent tant de villes & tant de citadelles: Vous, ſi long-temps la terreur de l'Europe, noyée de ſang & de larmes: Vous en ſerez, vous deux ſeuls, à Raſtat, au mépris de tant de congrès, & de conférence inutiles & ruineuſes, les pacifiqnes libérateurs. Mais avec cette différence eſſentielle, que Villars y force Eugene; qu'Eugene y demande la paix, & Villars l'accorde: que l'un la ſigne d'une main

victorieuſes, & l'autre d'une main laſſe & fatiguée : que l'un en la ſignant renonce pour hâter le repos de ſa Patrie, à une moiſſon de lauriers auſſi certaine qu'abondante ; & que l'autre met à couvert par cette paix ſa réputation ébranlée, & qui tiroit viſiblement depuis deux campagnes vers ſon entiere décadence. Enfin pour terminer les exploits du Héros de nos jours, comme les Livres Saints ceux de Joſué, Villars donna la paix à la terre, *Quievitque terra à præliis* : & l'expreſſion n'eſt point trop forte ici & porte un ſens bien autrement étendu ; puiſque ce fut la paix de Raſtat qui tout de ſuite produiſit à Carlowitz celle de l'Empire Ottoman avec la Ruſſie, la Pologne, l'Autriche, & la Républide Veniſe. Ainſi, à la lettre, Villars donna la paix à la Terre ; *Quievitque terra à præliis.*

Et maintenant que me reſte-t-il à mettre ſous vos yeux, que les ſingularités de ſa gloire ? Je les appelle ainſi, parce que ce ſont certains ſuccès, qui, par je ne ſçai quelle prédilec-

dilection de la Providence, n'ont jamais été presque que pour lui seul. Remarquez, s'il vous plait, ce détail, que je ne fais qu'indiquer.

Il fut heureux, & mérita toûjours de l'être. C'est déja un avantage bien précieux que d'être heureux comme par caractère, & en possession, comme par naissance, de réüssir en tout & toûjours. Peut-être même est-ce là ce qui décide du succès dans les actions tumultueuses de la guerre, où la moindre circonstance contraire détourne & dissipe l'influence de la capacité du Général. Mais il y a ici quelque chose de plus fixe & de plus certain. Génie vraiment né pour les armes, dans ses entreprises méditées, il préparoit avec tant de dextérité les événemens, qu'il ne laissoit presque plus rien à faire à la fortune, bien qu'il n'eût jamais eu sujet de se défier d'elle: Et dans ses entreprises subites, que les fausses démarches de l'ennemi amenoient, il voyoit si-bien & si-tôt ce qu'il y avoit à faire pour en profiter; qu'on auroit cru, qu'il les avoit pré-

vûës dès le commencement de la campagne. Solide dans ses vûës, juste dans ses mesures, il prenoit la victoire comme dans un filet, & il la tenoit déja dans la disposition de sa bataille, avant qu'on la vît éclore dans l'action même. Il avoit d'ailleurs une nature de courage si gaye, si facile, si brillante, que le Soldat alloit sous ses ordres aux actions les plus meurtrieres, comme à un festin de nôces ; c'étoit l'expression de l'Armée. Jamais rien de sombre sur son visage n'annonçoit le péril, ni ne décéloit son embarras. Aimé des troupes, & étudié sans cesse par l'Officier, n'avoit-il pas fait de son Armée sa propre famille; & de tous ses campemens, une sçavante Ecole de guerre ?

Il fut heureux, & dans des temps, où presque tous nos Généraux avoient cessé de l'être. L'esprit de terreur, que tant de défaites avoient répandu dans nos Capitaines les plus renommés, ne domina jamais le sien. En faut-il d'autre preuve, que la maniére, ferme & fiere dont-il se soutint

tint si long-temps dans son camp de Cirk, en présence d'un ennemi victorieux, & en possession de l'être toûjours : Tandis que presque tous nos Généraux, crainte de tout perdre, perdoient souvent tout en effet, il n'arriva jamais à ce grand Capitaine de craindre l'un, ni de gémir sur l'autre.

Il fut heureux, jusques à éxécuter avec le succès le plus inespéré l'impossible même. Car tel étoit le projet de forcer les affreuses Lignes de Stolophen ; disons mieux ces abîmes, ces rocs escarpés, ces forêts abattuës & entassées, ces retranchemens posés sur d'autre retranchements : & le tout bordé encore de foudres d'airain sans nombre, & deffendu par une armée, qui à couvert voyoit l'ennemi, & que l'ennemi à découvert ne pouvoit voir.

Il fut heureux, jusques dans la paix, dernier écüeil, & premier tombeau des Héros : Elle ne fut pas pour lui le terme de ses succès. Il étoit sensible à la gloire de l'esprit : & comme il étoit par la beauté singu-

liere de ſon génie, auſſi capable d'écrire élégamment ſes guerres, qu'il s'étoit montré habile à les conduire ; que de plus, il avoit une ſorte d'éloquence militaire, auſſi perſuaſive, auſſi forte, que ſon exemple ; l'Académie Françoiſe brigua, contre toutes ſes loix, l'honneur de ſe l'aſſocier. Rappellerai-je ici une ſingularité, qui marque bien l'aſcendant de ſa fortune ? Il fut autrefois dans la Monarchie une charge ſi ſublime, & d'un pouvoir ſi exceſſif, que la ſageſſe de nos Rois crut devoir la ſuprimer à jamais. (C'eſt la charge de Connétable.) Seulement il eſt un jour, ſeul dans tout un régne, où l'on voit rétablir pour une heure cette éclatante dignité. Cette heure, ſi glorieuſes & ſi unique, fut pour Villars, au Sacre de LOUIS XV. O, qu'alors ſe vérifia dans toute ſa force cette parole de l'Apôtre, qui ſemble faite pour lui : Ce n'eſt pas ſans cauſe qu'il porte l'épée ; *Non ſine cauſâ gladium portat !*

Il fut heureux, juſques à parvenir, à travers tant de périls, tant de travaux,

vaux, tant de fatigues, tant de bleſ-ſures, à l'âge des Patriaches. En cela ſeul inférieur à ces grands hommes, qu'il ne laiſſe, pour toute poſtérité, qu'un fils unique. Mais, comme diſoit autre fois un des plus grands Capitaines de la Grece, il lui laiſſe, à ce fils unique, nombre de grandes victoires, pour ſœurs; & ce que ne pouvoit ajoûter cet illuſtre Grec, une paix, le ſalut & la gloire de deux Couronnes. Sa vieilleſſe même, en genre de conquêtes, n'a point été ſtérile. Il part, à quatre-vingt-trois ans, pour la conquête de la Lombardie; il la fait preſque toute entiere au cœur de l'hyver, avec toute la vigueur & l'activité de ſes jeunes années. Quatorze Villes ou Citadelles forcées ſont les enfans de ſes vieux jours. Là, ſa fortune lui donne encore une eſpece de royauté ſur les Provinces conquiſes, (tant la confiance du Prince étoit grande pour lui) & un jeune Roi pour diſciple, dont la bravoure, le génie militaire, l'intrépidité, viennent d'étonner toute l'Europe, & mettre le comble à l'éloge

l'éloge du grand Maréchal, qui, graces au riche naturel du Prince, l'a si-tôt formé.

Il fut heureux enfin, jusqu'à ce point singulier, que d'être un peu malheureux dans le temps sur tout, où il est heureux de l'être. Et c'est dans cette circonstance si importante de sa vie, où, après avoir épuisé tout ce qu'un mortel peut demander au Ciel de bonheur & de gloire; il me paroît en avoir éprouvé toutes les miséricordes.

II. PARTIE.

Qu'il est humiliant pour les grandeurs humaines, dont nous nous laissons si fortement entêter: & qu'il est, au-contraire, glorieux à la doctrine du salut, dont nous sentons si foiblement l'importance, qu'après le pompeux détail que je viens de faire, je sois en droit de vous dire: tout cela n'est rien devant Dieu; tout cela n'est que vanité, & pure misere. Oui, tant de grandeur & de gloire, joignez-y même la conquête de l'Univers entier,

tier ; tout cela ne tient pas contre un ſimple *verre d'eau froide*, donné en vuë de Dieu à un pauvre preſſé de la ſoif. C'eſt la déciſion du Juge infaillible des actions des hommes... *Que ſert à l'homme*, vous dit-il, *de conquérir l'Univers, s'il vient à perdre ſon ame ?* O, faite des grandeurs humaines, vous n'êtes donc rien ! ô, unique intérêt du ſalut, vous êtes donc tout ! Auſſi, MESSIEURS, ſi je n'avois ici que les triomphes & les titres de Mr. de Villars pour ſoutien, dans le funèbre tribut d'éloge que je lui rends au nom de cette illuſtre & ancienne Ville, qu'il a ſi ſouvent & ſi efficacement protégée : je n'aurois pas oſé ouvrir la bouche dans cette chaire ; & me bornant ſeulement à pleurer ſur ſon cercueil, & à frémir ſur ſa deſtinée éternelle, je m'écrierois, en oubliant pour un moment l'intérêt de l'Etat. . . . Que n'a-t-il été, ce Héros, auſſi caché dans la retraite, qu'il s'eſt rendu fameux dans l'Univers ! Que n'a-t-il été ſeulement auſſi ſouvent vainqueur de ſes propres paſſions, qu'il l'a été de nos Ennemis ! Mais

Mais le Dieu de miſéricorde, qui nous la faiſoit à nous, en le rendant ſi invincible & ſi heureux pour notre défenſe, a trop ſenſiblement montré par la maniere dont il l'a diſpoſé à ſon dernier jour, que ſa miſéricorde mettroit le comble à ſon bonheur, en le terminant par ſon ſalut. Je ne dirai point ici, pour autoriſer notre confiance à prier pour lui, que dans le temps qu'il étoit un ſi grand ſpectacle pour le monde par ſes exploits, il pouvoit n'être pas un ſpectacle indigne des Anges par ſes ſentimens chrétiens. Non, MESSIEURS, le monde, à qui la Providence l'avoit rendu ſi néceſſaire, ne l'avoit pas tout pour lui. En rempliſſant toutes les parties d'un grand Capitaine, il ſçavoit qu'il étoit premierement Soldat de J. C. Sa valeur n'étoit pas toute mondaine : il la bornoit, comme David, à ne pas craindre les Armées de nos Ennemis rangées en Bataille : *Si conſiſtant adversùs me caſtra, non timebit cor meum.* Mais vous le ſçavez, ô mon Dieu; ſa foi & ſon reſpect le rendoient tremblant

devant

devant vous ; & la Majesté de votre Nom faisoit sur lui, comme sur Job, le même effet, que les flots soulevés d'une Mer irritée, prêts à fondre sur la tête du Nautonnier : *Semper, quasi tumentes super me fluctus, timui Deum.* Non, il ne fut jamais, même dans sa plus vive jeunesse, du caractére de ces braves maudits par le St. Esprit, qui sont intrépides par principe d'impieté ; qui yvres d'injustice & de débauche, & résolus à n'en revenir plus, méprisent la mort par désespoir de bien vivre, & par remords d'avoir mal vécu. Le grand Homme, que nous pleurons, étoit brave de cette bravoure, qui est un don de Dieu ; que Dieu lui-même versoit dans le cœur des Josué, des Gédéons, des Sansons, pour en faire l'épée & le bouclier de son Peuple, l'épée de vengeance, & le bouclier de protection. Aussi sa valeur n'éteignit jamais ses vertus chrétiennes & civiles, malgré la dissipation & le tumulte des armes.

Humain, jusques à la charité chrétienne, envers ses prisonniers ; dont le

le nombre de ſon aveu, montoit à près de quatre-vingt-mille, il en ſecourut grand nombre de ſes propres deniers, dans leur premiere indigence, que cauſe toujours la ſurpriſe. Il avoit ſur-tout en horreur cette barbarie ſubite, & malheureuſement d'uſage, qui ajoûte à la perte de la liberté, celle encore des vêtemens néceſſaires pour ſauver du moins la pudeur naturelle; rarement le Soldat victorieux oſa impunément uſer en ſa préſence de ce privilége inhumain. La haine que ce fidéle Sujet avoit pour les Ennemis de l'Etat, finiſſoit dès qu'il les avoit vaincus. Auſſi ne pouvoit-il ſouffrir, que nos Troupes continuaſſent à faire des morts, dès qu'on pouvoit ſans riſque ne faire plus que des priſonniers.

La Providence, il eſt vrai, le fit parvenir à d'immenſes richeſſes; mais par les mêmes voies, que les fameux Capitaines d'Iſraël, par la juſte dépouille des Ennemis de l'Etat. Son opulence étoit un trophée domeſtique & public, qui ne nous parloit que de nos victoires, qui reſſembloit à ces

Arcs

Arcs de triomphe des premiers Romains, à l'érection desquels nul Citoyen ne contribua jamais, mais seulement les Nations vaincuës & domptées. Il comptoit à peine ses revenus; mais c'est qu'il pouvoit à peine compter ses combats. Et pour le dire avec la force du stile saint, pas une piéce d'or ne cria jamais dans ses coffres: . . . Je suis la substance de tes Citoyens dépoüillés, de tes Fermiers contraints à des avances ruïneuses, de tes domestiques, de tes ouvriers frustrés de leur salaire. Les Ennemis de l'Etat, & la reconnoissance du Roi son Maître avoient pris seuls le soin de sa fortune, le premier, par leurs défaites; & de son générenx Maître, par ses bienfaits. *Ne m'envoyez rien, cette année*, mandoit-il à ses Fermiers, *l'Allemagne toute ouverte ne me laisse manquer de rien; mais distribués mes revenus aux Communautés obérées, & aux pauvres des lieux*. Les Curés & les Consuls de ses Paroisses étoient devenus depuis long-temps ses Aumoniers en fonction: & c'est le témoi-

moignage, que depuis ſa mort, ils ont tous rendu à ſa charité; tellement que les pauvres ont été ſecourus autant de temps, qu'il a été victorieux: & il l'a toujours été; payant ainſi à Dieu éxactement, en la perſonne du pauvre, plus que la dîme de ſon bonheur.

Ennemi des nouveautés dangereuſes, ſoit dans l'Etat, ſoit dans la Foi, il ne tint pas à ſon zéle pour le Peuple que l'or de la France ne continuât toujours à être de l'or, tel que LOUIS le Grand nous l'avoit laiſſé. Et cet Etranger, ſi fatal à la Nation, que l'Aquilon nous apporta dans ſa fureur auroit-il jamais établi parmi nous ſa ruïneuſe chimère, ſi la vérité, qui ſortoit avec tant de franchiſe de la bouche du Maréchal, avoit pû prévaloir contre la rage affamée des gains énormes & ſubits, qui s'étoit emparé de preſque tous les cœurs. Ferme & inébranlable dans la foi de ſes Peres, il avoit hérité de ſes deux oncles, les deux illuſtres Archevêques de Vienne, tout leur amour pour l'Egliſe & toute leur

leur haine pour l'Héréſie. Comme il ne ſe laiſſa jamais ſurprendre à la guerre par les ruſes des Généraux Ennemis ; jamais auſſi toute la flatterie éloquente des chefs de parti pût-elle lui faire goûter, ſupporter même avec indifférence, ce qui eſt quelque fois le crime des Grands, les opinions proſcrites par l'Egliſe ? Moins encore pût-elle lui faire approuver, dans ces derniers temps, les manieres indécentes de les faire valoir, inventées par notre ſiécle : il ſe connoiſſoit trop bien en vrais prodiges, pour en avoüer de ſi groſſierement contrefaits. N'eſt-ce pas ce reſpect & cet amour pour l'Egliſe de J. C. qui le porta à uſer de tant de douceur, dans l'affaire des Fanatiques ? Il ſçût, par cette conduite, la leur rendre vénérable, & faire plus de véritable converſions peut-être, qui n'en furent jamais toutes les voyes de rigueur, que ces furieux avoient renduës malheureuſement néceſſaires.

Mais ſans entrer plus avant dans ce détail édifiant de ſes diſpoſitions chré-

chétiennes, par leſquels Dieu l'amenoient de loin à la grace ineſtimable d'une mort précieuſe : je me borne au dernier, ou plutôt à l'unique dégoût, qu'il ait éprouvé dans le cours ſi long de ſa vie militaire : & par lequel Dieu le diſpoſa immédiatement à mourir en Héros chrétien. Le terme de ſes jours, déja avancés, approchoit devant le Thrône de Dieu. La ſanté de l'héroïque Vieillard juſqu'alors toujours conſtante, ſa vigueur d'eſprit toujours la même, & le goût des armes, qui lui tenoit lieu de l'âge propre à les manier, tout cela lui diſſimuloit les approches de ſa fin. C'eſt cependant une grande grace, que le preſſentiment de notre terme ; ſur tout quand l'ame eſt d'une trempe ferme, robuſte, & incapable de ſe laiſſer maîtriſer par les frayeurs déſeſpérantes du tombeau. Telle étoit l'ame de David : auſſi ce grand Roi demandoit-il à ſon Dieu ce preſſentiment ſalutaire... Faites-moi connoître ma fin, ô mon Dieu, & quel eſt le nombre des jours, qui me reſtent : *Notum fac*

fac mihi, Domine, finem meum, & numerum dierum meorum, quis est. C'eſt à ſon Dieu, dis-je, qu'il le demandoit, bien aſſuré que les Grands ne reçoivent jamais des Hommes cette ſalutaire connoiſſance. Intéreſſés à les flater, ceux-ci leur en cachent avec les attentions les plus ſuperſtitieuſes, juſques aux plus foibles lueurs; & ils oſent même leur dire, dans le temps que leur ame eſt preſques ſur leur lêvres: courage, vous ne vous êtes jamais ſi bien porté... Ah! Fuyez d'ici, & rougiſſez de honte, vous, qui dites à mon ame, ſi à contre-temps, ſanté, ſanté: *Erubeſcant, qui dicunt animæ meæ, euge, euge.* Vous la donnâtes vous-mêmes, ô mon Dieu, cette connoiſſance à ce grand Homme, dans le temps peut-être qu'il penſoit le moins à vous la demander: & vous la lui donnâtes, dans une legere diſgrace, (légere pour nous, puiſque deux grandes batailles gagnées par l'étonnante intrépidité de nos Légions, nous en ont abondamment dédommagés;) mais diſgrace pourtant infiniment ſenſi-

sensible au grand Capitaine que nous admirons. La vigeur d'esprit, l'activité, la vigilence, furent les qualités, dont il fut toujours le plus jaloux, & peut-être même un peu fier. Jamais il ne se fit un mérite capital dans la guerre du talent équivoque de sçavoir dérober la victoire, en trompant l'Ennemi : mais il s'étoit toujours piqué de la gloire de ne s'en laisser jamais surprendre.

Dieu, pour la premiere fois, & pour lui ôter le caractére de réprobation, dont parle David, qui est d'être contestamment sans chagrin : *In labore hominum non sunt, ideo tenuit eos superbia* : Dieu, dis-je, pour la prémiere fois, frappe ce vigilant Capitaine de ce côté si délicat pour son amour propre. Sa vigilence accablée par l'âge, ou peut-être moins secondée par celle d'autrui, sa vigilence, dis-je, s'assoupit pour un moment. C'est ce moment unique, qu'un brave, mais trop hardi Général prend pour passer le Po : & il y réüssit contre toutes les régles de la guerre. Mais comme dit l'Esprit Saint, un témé-

téméraire, dont on ne peut présumer les imprudences, est le seul qui puisse surprendre un habile homme : *Sapiens timet, stultus transilit, & confidit.* Le Sage Veillard sent le coup, comme venant de la main toute miséricordieuse de son Dieu. Et pouvoit-il venir d'ailleurs ? Il reconnoît à cet événement, que sa dépoüille mortelle commence à dépérir, puisque son activité n'est plus si heureuse. Il sent, que Dieu, l'auteur & l'appui de sa prospérité si constamment soutenuë, y met enfin une sorte de terme. Ce coup devient pour lui le signal d'en-haut pour la retraite. Il demande à la Cour son rappel, dans les mêmes vûës du salut, & dans les mêmes termes que ce sage Vieillard des livres Saints, à qui David disoit, dans une occasion toute semblable : Bersellaï, ne me quittez point, mes Armées ont besoin de vous : *Veni mecum, Bersellaï.* Je suis octogénaire, grand Roi, répondit-il, laissez-moi retourner, je vous en conjure, dans la terre de mes Peres, pour y finir mes jours dans un

ſaint repos : J'oſe me flater, que peu de vos ſujets vous ayent ſervi avec plus de ſuccès ; mais j'ai à ſervir un plus grand Maître que vous : *Octogenarius ſum hodiè. . . . Obſecro, ut revertar ſervus tuus, & moriar in civitate meâ.* J'ai mon fils ici, avec moi, il eſt jeune, qu'il coure avec vous à la gloire, je lui en ai aſſez montré le vrai chemin : *Eſt autem ſervus tuus Chaaman ; ipſe vadat tecum, Domine mi Rex.* Villars eſt écouté : le Prince le comble de bénédictions & d'éloges pour ſes anciens & nouveaux ſervices : *Oſculatus eſt Rex Berſellaï, & benedixit ei.* Le Héros ſe hâte d'arriver en France, pour s'y préparer à faire par une mort chrétienne, après tant de conquêtes, la ſeule conquête deſormais digne de lui ; c'eſt celle du Ciel : *Et ille reverſus eſt in locum ſuum.*

C'eſt à ces diſpoſitions, où vous le vouliez amener, ô mon Dieu, par cette miſéricordieuſe affliction, qui mit le comble à ſon bonheur : en ceci ſeul différent de cet illuſtre ami de David, que la France ne

ne devoit pas être ſon tombeau. Ce bel aſtre devoit ſe coucher dans le même lieu, où il avoit pris naiſſance ; & étonner à ſon couchant, par l'éclat de ſa religion & de ſa force chrétienne un Peuple allié, dont il avoit étendu au double la domination. Le projet que ce grand homme avoit formé d'un parfait retour à ſon Dieu, n'étoit pas attaché, comme celui du Vieillard de l'Ecriture, à un lieu particulier, à la terre de ſes Peres : il étoit dans ſon cœur, ce projet ; & là où Dieu l'arrête, là il l'éxécute en ſon entier.

Il étoit parti du ſein de nos armées, & leur avoit laiſſé, en partant, ce double eſprit de valeur & de fermeté, dont nous avons admiré les prodigieux effets ; mais il en étoit parti, la mort dans le ſein. Elle ſe déclare à ſon arrivée dans ces murs fameux, autour deſquels autrefois une déroute malheureuſe avoit fait douter de la conſtance Françoiſe. Peuples, autrefois nos Ennemis, à preſent nos fidéles Alliés, atta-

chez tous vos regards sur Villars mourant ; & rendez-nous toute votre ancienne estime. Ce n'est point ici une fermeté de valeur, sujette à des éclipses, comme le sont toutes les vertus humaines : C'est une fermeté de religion & de foi, aussi solide que son motif.

Grand Capitaine, Héros véritablement chrétien, vous nous étonnez au lit de la mort, plus que jamais vous ne l'avez fait à la tête de nos Armées. Apprend-on à mourir ainsi sous le casque & la cuirasse, dans la dissipation & le desordre des armes ? Non, il falloit que vous fussiez aussi parfait chrétien dans l'ame, que vous avez paru grand Guerrier dans vos exploits. Vos derniers soupirs manifestent toute la solidité de votre ame, & toute la Religion de votre cœur. Oui : vous pouvez le dire, ainsi que David, tous vos exploits militaires n'ont été que les essais de votre force : vous l'avez, comme ce Roi guerrier, réservée toute entiere pour le Seigneur: *Fortitudinem meam ad te custodiam.* Avec quelle constance de Religion

reçoit-il la grande nouvelle, qui fit tant verſer de larmes au Roi Ezéchias: *Diſpone domui tuæ, cras enim morieris.* Ce ne ſont que plaintes contre ſes amis, qui la lui ont cachée ſi à contre-tems: & qu'actions de graces à la pieuſe Reine, qui à eu la force de la lui faire annoncer. Quelque componction de ſes péchés! Quelle foi en l'Eternité! Quelle eſpérance au ſang du Rédempteur! Quelle réſignation aux ordres du ſouverain Maître! Quelle confeſſion réïtérée de ſes foibleſſes! Quelle adoration de nos ſacrés myſtéres! Quelle joye & quelle reconnoiſſance de mourir dans le ſein de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt! Certes, ô homme véritablement grand, parce que vous vous êtes montré ſolidement chrétien, vous avez gardé pour le Seineur toute votre force: *Fortitudinem meam ad te cuſtodiam.* Ainſi mourut: en embraſſant non ſes trophées, non ce vain fantôme de gloire humaine; mais la conſolante image de ſon Dieu crucifié pour lui: non dans le lit d'honneur, comme parle le monde profane, mais dans le lit de la pénitence, baigné

des larmes de ſa contrition : ainſi mourut, dis-je, ce Héros du monde & de Dieu tout à la fois.

Avec tout cela, mes Freres, je me trouve réduit, pour ne pas affoiblir la ſévérité de mon miniſtère, dont le poids m'accable aujourdhui, à terminer ce Diſcours funèbre par la même priere que ces Lévites & ces Sacrificateurs, trop long-temps interrompus dans le cours de leurs pieux ſuffrages, vont reprendre avec tant de zéle... Seigneur Jeſus-Chriſt, vrai & unique Roi de gloire, qui en avez fait tant de part à cet Illuſtre mort : *Domine Jeſu Chriſte, Rex gloriæ*; préſervez cette grande Ame, par les mérites infinis de votre ſang répandu ſur ces Autels, des peines de l'abîme & du lac de douleur : *Libera animas defunctorum de pœnis inferni & de profundo lacu* : Que la nuit du Tartare n'enveloppe jamais de ſon éternelle obſcurité ce grand homme, dont vous avez rendu ſur la terre le nom ſi brillant & les hauts faits ſi mémorables, pour le ſalut d'Iſraël : *Ne abſorbeat eas Tertarus, ne cadant in obſcu-*

obscurum ; mais que l'Ange, chef & conducteur de vos Armées celestes, conduise à la lumiere resplendissante de votre Trone ce généreux chef & conducteur des Armees de votre peuple : *Sed signifer Sanctus Michaël representet eas in lucem sanctam.* Vous avez promis la jouissance de cette lumiere inaccessible à l'Incrédule curieux, vous l'avez promise au fidéle, humble sous le joug de la Foi, & vraye postérite d'Abraham ; quelle foi en vous & en votre Eglise ce grand Général d'Israël n'a-t-il pas fait éclater à son terme ! *Quam olim Abrahæ promisisti & semini ejus.*

Voutes sacrées, Sanctuaire saint, Autel de propitiation, vous avez retenti jusqu'ici, & du bruit éclatant des triomphes d'un guerrier victorieux, & des soupirs douloureux & sincéres d'un guerrier contrit & pénitent : ne portez au Trône des justices que ses cris de pénitence & de repentir. Tout le reste n'est que vanité & que misere : semblables à ces vapeurs malignes que la Terre exhale :. ces vains éloges, qui sont moins

pour

pour les morts que pour la ſatisfaction des Vivans, peuvent redoubler l'affliction d'une ame en ſouffrance ; mais portez vers les Cieux les cris de miſéricorde de l'Agneau de Dieu, immolé ſur cet Autel, & qui ſeul porte & efface les péchés du monde. Faites y paſſer les vœux de ces Prêtres affligés, les larmes de ce Pontiſe pieux & zélé, la voix ſuppliante de ce grand peuple, qu'une juſte admiration & qu'une tendre reconnoiſſance animent : & que tous ces vœux, ſanctifiés par le ſang de la victime ſainte, retombent ſur l'illuſtre Mort en roſée douce & rafraîchiſſante, pour lui procurer, ô mon Dieu, le parfait repos de vos Elûs. Ainſi ſoit-il.

FIN.

Jn